



HAL
open science

Concepts de la praxématique

Jeanne-Marie Barbéris, Jacques Bres, Françoise Gardès-Madray, Robert Lafont, Paul Siblot

► **To cite this version:**

Jeanne-Marie Barbéris, Jacques Bres, Françoise Gardès-Madray, Robert Lafont, Paul Siblot. Concepts de la praxématique : Bibliographie indicative. Presses universitaires de la Méditerranée, 114 p., 1989, Langue et praxis, 2-905397-32-2. hal-03261367

HAL Id: hal-03261367

<https://hal.science/hal-03261367>

Submitted on 15 Jun 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

concepts

de la praxématique

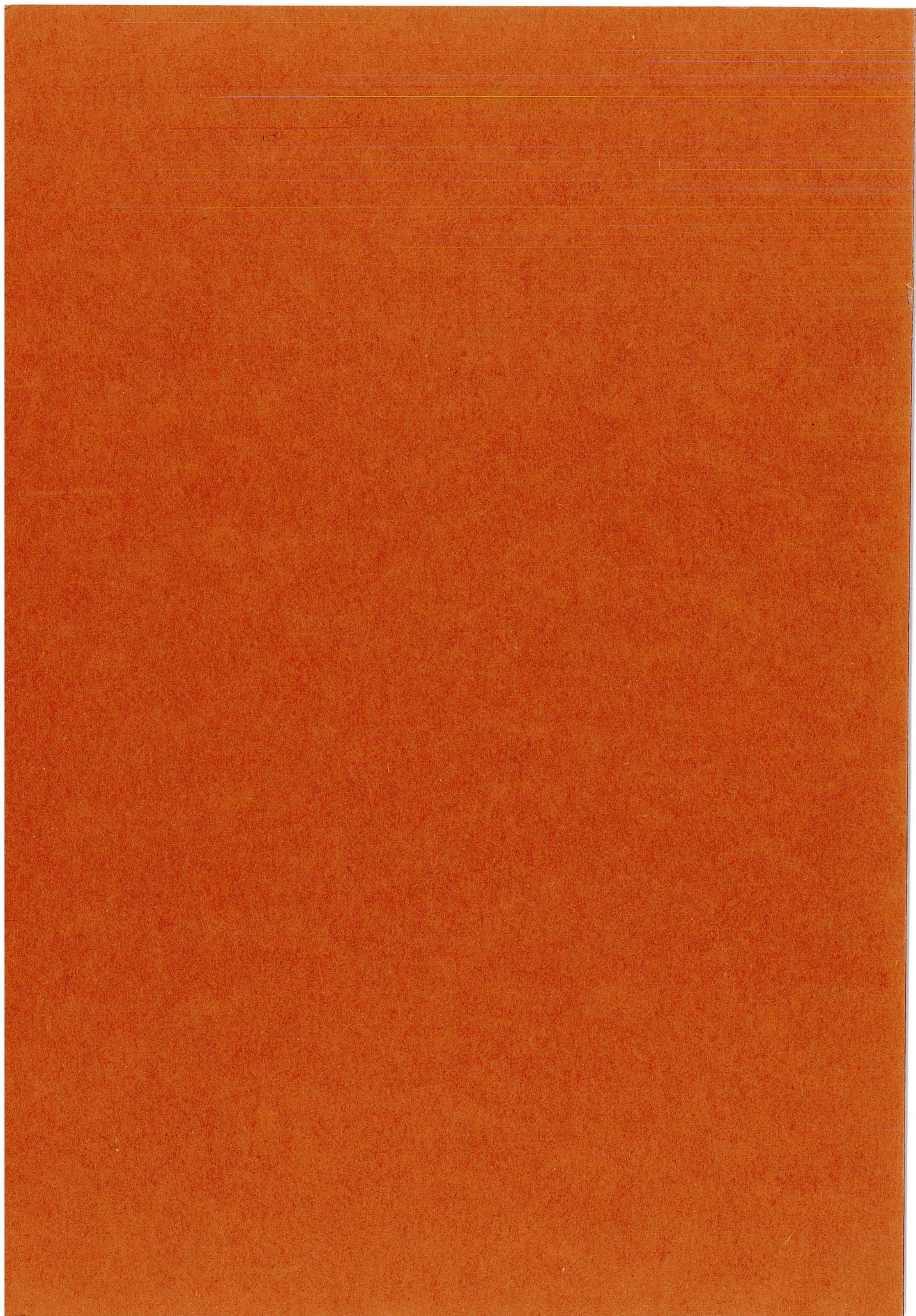
bibliographie

indicative

**jeanne-marie barberis
jacques brès
françoise gardès-madray
robert lafont
paul siblot**

langue et praxis

**groupe de recherche en linguistique praxématique
Université Paul Valéry – Montpellier**



SOMMAIRE

Jeanne Marie BARBERIS, Françoise GARDES-MADRAY, ROBERT LAFONT, Paul SIBLOT

Terminologie praxématique.

p.2

Définitions des termes repris de la linguistique générale, des termes réévalués, des concepts opératoires de la praxématique et de ceux du cadre épistémologique qu'elle se donne.

Jacques BRES

Bibliographie indicative de la praxématique

Présentation des ouvrages de base et des articles se référant aux concepts de la praxématique. p. 101

AVERTISSEMENT

Le corps de définitions théorique a été publié pour la première fois en 1984 dans le N°3 des Cahiers de praxématique aujourd'hui épuisé après deux rééditions. Depuis, certains concepts ont quelque peu évolué et d'autres, nouveaux, ont surgi. Mais l'ensemble conserve pour l'essentiel sa validité. Et si le besoin d'une refonte systématique commence à apparaître, il a semblé opportun, dans l'immédiat, de continuer de donner à ceux qui en ont l'usage la possibilité de recourir à cet outil de travail qui a fait la preuve de son utilité.

La bibliographie, par contre, a été complétée et actualisée, sans toutefois les références des thèses qui se sont avérées d'accès difficile.

janvier 1989, les auteurs.

P R E S E N T A T I O N

En 1967, présentant une thèse de doctorat sur la Phrase occitane qui devait beaucoup à la conceptualisation guillaumienne, Robert LAFONT mettait en place théoriquement la Topogénèse, dont il faisait un préalable logique de la chronogénèse. Ce renversement, par l'innovation, de la leçon du maître d'une "linguistique dynamique" et "concrète", portait en germe toute la praxématique. Elle désignait à l'activité langagière la fonction matérialiste d'apporter le critère de réalité objective à tout acte de parole.

La réflexion devait se poursuivre dans le cadre de séminaires consacrés à l'analyse du texte écrit et d'un travail d'équipe dans le champ de la sociolinguistique. Vers 1975 et, dans un cadre épistémologique d'époque, les enseignements de la psychanalyse, ceux de la sociologie du langage, ceux du marxisme repensé en grandes tentatives distinctes, se croisaient à Montpellier. La synthèse vint naturellement quand Robert LAFONT et Françoise GARDES-MADRAY décidèrent de mettre en série les linguistiques contemporaines, affrontées au texte, pour proposer le passage à une autre théorie et à une autre pratique, qui était la praxématique (Introduction à l'analyse textuelle, Larousse, Paris, 1976).

En 1978, R. LAFONT produisait l'ensemble des concepts fondateurs dans un ouvrage théorique, qui devait faire son chemin dans le public savant, d'abord avec quelques difficultés, puis plus fermement : Le travail et la langue, Flammarion, Paris.

La praxématique ne s'arrêtait pas là. Recrutant d'autres chercheurs, à Montpellier, ailleurs en France et à l'étranger, elle passait à un stade d'enseignement, qui la maintenait responsable de ses énoncés sans l'immobiliser. Entreprise collective, la construction d'une linguistique matérialiste et dynamique, dont le terrain d'application s'élargit, appelle aujourd'hui cette étape nécessaire, ce pallier inévitable que constitue l'établissement d'un corps de définitions théorique.

L'utilité d'une terminologie praxématique est d'abord d'ordre pédagogique. Il s'est agi de mettre à la disposition de ceux qui s'intéressent à la praxématique un instrument pratique donnant un accès immédiat aux concepts utilisés. Dans une telle perspective, la présentation paradigmatique offre un évident avantage qui a toutefois pour contrepartie une dispersion

arbitraire selon l'ordre alphabétique. On s'est efforcé de pallier l'inconvénient par un double système de renvois. Dans la définition succincte en tête d'article aussi bien que dans l'éventuel développement qui la suit, les termes définis par ailleurs et nécessaires à l'intelligibilité sont signalés par un astérisque. Des corrélatifs désignent d'autre part les concepts le plus directement liés à celui concerné. Ainsi se dessinent de multiples réseaux qui constituent autant de stratégies possibles de lecture.

Le projet poursuivi n'est pas l'exposé du détail de la théorie praxématique. Ce lexique ne saurait donc se substituer aux ouvrages fondamentaux ou aux études particulières dont on trouvera les références dans la bibliographie raisonnée : proposer des "entrées" ne peut jamais constituer qu'une "introduction". Bien que formant un seul ensemble, la terminologie couvre quatre registres dont trois strictement linguistiques. Celui des termes repris sans modification de la linguistique générale ; celui des termes qui subissent une réévaluation et celui des concepts opératoires de la praxématique proprement dite. Il a enfin paru nécessaire d'explicitier le cadre épistémologique que se donne cette linguistique de la production de sens.

Constituée de la sorte, la terminologie praxématique n'en apparaît pas moins comme une sorte de résumé théorique qui livre le second motif de l'entreprise, d'ordre heuristique. Réflexion collective, l'établissement de ce corps de définitions constitue une étape qui est l'occasion d'un bilan de l'état présent de la recherche. Les différences manifestes dans le degré d'élaboration des concepts, les lacunes et les lieux problématiques, objets d'interrogations signalées, disent clairement qu'il n'est pas question de refermer la réflexion sur elle-même, mais au contraire de repérer, à partir de ses acquis, ses insuffisances en vue de les combler. Aussi les remarques critiques ne sont-elles pas seulement attendues mais souhaitées : pour une linguistique cherchant à saisir la dialectique langagière les contradictions ne sont pas une tare, mais la condition même des développements ultérieurs.

Les auteurs : Jeanne Marie BARBERIS Montpellier III
 Françoise GARDES MADRAY "
 Robert LAFONT "
 Paul SIBLOT "

INDEX

Acceptabilité	Contexte	Figure (de rhétorique)
Actant	Convenance pratique	Fluence du temps
Actant confirmé, infirmé	Coupure épistémologique	Formation discursive
Actualisation	Critère de réalité	Forme de l'agir
Algorithme	Déictique	Glossogénie, praxéogénie
Allègement praxémique	Deixis	Grammaticalité
Analyse textuelle	Dénomination	Graphème
Anthroponyme	Dépraxémisation	Hiérarchie signifiante
Arthrologie	Destination	Icône
Ascendance et descendance	Dialectique	Idéalisme
Incidence et Décadence	Dialectique Langagière	Idéologie
Autonomie du linguistique	Dialectique du même de l'autre et du soi-même	Implication - Explicitation
Binarité		Inconscience (mise en)
Catégorisation référentielle	Dialogique	In posse, In fieri, In Esse
Champ praxémique	Diglossie	Intelligibilité
Chronogénèse, chronothèse	Discours	Interaction verbale
Classème	Ecriture	Intéroceptivité, extéroceptivité
Clôture syntaxique	Emboîtement des praxèmes	
Clôture textuelle	Enoncé, Enonciation	Intertextualité
Codage, code	Epistémologie	Isotopie
Communication	Essentialisation du sens	Langue, discours, parole
Compétence	Etre	Lexème, morphème
Condensif	Existant	Linguistique matérialiste
Conditions de production	Expansif	Logosphère

Connaissance	Explicitation	Logosphère seconde
Connexions du sens	Extéroceptivité	Marché du sens
Connotation	Faire	Matérialisme
Mémoire	Praxémisation	Spectacularisation
Métapraxème	Praxéogénie	Successivité
Métaphore	Praxis	Sujet
Métonymie	Praxis de linguistique	Syntaxme
Mise en clôture	Praxis linguistique	Système
Modèle	Praxis manipulative - transformatrice	Taxinomie
Modèle textuel	Praxis socio-culturelle	Temps cosmique, Temps glossogénique, Temps praxéogé- nique
Monème	Problématique	Temps de l'à dire, du dire, du dit.
Morphème	Procès	Temps opératif
Mot	Production de sens	Temps syntagmatique
Mouvement syntaxique	Programme de sens	Temps syntaxique
Nominatif	Pulsion communicative	Texte
Nomination	Ratage	Théorie
Nom propre	Réalité	Textualisation
Non-contradiction pratique	Récurtivité du sens	Topogénèse
Nous, vous	Réel	Toponyme
Obstacle épistémologique	Refonte épistémologique	Topothèse
Orientation syntaxique	Référent	Trait distinctif
Parapraxème	Réglage de sens	Travail
Parole	Réification du sens	Typisation
Pause	Sème	Typologie textuelle
Perception sensible	Sémiologie	Valeur linguistique
Performance	Sémiotique	Valeur linguistique d'échange
Personne, Non-personne	Sens	Valeur linguistique d'usage
Phonème	Sensure	
Phrase	Signe	
Praxématique	Signifiante	
Praxème	Singulatif	
Praxémique		

CORPS DE DÉFINITIONS THÉORIQUE

ACCEPTABILITE

Sera dit acceptable un énoncé conforme aux exigences que suppose la situation de communication^{*} : nature de l'énonciateur, de l'énonciataire, circonstances, règles admises par les protagonistes de l'échange verbal.

1 - L'acceptabilité repose sur les conditions^{*} de production de l'énoncé. C'est pourquoi la grammaire générative a situé le problème de l'acceptabilité au niveau de la performance^{*}. Beaucoup de problèmes liés à l'acceptabilité ont été rattachés par la tradition à la rhétorique, qui pose la nécessité de "bien dire" en "parlant à propos", c'est-à-dire en respectant les règles liées à la situation de communication^{*}, à la typologie^{*} des discours que l'on peut tenir en telle circonstance, en parlant à telle personne. En opposant compétence et performance, grammaire et rhétorique, on aboutit cependant à une partition que récuse la praxématique : partition entre un domaine préconstruit des "règles" de la langue (compétence), et des réalisations plus ou moins réussies, selon l'habileté des locuteurs. En fait, la reconnaissance d'une "grammaticalité"^{*} est le résultat d'un réglage^{*} social, aussi bien que la fixation des conditions d'acceptabilité d'un énoncé. De même que la dénotation^{*} n'est jamais qu'une connotation^{*} légalisée, fixée, la grammaticalité est une acceptabilité non plus réglée au "coup par coup" des communications, mais donnant l'image d'un système pré-défini, érigé en modèle. Cette image masque les rapports réels d'interpénétration de la praxéogénie^{*} et de la glossogénie^{*}.

2 - Une identification suffisamment précise de l'énonciateur et de l'énonciataire (ou des énonciateurs, des énonciataires), ainsi que du type de relations existant entre eux (relation officielle, relation familière), est nécessaire, pour définir l'acceptabilité d'un énoncé donné. Une réflexion de type sociolinguistique et pragmatique permettra par exemple de déterminer si l'énonciateur a qualité ou pouvoir pour prononcer la phrase : "Je décrète la mobilisation générale". Si celui qui l'émet n'est ni chef de l'état, ni ministre des armées, elle devient inopérante : la mobilisation n'aura pas lieu (c'est la disqualification pragmatique de l'énoncé) et elle apparaîtra incongrue aux récepteurs. Le maniement des "niveaux de langue" fait partie aussi d'un réglage social, de l'évaluation de la situation de communication, et des rapports de pouvoir entre interlocuteurs. L'opposition communication écrite/communication orale doit également être prise en compte, les contraintes

n'étant pas les mêmes dans les deux cas. On ne peut prétendre énumérer, de manière exhaustive, les nombreuses règles particulières pouvant entrer en jeu : règles liées aux conventions d'un genre (par exemple la versification, pour la poésie traditionnelle), aux contraintes particulières d'un type de communication : l'élocution d'un orateur ou d'un journaliste de radio se doit d'être plus claire que celle d'un locuteur dans une conversation courante. Une écriture illisible, une voix inaudible peuvent disqualifier l'énoncé.

Les limites de la capacité mémorielle*, tant du côté de l'énonciateur que du côté de l'énonciataire, jouent un rôle, à la fois dans l'intelligibilité* et dans l'acceptabilité de l'énoncé : les constructions syntaxiques trop complexes, les phrases trop longues, ne peuvent être mises en mémoire dans leur intégralité : elles ne sont donc plus dominées ni comprises. La grammaire n'interdit pas d'enchaîner une suite de compléments déterminatifs de type de + SN : "l'arrivée du train de Paris". Cependant, une suite trop imbriquée devient insaisissable.

3 - La loi de non-contradiction pratique* exige, en principe, que le langage ne contredise pas le réel*. La phrase "la roue mange" semble à ce titre inacceptable. Elle l'est aussi à un autre point de vue : il y a rupture entre les programmes* de sens de "roue" et de "mange". A l'inverse, la convenue du verbe "tourne" au praxème "roue" est maximale, et proche de la tautologie : "la roue tourne". La grammaire générative a tenté de définir en termes de "règles sélectionnelles" ces problèmes de compatibilité/incompatibilité, qui sont à la fois de l'ordre de la sémantique et de la syntaxe. On ne peut cependant prédéterminer les associations "possibles" et "impossibles". On peut seulement déterminer des étagements de légalité : "la roue tourne", association hautement prévisible constitue un premier niveau ; "la roue dévore les kilomètres", un deuxième niveau : l'illégalisation de l'énoncé, provoquée par la contradiction entre les deux programmes de sens, est compensée par la reconnaissance de cette phrase comme figure*. Les associations reconnues, dans un cadre socio-culturel donné (clichés, symboles), retrouvent donc une légalité, qui est plus problématique pour les associations inédites : le contexte de communication permettra de préciser si elles sont acceptables. "Les hippocampes vertigineux volent dans un ciel d'azur" peut être une phrase admise dans un conte, un écrit poétique, mais non dans une monographie scientifique sur les hippocampes.

4 - L'acceptabilité peut se réclamer de la grammaticalité ou de l'intelligibilité, pour valider ou condamner un énoncé. Cependant un énoncé agrammatical peut être reconnu comme acceptable, si le critère de grammaticalité a été posé comme non-pertinent ; selon qu'on est dans un cadre pédagogique ou non-pédagogique, on pourra ainsi demander à un étudiant étranger de simplement se faire comprendre, ou au contraire de parler selon la grammaire. En position d'infériorité sociale, tel destinataire sera en situation de reconnaître un énoncé inintelligible pour lui comme acceptable, s'attribuant tous les torts d'un décodage impossible à opérer. L'oracle, la poésie hermétique, si on en accepte les règles de communication, aboutissent à l'ambiguïté totale, à l'illimitation du sens, forme de l'inintelligible.

5 - Le jugement d'acceptabilité prendra des formes diverses, selon les instances de discours en présence. Les institutions ayant pouvoir sur la langue émettent un discours de l'ordre du métalangage scientifique. Si la praxis de linguistique* est un lieu privilégié pour les jugements d'acceptabilité, on ne doit pas oublier que la praxis linguistique se caractérise par un contrôle qu'exerce sans cesse le locuteur sur son énonciation. Les modalisateurs qui ponctuent les énoncés : "pour ainsi dire", "si j'ose m'exprimer ainsi", "disons", "comment dirai-je" sont au centre de cette fonction d'auto-évaluation. A un niveau moins contrôlé et moins conscient, le bafouillage, le ratage*, l'hésitation, soulignent les doutes du locuteur sur la validité de ses propos. Ce jugement d'acceptabilité inconscient est l'intériorisation par l'individu du regard de l'autre, et du jugement social. JMB.

Voir aussi : COMMUNICATION - CONDITIONS DE PRODUCTION
CONVENANCE PRATIQUE - GRAMMATICALITE - INTELLIGIBILITE.

ACTANT

Position programmatique* dans la phrase en faire* où l'acte trouve la représentation de son origine et de son terme.

1 - Clé de voûte de la théorie des fonctions en narratologie aussi bien qu'en sémantique structurale, le concept d'actant a été emprunté à L. TESNIERE pour lequel la phrase s'analyse comme "la mise en spectacle d'un petit drame". L'énoncé élémentaire est ainsi articulé en fonctions et le prédicat en constitue le noyau dur.

Soit la phrase : "Pierre A¹ emprunte P un livre A² à Paul A³ pour la soirée C". Le prédicat P représente l'action ou encore le procès et les unités dépendant de P constituent les éléments de cette action.

Ils sont de deux sortes :

a - les actants en nombre limité (3), représentent les protagonistes de l'acte, nécessaires à sa réalisation.

b - les circonstants, ici réduits à un (c), mais potentiellement en nombre illimité, définissent la situation, le fond sur lequel se déroule ce mini schéma narratif.

L'actant 1, en position de sujet est à l'initiative de l'acte. L'actant 2, objet des verbes transitifs actifs ou agent des verbes passifs, représente le terme de l'acte. L'actant 3 en est le bénéficiaire. Réduit à l'acte, le prédicat n'est plus qu'un élément de la phrase au lieu d'être, selon l'acception traditionnelle héritée de Port Royal, "tout ce qui est dit du sujet". Ce dernier perd, du même coup, sa position privilégiée, n'étant plus qu'un actant entre autres, nécessaire à la structure de la phrase. La phrase devient ainsi une clôture syntaxique susceptible de s'étendre en clôture narrative.

2 - A.J. GREIMAS a diversement reformulé le concept d'actant, complexifiant cette fonction par abstractions catégorisantes successives. Il élabore progressivement une grammaire actantielle de type sémiotique "non soumise à une forme linguistique phrastique et située à un niveau plus profond". Dans un premier temps (sémantique structurale) il propose un modèle actantiel à 6 positions : sujet quêteur, objet de la quête, destinataire, destinataire, adjuvant, opposant. Il élimine ultérieurement les deux dernières catégories au profit d'une reduplication des postes destinataire-destinataire. On aboutit à la catégorie énonciateur/énonciataire, éléments implicites et

logiquement antérieurs à l'énoncé, qui sous-tend la distinction narrateur/narrataire, destinataires et destinataires explicites du message réalisé.

3 - Cette intégration du plan d'énonciation reste toutefois pour GREIMAS une opération logique abstrayante, plus proche des structures profondes de la linguistique générative que du "temps de l'à-dire" praxématique. L'actualisation* d'abord dénommée manifestation, y est posée non comme l'élaboration concrète de programmes de phrases mais comme une antériorité logique. En praxématique, l'analyse actantielle, beaucoup plus proche de TESNIERE, est indissociable de la constitution et du fonctionnement des programmes de phrases. FGM.

4 - Ainsi dans "il pleut", l'acte est présenté seul, sans origine, clos sur lui-même. Il n'y a pas d'actant (il n'est qu'un artifice morpho-syntaxique propre à quelques langues, dont le français). Dans "le bûcheron marche", l'acte de marcher se décompose en lui-même comme acte et comme actant, ou point de son origine logique, clôture initiale. L'acte a ainsi une partie tensive, représentée morphologiquement par le verbe, et une partie non tensive, celle où s'instaure l'actant.

On insistera sur le fait que l'actant est une position programmatique, pratique et non une structure sémantique. Comme on le voit dans "le laboureur laboure", il n'y a aucune distinction sémantique entre les deux instances de l'acte : tout au plus l'occupation de la position par une catégorie large du sens : "l'acteur". Dans "la charrue laboure" la catégorie serait "l'instrument".

N.B. La praxématique refuse pour nommer l'actant les termes traditionnels de sujet et d'objet. RL.

Voir aussi : SPECTACULARISATION - SUJET.

ACTANT CONFIRME, INFIRME

Dans le cas d'un programme de faire comportant une origine et un terme, le point où finit l'acte est dit actant infirmé, le point où il s'initie actant confirmé.

Dans "le bûcheron abat l'arbre", la représentation d'"abattre" ne se clôture pas ; elle demande à se refermer sur une partie d'elle-même, non tensive. L'actant qui occupe cette position est cependant le contraire représentationnellement de l'initiateur, de l'acteur. L'actantialité meurt sur lui, elle s'y

infirme. En conséquence l'actant initiateur est confirmé selon cette même actantialité.

NB - On peut dire aussi bien actant actif, actant passif. RL.

Voir aussi : ACTANT - FAIRE - ORIENTATION SYNTAXIQUE.

ACTUALISATION

Opération active par laquelle les virtualités du discours sont mises en programme et aboutissent au langage produit. Cette opération entraîne normalement, dans la construction du spectacle linguistique, le critère de réalité.

Cette définition intervient à la suite d'un travail de plusieurs linguistiques et en inverse les données épistémologiques :

1 - L'auteur du critère, Charles BALLY, interprétant SAUSSURE à propos de GRAMMONT, dégage deux opérations qu'il distingue encore mal l'une de l'autre : le passage de la langue à la parole (du paradigmatique au syntagmatique) et les outils - ou marques - grammaticaux qui accompagnent ce passage (articles, déictiques appelés actualisateurs).

2 - GUILLAUME a mis fortement l'accent, en introduisant le temps opératif concret de l'actualisation, sur la base matérielle du processus. Il introduit en plus l'étayement de l'opération conceptualisante (in posse, in fieri, in esse^{*}).

3 - La praxématique distingue catégoriquement deux opérations :

a - en actualisant un praxème^{*} plutôt qu'un autre ou produit un sens socialement réglé.

b - par le recours aux actualisateurs parapraxémiques^{*} on signifie le degré de réalité de la représentation linguistique.

De plus la praxématique pose ces deux opérations en ascendance^{*} dans le temps de l'à-dire alors que les autres linguistiques y voient la manifestation d'une antériorité logique. RL.

Voir aussi : TEMPS DE L'A-DIRE - TEMPS PRAXEOGENIQUE.

ALGORITHME

Code artificiel par opposition aux langues naturelles.

Utilisés en mathématiques et en théorie de l'information, les algorithmes sont des modèles et des programmes d'écriture de second degré qui ne notent pas une production de sens mais des rapports abstraits, métapraxémiques*. Contrairement aux langues naturelles, ils excluent l'ambiguïté à tous les niveaux structurels qui constituent leur système fondé sur des oppositions binaires. Les signes qui les composent ont un sens univoque.

Les algorithmes se présentent comme une série d'ordres hiérarchisés pour l'exécution d'un ensemble d'instructions explicites en vue de la réalisation d'un programme en machine ou de la solution d'un problème métapraxémique. Seule la métaphore permet de désigner par "langage" ces systèmes abstraits produits en développement de praxis de linguistique*. FGM.

Voir aussi : LOGOSPHERE SECONDE.

ALLEGEMENT PRAXEMIQUE

Voir DEPRAXEMISATION.

ANALYSE TEXTUELLE

Approche, à partir de la linguistique, des mécanismes de production d'ensembles discursifs écrits ou oraux.

Entre les bornes formelles qui délimitent ces ensembles, se structure un espace pluridimensionnel de production du sens. C'est l'intertextualité* mise en lumière par R. BARTHES et J. KRISTEVA.

La praxématique s'est surtout attachée jusqu'ici à l'analyse de textes écrits mais les productions orales, selon des procédures spécifiques, se constituent en textes qui offrent à la recherche un champ d'investigation à peine exploré. FGM.

Voir aussi : CLOTURE TEXTUELLE, TEXTE.

ANTHROPONYME

Toponyme* qui sert à nommer l'individu humain par le lieu de son sujet*.

L'anthroponyme est soumis étroitement au socio-culturel. Dans le système français par exemple, il se distribue entre pré-nom, rigoureusement individualisé et réinstauré pour chaque sujet en nom de famille, ou patronyme, signifiant de la lignée parentale, hérité et rigoureusement contraignant pour le sujet. RL.

Voir aussi : NOM PROPRE - TOPONYME.

ARTHROLOGIE

(Du grec arthron, articulation). Science des connexions et des rapports des catégories référentielles* à l'intérieur d'un système sémiologique.

Il s'agit d'un réseau d'articulations hiérarchisées du réel* qui constitue le maillage de la logosphère. A partir de la praxis manipulative, elle construit en abstraction l'ensemble de notre représentation du monde à un moment donné de l'histoire. FGM.

Voir aussi : HIERARCHIE SIGNIFIANTE - LOGOSPHERE.

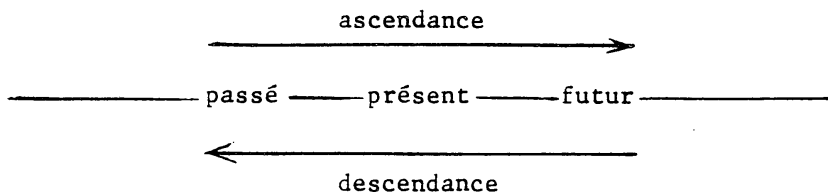
ASCENDANCE ET DESCENDANCE INCIDENCE ET DECADENCE

1 - Les notions de temps ascendant et de temps descendant, empruntées à G. GUILLAUME, sont liées à une vision subjective et orientée du temps.

Le sujet peut concevoir le déroulement du temps de deux manières :

a - comme une perspective ouverte devant lui pour la continuation de son existence : c'est la vision en ascendance;

b - comme un flux qui remonte vers lui, observateur immobile, et le déborde pour verser dans son passé : c'est la vision en descendance.



C'est dans la rencontre entre personne (élément de base de la topogénèse*) et temps verbal (lieu de la chronogénèse*) qu'a lieu le partage du flux temporel en "avant" et en "après", avec la possibilité, à partir du point de repère que constitue le sujet*, d'orienter spatialement cette vision vers l'arrière ou vers l'avant.

Cette double visée n'est possible par conséquent que dans les modes personnels : celui de l'in fieri* et celui de l'in esse*.

2 - Les termes d'incidence et de décadence, utilisés également par GUILLAUME, correspondent aux mêmes visions orientées du temps qu'ascendance et descendance. L'incidence est symbolisée par le chronotype α , la décadence par le chronotype ω .

Incidence et décadence permettent d'opposer les temps de l'in fieri orientés vers le passé (subjonctif imparfait et plus que parfait), et qui sont fondés sur le chronotype ω , aux temps orientés vers le présent et le futur (subjonctif présent et passé) fondés sur le chronotype α .

Les combinaisons d' α et d' ω rendent compte également du fonctionnement de l'in esse (indicatif, auquel on intègre le conditionnel). Le présent est une addition d'incidence et de décadence ($\alpha + \omega$) : il montre un procès en cours, vu comme en partie accompli (vision rétrospective ω), en partie à accomplir (vision prospective α). Dans l'époque passée, l'imparfait produit la même image de procès en cours de déroulement ($\alpha + \omega$), tandis que le passé simple impose une vision globale, entièrement en incidence (α). L'opposition entre futur catégorique (futur simple) et futur hypothétique (conditionnel) est symétrique de l'opposition imparfait/passé simple. Le futur catégorique est entièrement en incidence (α), alors que le futur hypothétique doit sa charge d'hypothèse à sa part de vision décadente (ω), s'additionnant à la vision incidente (α).

JMB.

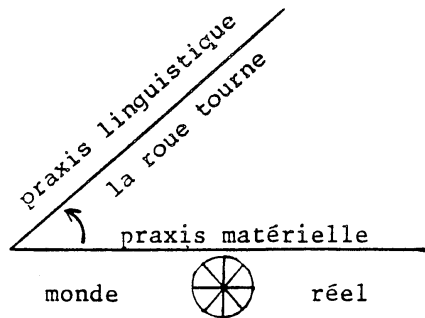
Voir aussi :

- CHRONOGENESE
- FLUENCE DU TEMPS
- IN POSSE, IN FIERI, IN ESSE
- PERSONNE, NON-PERSONNE.

AUTONOMIE DU LINGUISTIQUE

Reconnaissance que l'élément linguistique de nomination n'est pas le référent et que la praxis linguistique*, tout en répercutant et enveloppant la praxis socio-matérielle, obéit à ses programmes propres.

Par convention la praxématique représente cette autonomie comme un angle de décollement :



Cet angle de décollement définit la logosphère*. Mais il explique aussi comment la praxis linguistique peut élaborer des mensonges "poétiques" qui violent la convenance pratique* et tombent sous le coup de la "sensure"*. RL.

Voir aussi : LOGOSPHERE - NOMINATION.

BINARITE

La binarité est la mise en relation de deux éléments.

Cette structure binaire est à l'oeuvre à différents niveaux :

1 - On la trouve d'abord en syntaxe. Les énoncés holophrastiques (comportant un seul élément) sont rares en français et dans les langues indo-européennes. La structure de base de l'énoncé est binaire, si l'on met à part quelques emplois comme les morphèmes exclamatifs, le vocatif ou l'imperatif. Cette bipolarité est fondée sur deux praxèmes : un nom et un verbe ("le soleil brille"), ou deux noms, qui doivent, en français, être reliés par "être" : "la vache est un mammifère". La productivité du sens réside dans la binarité même, dans la mise en relation des deux praxèmes*. Le jeu de compatibilité/incompatibilité entre les éléments de la phrase minimale parcourt toutes les possibilités, de la tautologie absolue "une vache est une vache", jusqu'à l'énoncé inacceptable parce qu'il réintroduit un trait exclu du programme praxémique : "une vache est un oiseau" pose dans "oiseau" un sème* (non mammifère) évacué du praxème "vache". L'énoncé déviant que constitue la figure de rhétorique s'inscrit aussi dans le même type de relations conflictuelles, mais l'énoncé, illégalisé à un certain niveau, se trouve relégalisé grâce à sa reconnaissance dans un cadre socio-culturel donné : "cet homme est un vautour".

2 - La binarité + vs - caractérise les relations d'opposition, fréquentes en linguistique, à partir desquelles pourra s'opérer un tri, un choix du trait distinctif*. Ainsi, la reconnaissance d'un phonème au moment du décodage, se fait par une série d'opérations d'inclusion/exclusion : chaque trait distinctif sera successivement repéré par exclusion de son contraire : ± vocalique, ± consonantique, ± voisé etc...

Pour reconnaître, dans l'émission de (vwa), le nom "voix", on devra prendre une série de décisions du type oui vs non :

verbe	? non
nom	? oui
voie	? non
voix	? oui

Un trait distinctif non repéré, voire un phonème*, un mot*, n'empêchent cependant pas le récepteur du message de comprendre le programme de phrase, dans la plupart des cas : grâce à la récursivité du sens*, l'élément manquant est reconstitué.

La binarité se résout en processus dialectique de construction des unités linguistiques lorsque, par l'exclusion de l'autre (aliud) et intégration du même (idem), elle permet le cheminement, par étapes, vers l'identification du soi-même (ipsum). Ce mouvement d'inclusion/exclusion permet en particulier le réglage du praxème, et la construction du système de la personne.

La structure binaire est-elle un simple modèle explicatif, ou est-elle une structure réellement agissante dans la langue? L'hypothèse de la praxématique est que l'on trouve, en retombée dans la praxis de linguistique, un processus déjà à l'oeuvre dans la praxis linguistique, et conforme à l'activité neuronale du cerveau, dont les "messages" sont fondés sur l'opposition + vs -.

JMB.

Voir aussi : CLOTURE SYNTAXIQUE - DIALECTIQUE -
DIALECTIQUE LANGAGIERE - DIALECTIQUE DU MEME , DE L'AUTRE
ET DU SOI-MEME.

CATEGORISATION REFERENTIELLE

Découpage du réel* à partir du repérage de traits constants significatifs.

1 - Cette analyse du réel, fondée sur une collecte multiple de données sensibles et d'expériences, constitue le soubassement de la nomination*. L'acquisition de ce processus facilement observable chez l'enfant qui apprend à identifier les objets a été étudiée notamment par PIAGET. La saisie du monde par catégorisation n'est pas propre au langage : seule la sélection de traits constants du réel, distinctifs et corrélés, nous permet par exemple, de percevoir une boîte en tant que telle.

2 - La praxématique fait de la catégorisation référentielle le fondement de l'élaboration du praxème* nominatif : ainsi pouvons-nous projeter, sur la diversité de notre expérience, une dénomination unitaire et unifiante par laquelle nous reconnaissons "la boîte", "une boîte", "cette boîte", "une espèce de boîte"... L'outil linguistique vient ici à la rencontre de l'agir formalisé et apporte à la forme du réel, qu'il contribue à dessiner, une plus grande abstraction encore. La forme linguistique issue du contexte* situationnel se substitue à lui et donne au locuteur la possibilité de parler d'une boîte absente ou imaginaire, voire de "mise en boîte".

A la fois outil et écran la catégorisation référentielle par le langage tisse une grille, un maillage, devant le réel : c'est un réseau en extension exponentielle, fait de schémas interprétatifs issus de la praxis manipulative, qui se substituent au monde pour agir sur lui en retombée pratique.

FGM.

Voir aussi : ARTHROLOGIE - LOGOSPHERE - NOMINATION.

CHAMP PRAXEMIQUE

Réglage du praxème* obtenu par des connexions du sens modélisées par les arthrologies* de la logosphère* et réalisées dans les programmes discursifs.

"Tilleul", "bois", "arbre" appartiennent au même champ praxémique structuré par typisation* et hiérarchie signifiante* et réalisé dans : "le tilleul est un arbre à bois blanc". RL.

Voir aussi : HIERARCHIE SIGNIFIANTE - TYPISATION.

CHRONOGENESE, CHRONOTHESE

La chronogénèse est l'élaboration dynamique dans et par l'esprit humain, des images temporelles.

La chronothèse est le nom donné à l'opération par laquelle l'esprit pose, au moyen du langage un donné temporel. C'est la réalisation matérielle en temps opératif* de la chronogénèse.

1 - Concept fondateur de la linguistique guillaumienne, la chronogénèse définit l'image-temps réalisée par l'actualisation* verbale comme le parcours d'un axe sur lequel il convient d'isoler 3 moments constitutifs de l'expression temporelle par le système verbal.

a - un moment initial : "in posse" ou image du temps en puissance, entièrement virtuel encore. C'est le niveau des formes nominales de verbe (infinitifs et participes).

b - un moment final : l'"in esse", temps de la forme verbale pleinement actualisé, en 3 époques : présent, passé, futur.

c - un moment médian : l'"in fieri", temps en devenir, moment de médiocre actualisation du procès* où l'image-temps est saisie en cours de réalisation, dans une visée prospective ou rétrospective. C'est le moment du subjonctif.

2 - Ainsi définie, la chronogénèse pose le "temps opératif" comme un temps concret, si minime soit-il, d'élaboration mentale de l'image-temps. Cette conception matérialiste de l'actualisation constitue la base du modèle* praxématique de production du sens. Toutefois, par un renversement de la perspective guillaumienne, la chronogénèse est définie comme un développement de la topothèse*. Le temps est d'abord la confiance dans l'espace : c'est l'expérience que l'espace ne va pas se dérober, qu'il va durer. FGM.

Voir aussi : ACTUALISATION - TEMPS DE L'A-DIRE, DU DIRE, DU DIT.

CLASSEME

Sèmes* contextuels, constituant en sémantique structurale, une des deux catégories des éléments minimaux de la signification : ils s'opposent aux sèmes nucléaires.

Ce terme introduit par B. POTTIER, et réévalué par A.J. GREIMAS, désigne des éléments minimaux de signification catégorisants et récurrents dans le discours, qui en permettent l'interprétation (cf. isotopie*). Il se divise en

éléments d'une grande généralité telles les catégories animé vs inanimé et en relateurs de la chaîne discursive tels les morphèmes.

Cette notion se trouve totalement réévaluée en praxématique. FGM.

Voir aussi : CHAMP PRAXEMIQUE - HIERARCHIE SIGNIFIANTE - TYPISATION.

CLOTURE SYNTAXIQUE

Dans les phrases en ETRE aussi bien qu'en FAIRE, binarité des pôles (origine et terme final) du mouvement syntaxique.

Comme le montrent les divers programmes sur les deux axes de la nomination, les deux pôles peuvent ne pas être dégagés : "c'est un chien", "il pleut". La clôture est alors acquise sur un seul élément, nominal ou verbal. Les verbes du faire se laissent ainsi classer en verbes comportant leurs deux clôtures (pleuvoir), verbes comportant leur deuxième clôture (marcher) et verbes n'en comportant aucune (manger) : soit traditionnellement verbes "impersonnels", "intransitifs" et "transitifs".

Dans la phrase de destination, un rebondissement du mouvement syntaxique assure une deuxième clôture finale : "Pierre donne un livre à Paul".

La clôture syntaxique est mélodiquement assurée en français, dans l'énoncé assertif, par une montée suivie d'une chute tonales. RL.

Voir aussi : ETRE - FAIRE - MOUVEMENT SYNTAXIQUE.

CLOTURE TEXTUELLE

Bornes formelles à partir desquelles on isole un texte d'autres textes ou de son contexte.

1 - Toutes les analyses de discours issues du structuralisme ont un postulat : elle posent en termes d'évidence un découpage stable du texte écrit par des limites typographiques facilement repérables. Il s'agit presque toujours de limites déterminées par le scripteur. Depuis le blanc qui précède la majuscule initiale jusqu'au blanc qui suit le point final, sceau de la clôture. D'autres blancs subdivisent cet ensemble, selon les occurrences, en chapîtres, paragraphes, actes, scènes, strophes, couplets, refrains.... Il y a ici conjonction selon les termes d'ALTHUSSER entre empirisme et réification - essentialisation* du sens. Conçue comme un cadre rigide et toujours déjà-là, la clôture du texte fige le sens et l'histoire.

2 - La praxématique invalide doublement ce postulat:

a - A la clôture textuelle statique et réifiante, elle oppose la mise en clôture, opération dynamique qui structure un espace de production du sens.

Au niveau de l'écrit, la mise en clôture formelle par des marques typographiques est à réinterpréter car elle renvoie à des modèles socio-culturels de textualisation*. Les productions non littéraires sont par exemple étroitement soumises aux contraintes de ce que nous appelons le principe de scription. La mise en clôture réduit dans ce cas le texte au stéréotype dont les lettres-types et les circulaires administratives constituent des cas limites. La mise en clôture textuelle par écrit a deux autres effets : elle est soumise à une régulation parapraxémique* et métapraxémique* qui la distingue de l'oralité ; elle est aussi une mise en réglage praxémique* dans laquelle le sens se construit dialectiquement dans l'espace du texte par une opération d'acceptation-dénégation constante de ses bornages.

La mise en clôture apparaît donc comme un fait institutionnel dont les contraintes varient selon les époques et selon les cultures. Mais elle est en même temps le fait de la pulsion communicative* des sujets*. Un intervenant dans l'analyse d'un texte procède à un bornage dans lequel il inscrit les clivages de son sujet qui se donnent à lire dans ses choix. C'est selon ce double mouvement que les chercheurs par exemple, définissent leur corpus.

b - La prégnance idéologique d'une culture inscrite sous le signe de la lettre, peut seule expliquer l'équivalence si longtemps reconduite : texte = texte écrit. Selon nous, la parole s'organise aussi en texte selon des procédures spécifiques de mise en clôture dont l'étude ouvre un vaste champ d'investigation.

L'oral est avant tout un lieu de dialogue dans lequel la production discursive est soumise à l'interaction verbale. Si le locuteur - fait rare - reste maître de sa parole sans être interrompu, la mise en clôture se repère davantage au niveau de la mise en boucle de son propos que dans les pauses* qui balisent sa production discursive. Le plus souvent pourtant, cette mise en clôture est l'objet d'une négociation entre les intervenants du dialogue, et de stratégie discursive codifiée et souvent conflictuelle dans lesquels s'inscrivent les enjeux de la communication et les clivages des sujets. FGM.

Voir aussi : INTERACTION VERBALE - TEXTUALISATION

CODAGE, CODE

En théorie de l'information, on appelle codage (ou encodage) l'opération consistant à faire passer le signifié d'un message sous une autre forme, pour le transmettre d'un émetteur à un récepteur. L'opération symétrique d'interprétation du message encodé se nomme décodage.

Le code est le système conventionnel de signes qui permet de représenter les unités d'information.

Les termes de codage et de code ne concernent pas spécifiquement la communication linguistique, mais recouvrent des fonctionnements propres à tous les systèmes de signes, depuis le code de la route jusqu'à la notation mathématique, en passant par les signaux de morse. Ces sortes de code sont du domaine de la sémiologie.

La langue est souvent assimilée à un code. Cette assimilation doit être nuancée de plusieurs remarques :

1°/ - La communication linguistique a pour spécificité de comporter deux articulations : niveau phonématique, et niveau des unités de signification (monèmes^{*}).

2°/ - Les énoncés - contrairement aux messages non linguistiques - ne sont pas univoques. La polysémie de tout texte, le jeu sur les sons (jeux de mots), sur le sens (figure, ambiguïté), s'opposent à l'univocité du signe mathématique, du panneau de signalisation routière. La symétrie entre signification encodée et signification décodée ne peut donc exister dans l'échange linguistique : un énoncé n'étant pas totalement "transparent", il y a toujours un reste, dans la transmission du message.

3°/ - De plus, le terme de codage semble supposer la préexistence d'un sens cohérent et construit, qu'il suffirait de "traduire" en mots, vision des rapports entre pensée et langage qu'il faut bien entendu récuser.

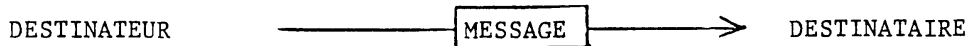
4°/ - Par la variété de ses fonctionnements et de ses objectifs, le langage humain excède de beaucoup la fonction assignée à un code, qui est de véhiculer de l'information. La fonction expressive (permettant au sujet parlant de marquer le message de ses émotions), la fonction poétique, jouant sur la forme du message, sont deux exemples particulièrement clairs de ce qui, dans les discours, excède ou contourne la fonction dénotative.

5°/ - Enfin, le langage verbal est le seul à être utilisé sur un double étagement : la praxis linguistique* et la praxis de linguistique*. Le même système, qui sert à dénoter la réalité extra-linguistique, peut aussi se dénoter et se décrire lui-même : c'est ce qu'on appelle le métalangage. JMB

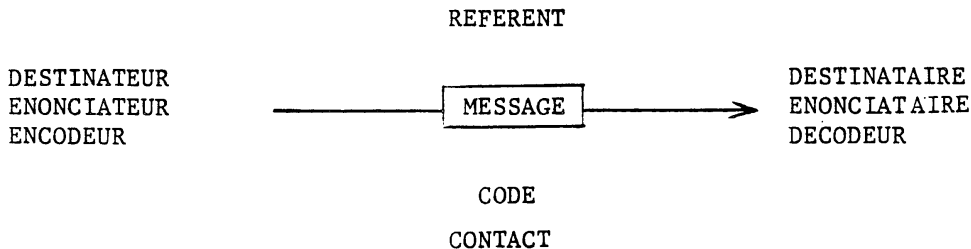
Voir aussi : - COMMUNICATION - CLOTURE TEXTUELLE -
- DIALOGIQUE - SIGNIFIANCE.

COMMUNICATION

La communication linguistique est la transmission d'un message entre son destinataire et son destinataire.



Pour que la communication soit réussie, il faut non seulement que ces trois éléments existent, mais aussi que d'autres conditions se trouvent réunies. R. JAKOBSON les a résumées dans un schéma de la communication désormais classique :



Il est nécessaire que le destinataire (ou énonciateur ou encodeur) et le destinataire (ou énonciataire, ou décodeur) aient en commun la connaissance du même code, faute de quoi le message sera incompréhensible ; qu'il existe un contact direct (conversation) ou indirect (téléphone, lettre) entre les deux protagonistes. Enfin, le message doit renvoyer à une référence (ou dénotation). JAKOBSON distingue référence textuelle (ou verbale) et référence situationnelle.

A chacun des éléments ainsi dégagés, correspond une fonction linguistique : fonction expressive ou émotive centrée sur le destinataire, fonction conative centrée sur le destinataire, fonction dénotative (ou référentielle) centrée sur le référent, fonction métalinguistique centrée sur le code, fonction phatique centrée sur le contact, fonction poétique enfin, centrée sur le message.

JMB.

Voir aussi : CODAGE, CODE - ENONCE, ENONCIATION - REFERENT.

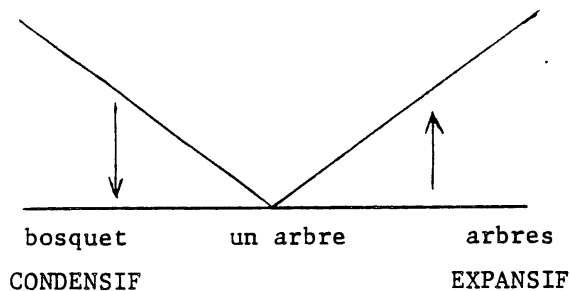
COMPETENCE

Voir : LANGUE, DISCOURS, PAROLE.

CONDENSIF

Premier état systématique du nombre morphologique, où la représentation de continuité ne permet pas le dégagement de l'unité discrète, ni par conséquent celle de la pluralité numérative (pluriel interne de G. GUILLAUME). Le condensif était donné en indo-européen par le suffixe - ā/a^v, interprété comme un "neutre pluriel" par le grec et le latin. Il existe comme tel dans les langues celtiques. En français, il est remplacé soit par le "suffixe collectif", soit par le "singulier collectif" : "l'humanité/l'homme transforme le monde". Il peut être donné praxémiquement : "le bosquet contient peu d'arbres".

RL.



Voir aussi : EXPANSIF - SINGULATIF.

CONDITIONS DE PRODUCTION

Ensemble des déterminations de la production de sens.*

En se définissant comme théorie de la production de sens dans les conditions réelles de sa réalisation, la praxématique est conduite à réévaluer la dichotomie qui partage en linguistique et extra-linguistique les déterminations intervenant dans la pratique langagière. Elle aborde ainsi un champ d'ordinaire dévolu à la sociolinguistique. Toutefois la diversité et la complexité des facteurs qui conditionnent la production de sens sont telles qu'il apparaît hasardeux de vouloir en proposer une recension globale et a fortiori une hiérarchie. En l'état actuel de la réflexion on ne peut en parler qu'en termes de domaines de recherche.

Les composantes du contexte*, diversement défini comme verbal, textuel, ou situationnel participent des conditions de production. Il faut y adjoindre l'ensemble des éléments qui interfèrent dans le réglage du sens* et l'élaboration des stratégies discursives : état psychologique et relations affectives des interlocuteurs ; effets de l'interaction verbale* ; statut des langues en présence et représentation qu'en ont les locuteurs ; contraintes des modèles textuels, rhétoriques, idéologiques constitutifs des formations discursives... qui constituent autant de domaines ouverts à l'analyse de la production de sens. PS.

Voir aussi : CONTEXTE - MARCHE DU SENS - REGLAGE DU SENS.

CONNAISSANCE

Représentation intellectuelle du réel*. Alors que la représentation inscrite en logosphère* s'élabore empiriquement à partir du fonctionnement pratique des langues naturelles, la production scientifique de connaissances systématise en théorie* et méthode expérimentale la dialectique* du langage et du réel.

1 - Parce qu'elle a pour projet de dégager une compréhension des phénomènes étudiés, une théorie linguistique présuppose nécessairement une conception - explicite ou non - de la connaissance. Le problème est traditionnellement posé comme celui de la relation d'un sujet connaissant à un objet de connaissance : "L'homme peut-il parvenir à l'intelligence du monde ?" Cette forme classique de position du problème s'ouvre aux interrogations métaphysiques sur l'existence du monde, la nature de la pensée ou l'origine de la conscience. On y revêt d'ordinaire deux types de réponses classés dans l'idéalisme* ou le matérialisme* selon que la primauté est accordée à la pensée cognitive ou au réel objectif. Une réflexion dont l'objet est de produire une connaissance scientifique ne peut par principe répondre de façon spéculative à de telles questions. Elle ne peut non plus en faire l'économie et confie à l'épistémologie* l'examen des conditions de production de la connaissance. Mais le problème n'est de la sorte que déplacé car un tel contrôle postule lui-même une conception préalable de la connaissance. Il y a là le risque d'une difficulté logique auquel la praxématique se soustrait en posant la question de la connaissance dans la problématique* de la production*.

2 - Communiquer en langue naturelle, formuler un savoir scientifique ou contrôler épistémologiquement la validité de celui-ci constituent des productions linguistiques de sens, réparties toutefois à des niveaux différents dont la praxématique donne à comprendre la hiérarchie.

a - Au travers de sa relation aux praxis manipulative et sociale*, la praxis linguistique* implicite simultanément en logosphère* l'expérience sensible immédiate et une appréhension pratique du réel. La représentation du réel ainsi construite par et dans le langage reproduit une saisie empirique et pragmatique du monde. Des rationalisations mythologiques, théologiques, philosophiques s'appliquent ensuite à organiser cette dernière en systèmes conceptuels. Aussi la connaissance ainsi élaborée apparaît-elle caractérisée par son empirisme et ses déterminations idéologiques*.

b - La production scientifique de connaissances développe les possibilités existantes de la praxis linguistique. En premier lieu, la démarche scientifique substitue les règles de la méthode expérimentale à la règle de non-contradiction pratique* qui régit le fonctionnement de la langue. Elle remplace une simple convenance par des procédures déterminées, reproductibles et objectivées dans l'expérimentation afin de limiter l'incidence de la subjectivité et d'établir la vérification matérielle des hypothèses. La perception sensible* n'en est pas pour autant éliminée et la représentation, que l'appareillage scientifique a pour fonction de mettre en évidence et de tester, doit être justifiée par ailleurs. C'est le rôle de l'élaboration théorique. Comme toute construction conceptuelle, celle-ci exploite les possibilités offertes par l'autonomisation* du linguistique à l'égard du référent* et l'aptitude d'une langue à parler d'elle-même. Un métalangage méthodique, où les métapraxèmes* actualisent des productions de sens explicitement réglées, fournit les instruments d'une production de sens contrôlée. La validité de la théorie est alors appréciée dans sa confrontation avec la pratique expérimentale.

La dialectique* de la pratique et de la théorie sur laquelle se fonde la praxis scientifique apparaît ainsi comme une systématisation de la dialectique du langage et du réel à l'oeuvre dans la praxis linguistique. De plus, le sujet individuel connaissant de la philosophie classique se voit remplacé par une connaissance collective, historiquement datée.

c - En s'engageant dans l'élaboration de métalangages contrôlés et justifiés, la production scientifique de connaissances ne pouvait que mettre en évidence l'exigence d'une production de sens en connaissance de cause :

la nécessité de l'épistémologie. Il s'agit d'une réflexion métalinguistique appliquée cependant non plus à une langue naturelle mais à un métalangage. La procédure apparaît là encore comme la systématisation d'un fonctionnement linguistique existant : celui de la praxis de linguistique* où s'élaborent les descriptions des pratiques langagières. Mais la réflexion ne devient épistémologique qu'en tant qu'elle explicite l'ensemble de la production scientifique de sens, ses conditions* et son procès* réels. Et c'est la capacité d'une recherche à maîtriser sa propre production qui détermine la scientificité des connaissances produites.

En se définissant comme théorie de la production linguistique de sens, la praxématique inscrit l'exigence épistémologique dans son propre objet et ne peut que s'inscrire elle-même dans la problématique de la connaissance comme production. PS.

Voir aussi : DIALECTIQUE - EPISTEMOLOGIE - PRAXIS - THEORIE.

ONNEXIONS DU SENS

Points d'interférences des réglages praxémiques et des programmes de sens.

Les praxèmes* en effet, en opérant selon la typisation* et la hiérarchie signifiante* ne manquent pas d'utiliser des redoublements de l'arthrologie* du réel. Par exemple les "vaisseaux" par où se fait la "circulation" du sang sont nommées "veines" et "artères". La structure arborescente des premières se retrouvent dans les "veines" du marbre, cependant que la "circulation" des hommes et des véhicules se fait par des "artères". La métaphore est un moyen commode de référer aux connexions du sens. On voit qu'elles sont à l'oeuvre sans arrêt dans le langage.

Ces connexions permettent de configurer la logosphère comme une ruche, où le sens est produit de contiguités. RL.

Voir aussi : ARTHROLOGIE - CHAMP PRAXEMIQUE - PROGRAMME DE SENS.

ONNOTATION

Ensemble des surplus de la dénotation, selon l'acceptation la plus courante en linguistique.

1 - Elle désigne les possibilités d'interprétation multiples dans un message dont le but n'est pas d'informer mais de jouer sur les polyvalences expressives.

2 - En praxématique la connotation désigne ce qui échappe au réglage social du sens. Elle fonctionne en déviance de la régulation pratique du sens et représente, à ce titre, une tentative de prise de pouvoir sur le langage, de la part du sujet* ou de micro-sociétés. Selon des stratégies discursives très diverses la connotation s'inscrit, consciemment ou non en sub-légalité ou en sur-légalité du sens qu'elle tente d'infléchir. FGM.

Voir aussi : DENOTATION - ECRITURE - METAPHORE.

CONTEXTE

Ensemble des données situationnelles et linguistiques qui accompagnent telle ou telle production discursive.

1 - R. JAKOBSON fait du contexte un des six facteurs constitutifs de son célèbre schéma de la communication* par le langage. Il exclut toutefois de la problématique linguistique le contexte situationnel, fait du "hic et nunc" de l'émetteur et du récepteur du message. Seul le contexte linguistique doit selon lui être objet d'analyse : au sens étroit, il comprend l'environnement discursif immédiat du message considéré, au sens large il inclut l'inter-textualité*. Ce découpage structuraliste exclut de fait de la linguistique le rapport de l'homme au réel*, à travers le maillage de la logosphère* et, du même coup, l'histoire.

2 - La praxématique envisage toujours le contexte dans ses 2 dimensions, dans la dialectique des rapports de l'homme au réel par la logosphère. Elle prend ainsi en compte les conceptions du monde mises en oeuvre dans les productions de discours, à l'émission comme à la réception d'un message langagier. FGM.

Voir aussi : CONDITIONS DE PRODUCTION - DEIXIS - PRAXEME.

CONVENANCE PRATIQUE

Critère d'acceptabilité* pratique des programmes linguistiques chargés de représenter le monde.

Il se détermine à l'expérience individuelle contrôlé socio-culturellement. Si nous disons : "la biche est verte" ou "l'eau dessèche" nous restons dans les possibilités du langage, mais nous savons que nous "mentons sur le monde" et la sensure* sociale refuse notre message. Mais rien d'autre que cet accord de bon sens n'invalide notre parole. Notre énoncé est pratiquement contrôlé. La fonction poétique viole la convenance pratique. RL.

Voir aussi : ACCEPTABILITE-NON-CONTRADICTION PRATIQUE - SPECTACULARISATION.

COUPURE EPISTEMOLOGIQUE

Processus complexe au cours duquel une science nouvelle se constitue progressivement par rupture avec les formes antérieures de connaissance.

1 - Posée par BACHELARD puis reprise par ALTHUSSER, cette notion a connu un usage extensif et une banalisation qui entraînent une certaine imprécision. Le terme est souvent utilisé pour désigner un autre processus, celui de la refonte épistémologique*. Il convient de réserver l'usage de coupure aux cas d'apparition d'un nouvel objet théorique, lorsque l'avancée des connaissances motive un changement radical de la problématique* théorique : une "révolution" théorique.

2 - On ne peut savoir a priori si un changement théorique relève d'une coupure ou d'une refonte épistémologique. C'est le développement effectif de la recherche et la confrontation des résultats obtenus dans la nouvelle problématique avec l'état antérieur des connaissances qui permet d'en décider. Il n'est donc pas encore possible de connaître la nature du changement de problématique opéré par la praxématique. Toutefois l'ampleur des déplacements proposés, tant au niveau des fondements qu'à celui de la méthodologie, incite à présumer que la nouvelle vision du fonctionnement du langage ainsi produite opère une coupure épistémologique que la praxématique a pour ambition de réaliser.

PS.

Voir aussi : EPISTEMOLOGIE - REFONTE EPISTEMOLOGIQUE.

CRITERE DE REALITE

Attestation du fonctionnement du langage en tant que praxis dans les marques de la dialectique du langage et du réel ou dans celles de l'inscription topothétique du discours.

PS.

Voir aussi : DEIXIS - PRAXEME - TOPOGENESE - TOPOTHESE.

DEIXIQUE

Parapraxèmes prenant en charge la deixis*.

Ce sont des topothétiques* liés au présent d'énonciation du producteur d'un message verbal. Ils servent à dessiner l'espace de l'"ici - maintenant" de sa communication, à tout moment de sa production discursive. Les démonstratifs essentiellement, mais aussi les possessifs, les adverbess spatiaux ou temporels sont autant de marqueurs qui balisent et formulent la représentation que le sujet se fait de son "ici" en opposition dialectique à son "ailleurs".

Les déictiques délimitent l'"ici" en excluant l'"ailleurs", situant à tout moment le rapport de "je" au monde.

De ce point de vue, le système parapraxémique* français est beaucoup plus ambigu que celui de l'italien par exemple qui, hérité de latin, sépare strictement :

- l'"ici" du locuteur : questo
- l'"ici" du destinataire qui est déjà "l'ailleurs" du locuteur : codesto
- leur "ailleurs" à tous deux : quello.

Ainsi se dessine, à travers les mailles de la logosphère* une représentation spatiale du monde d'où dérive l'ancrage temporel du discours. FGM.

Voir aussi : TOPOGENESE - CHRONOGENESE - DEIXIS.

DEIXIS

Opération gestuelle ou linguistique servant à désigner un élément du réel* (du grec *deíknumi* : je montre).

1 - Le geste de l'indication composée, effectué le plus souvent de l'index pointé, est lié à l'évolution de l'espace grâce à la libération de la main par la station debout. Il est acquis par l'enfant vers le quatorzième mois lorsqu'il peut désigner à distance, dans l'espace. La deixis gestuelle représente un moment décisif de l'autonomisation de l'homme dans son rapport avec le réel. On a observé chez certains animaux, les singes supérieurs par exemple, des attitudes pré-déictiques consistant à désigner un objet par contact direct, en le touchant.

Par le signe de l'indication, l'homme effectue un décrochage : il pose l'objet extérieur à lui en tant que tel à distance. La deixis corporelle constitue à ce titre une matrice pré-langagière de la nomination* comme identification d'un objet sur lequel l'agir n'est qu'éventuel. La distance posée par le geste de l'indication préfigure l'absence à partir de laquelle s'organise une structuration de l'espace en "ici" et en "ailleurs". La deixis est ainsi la base de la topothèse* par laquelle, dans un jeu de présence - absence, se construit le sujet.

2 - La deixis corporelle est transférée à la langue par le système des déictiques*. Devenue langagière, elle permet, par des morphèmes spécifiques, de désigner un élément du réel et accessoirement du discours. FGM.

Voir aussi : ACTUALISATION - PARAPRAXEME - TOPOTHESE.

DENOTATION

Nomination des référents de façon non équivoque grâce à la régulation pratique du sens.

1 - Selon l'acception traditionnelle en linguistique, la dénotation renvoie à une valeur neutralisée d'un message à contenu purement informatif dans une communication* sans restes. Le discours scientifique en est souvent présenté comme le modèle. Elle est posée comme la norme par rapport à laquelle la connotation* constitue d'une façon ou d'une autre, un écart.

2 - En praxématique ce terme renvoie à la valeur d'échange qui règle la praxème* . FGM.

Voir aussi CATEGORIE REFERENTIELLE - CONNOTATION - MARCHE DU SENS - PRAXEME.

EPRAXEMISATION

Glissement fonctionnel du praxème* depuis la nomination* du réel* jusqu'au statut d'élément programmatique extérieur au sens en passant par l'expression spatio-temporelle.

"Pendant" n'est d'abord qu'une forme du praxème "pendre", il devient l'équivalent d'une conjonction de temps ("pendant que tu parles, je prends des notes") pour ne plus marquer qu'une opposition logique (pendant que tu parles, je me tais). Synonyme : ALLEGEMENT PRAXEMIQUE. RL.

Voir aussi : METAPRAXEME - PARAPRAXEME - PRAXEME - PRAXEMISATION.

DESTINATION

Situation particulière de la phrase en FAIRE où l'actant principal est confirmé non seulement comme actant mais comme initiateur d'un programme de sens particulier, celui de "donner".

Il a ainsi le statut de destinateur et une seconde clôture apparaît sur le destinataire :

Pierre donne un livre à Paul	
actant 1	actant 3
destinateur	destinataire

Le programme particulier joue un très grand rôle dans la construction des textes narratifs. Ainsi dans le conte populaire ou la comédie de tradition européenne le "père" qui marie sa "fille", est un destinateur, le "gendre" étant destinataire. RL.

Voir aussi : CLOTURE SYNTAXIQUE.

DIALECTIQUE

Compréhension des phénomènes réels selon une modélisation logique
rendant compte de leur dynamique et de leur développement à partir
de l'opposition des contraires.

La dialectique (de dialektiké, art de discuter, de raisonner) a d'abord désigné l'ensemble des moyens mis en oeuvre dans la discussion pour prouver, récuser, convaincre. Sens maintenu jusqu'au renouvellement apporté par la réflexion kantienne.

Alors que la logique s'est efforcée de construire des systèmes conceptuels excluant toute contradiction, KANT constate que sur toutes les questions fondamentales la philosophie apporte des réponses antinomiques. Sa Critique de la raison pure le conduit à faire de la contradiction l'objet central de son analyse. Il relève une constante opposition de la pensée avec elle-même et pose une "dialectique de la raison". Poursuivant la démarche, HEGEL fait de la contradiction non plus une caractéristique de la pensée mais l'essence ultime des choses. Tout être n'est pensable qu'en rapport à son contraire et les antinomies relevées par KANT tiennent à ce que toute réalité contient en elle des déterminations opposées. La contradiction devient ainsi le motif d'un procès* dialectique qui permet de rendre compte de façon dynamique du mouvement, de la vie réelle. Toutefois cette dialectique est celle d'entités idéelles, de concepts substitués au réel et la conception hégélienne est celle d'un procès contradictoire et universel du "mouvement de l'Idée". Une dialectique de pures essences se manifestant de façon transitoire dans des existences matérielles perceptibles.

Cherchant à découvrir "sous sa pelure mystique" "le noyau rationnel" de cette dialectique, qui permet une appréhension dynamique de l'histoire, MARX en effectue un "renversement matérialiste". Au lieu de faire du mouvement des concepts la justification de l'évolution historique, il y voit le moyen de représenter cette dernière et fait de la dialectique l'instrument d'une compréhension du réel. C'est dans la tension de rapports, dans le procès de contradictions internes ou externes, qu'il devient possible d'interpréter selon une logique dialectique la manifestation des phénomènes.

Cependant MARX n'a pas laissé de théorie de la dialectique et sa réflexion présente de notables divergences avec la conception à l'oeuvre dans les écrits de ENGELS. LENINE n'a pas non plus élaboré de théorie de la dialectique et la vulgate proposée par STALINE dénature entièrement les

principes avancés par MARX. Quant aux réflexions de MAOZEDONG sur les "contradictions principales et secondaires", elles s'avèrent une suite d'illustrations empiriques déterminées par la conjoncture politique. La dialectique est de la sorte l'une des questions les plus complexes et les plus controversées de la postérité marxienne. Parmi les recherches contemporaines, l'une des perspectives les plus intéressantes semble être celle ouverte par L. SEVE qui s'efforce de caractériser le fonctionnement dialectique des contradictions antagoniques et non-antagoniques.

Si la praxématique constatant le fonctionnement dialectique du langage est normalement intéressée aux conceptions philosophiques de la dialectique, elle ne saurait chercher à plaquer des modèles a priori. Son projet ne peut être que d'apporter une contribution à partir de l'analyse de la dialectique langagière*.

PS.

Voir aussi : DIALECTIQUE LANGAGIERE.

DIALECTIQUE LANGAGIERE

Fonctionnement dialectique du langage tant au plan de son rapport avec le réel* qu'à ceux des opérations de tri effectuées lors de l'actualisation* praxémique ou des procès de construction du sujet* et d'instanciation de la personne*.

La production praxémique de sens s'établit à partir du couplage d'une forme du réel et d'une forme du langage. Ce couplage constitutif de la catégorie référentielle* résulte du transfert au langage, selon un procès* dialectique, des expériences acquises dans la praxis et la perception sensible* du réel. L'implicitation* dans le praxème de programmes de sens se réalise en effet selon un mouvement d'étrécissement par une série d'inclusions/exclusions qui opère, parmi l'infinité des programmes possibles, un tri régi par l'appréhension empirique du réel. Et la re-production du sens par le récepteur du message requiert le parcours inverse de cette dialectique pour l'explicitation* des programmes de sens.

L'actualisation du praxème implique d'autre part le choix d'un niveau de hiérarchie signifiante*. Ce choix résulte lui aussi d'une opération dialectique de tri dans la suite de l'emboîtement* des praxèmes. La relation dialectique du langage avec le réel réapparaît lors de l'acceptation ou du rejet selon la convenance pratique* des programmes discursifs de sens. Il semble enfin que l'on ne puisse envisager de saisir le fonctionnement

dialogique* et le réglage conversationnel du sens hors de leur compréhension dialectique. Le procès de construction du sujet et l'établissement du système des relations de personne s'avèrent par ailleurs organisés de façon dialectique. Le problème posé à une linguistique de la production de sens est donc celui de l'élaboration et de la validation de modèles dialectiques. PS.

Voir aussi : DIALECTIQUE - DIALECTIQUE DU MEME, DE L'AUTRE ET DU SOI-MEME -
DIALOGISME - EMBOITEMENT DES PRAXEMES - PERSONNE - NON PERSONNE -
SUJET.

DIALECTIQUE DU MEME, DE L'AUTRE ET DU SOI-MEME.

Modélisation qui, aux termes contraires du même et de l'autre, en ajoute un troisième auquel aboutit le processus dialectique.

Le même et l'autre sont en logique considérés comme des "termes primitifs" instituant la différence qui pose simultanément l'identité et l'altérité. Définis par une relation de présupposition réciproque qui a statut d'axiome, ils constituent les pôles contraires entre lesquels s'établit la dialectique. Afin de rendre compte de la productivité de la dialectique langagière*, la praxématique a avancé une modélisation ternaire où l'opposition des contraires, formulée en "idem" et "aliud", produit dans le dépassement de la contradiction "l'ipsum". Terminologie latine maintenant transposée en "même", "autre" et "soi-même".

Il semble que l'on puisse rapprocher le modèle* inscrit dans cette formulation de celui avancé par L. SEVE à propos de "la contradiction non-antagonique" où l'opposition dialectique d'un terme avec son contraire aboutit à la production d'une identité nouvelle. PS.

Voir aussi : DIALECTIQUE - DIALECTIQUE LANGAGIERE.

DIALOGIQUE (adj.)

(principe, fonctionnement).

Le terme de "dialogique" nous renvoie au problème de l'interaction verbale*, aux rapports qui s'instituent entre énonciateur et énonciataire. Ce terme renvoie aussi à l'imbrication des instances d'énonciation*, dans certains textes.

Il est l'aboutissement de deux problématiques voisines - puisqu'elles sont centrées toutes deux sur l'intersubjectivité - mais non identiques.

1 - Dans le cadre de l'écrit littéraire, le dialogisme, le principe dialogique, ont été définis par M. BAKHTINE. Il a particulièrement étudié ce qu'il nomme le "plurilinguisme" de certains textes - entendant par là la pluralité des types de discours qui s'y entremêlent ou y alternent. Ainsi, du texte surgissent plusieurs "voix", que le lecteur se doit de repérer, saisissant à travers ce foisonnement la pluralité des points de vue. Sans que les démarcations traditionnelles apparaissent (guillemets, verbes introducteurs de discours rapporté), des styles de parole distincts semblent pointer l'existence d'énonciateurs différents.

Ce fonctionnement polyphonique a fait l'objet, plus récemment, de recherches sur la délimitation de "plans d'énonciation" dans les textes. Ces recherches prennent leur source dans les réflexions de BENVENISTE sur la "subjectivité dans le langage", les marques de l'énonciation dans l'énoncé.

2 - Dans l'étude des productions orales, on appelle aussi fonctionnement dialogique le fonctionnement propre au dialogue, à la conversation. On verra apparaître sous cet intitulé des réflexions sur l'interaction verbale, l'intersubjectivité; les dimensions pragmatiques (présupposés, enjeux du dialogue, maximes conversationnelles), ainsi que la prise en compte du contexte culturel et social (ethnographie de la communication) constituent aussi des axes de réflexion dans ce domaine. JMB.

Voir aussi : INTERACTION VERBALE
INTERTEXTUALITE - FORMATION
DISCURSIVE.

DIGLOSSIE

Coexistence dans l'usage de deux systèmes linguistiques à statut social inégal.

1 - En substituant, après PSICHARI, le terme de diglossie à celui de bilinguisme pour décrire les situations de langues en contact et en conflit, FERGUSON a ouvert la voie à des recherches aussi nombreuses que fécondes en socio-linguistique. Elles aboutissent à poser les rapports entre langues en contact dans l'usage en termes de dominance et de conflit, constamment rejoué dans toute production discursive.

Une langue A, langue de pouvoir politico-culturel, domine une langue B dans un conflit linguistique qui s'exhibe en connotation valorisant la langue A, langue de l'efficacité et de l'avenir face à la langue B p éjorée

en "patois" ou "jargon". Comme l'a remarquablement analysé l'Ecole Catalane de Sociolinguistique l'usager de la langue B partage le préjugé idéologique régnant : c'est le phénomène d'"auto-odi", processus qui se double d'une connotation compensatoire : la langue B est surestimée dans les marges que lui laisse le pouvoir dominant : elle devient, dans la représentation des sujets parlants, la langue du coeur ou de l'intimité, de l'affect, de l'âge d'or de la tradition idéalisée en paradis perdu de la langue dominée.

2 - La praxématique substitue au concept figé de diglossie celui de fonctionnement diglossique marquant ainsi que le conflit linguistique s'exprime et se rejoue en spectacularisation*, dans tout acte de parole des usagers des deux langues. Les blocages qui en résultent sont repérables dans le temps du dire*, où interférences programmatiques, hésitations, ratages*, laissent lire le conflit linguistique en acte dans la production discursive de chaque locuteur.

FGM.

DISCOURS

Voir : LANGUE, DISCOURS, PAROLE.

ECRITURE

- 1 - Notation du langage dans ses unités élémentaires par la trace ;
- 2 - Pratique culturelle autonomisée et développée par cette notation.

La première acception comporte, en praxématique, la reconnaissance d'une double fonction de la trace :

1 - Une première fonction acquise très tôt dans l'espèce (graphismes primitifs) chez l'individu (dessin enfantin) de symboliser le réel avec les mêmes opérations d'analyse conceptuelle et pratique que le langage, c'est-à-dire dans la logosphère*. Le graphème* est donc du même fonctionnement que le praxème*.

2 - Une deuxième fonction très inégalement acquise suivant les cultures, de faire correspondre les unités graphiques aux unités linguistiques : le graphème devient notation du praxème. Cette deuxième fonction peut favoriser la notation des articulations du sens (écriture idéo-graphique) ou aboutir à la notation, par équivalence arbitraire, des articulations signifiantes (écriture phonématique).

RL.

Voir aussi : GRAPHEME.

EMBOITEMENT DES PRAXEMES

Réglage des praxèmes* pour qu'ils recouvrent des surfaces plus ou moins vastes de la réalité.

Ainsi, suivant les unités de typisation*, "végétal" est plus large que "arbre", "arbre" que "chêne", "chêne" que "rouvre", et suivant la hiérarchie signifiante* "pied" qu'"orteil", "orteil" qu'"ongle". La figure de style appelée synecdoque est un dérèglement codé de l'emboîtement des praxèmes : "arbre" pour "chêne", "voile" pour "bateau". RL

Voir aussi : ARTHROLOGIE - TAXINOMIE.

ENONCE, ENONCIATION

Enoncé s'oppose à énonciation au même titre que production s'oppose à produit : l'énoncé est un résultat, un discours effectif alors que l'énonciation est l'acte même de production de ce discours.

Ce qui caractérise le langage, c'est sa faculté de marquer, à l'intérieur de l'énoncé, l'instance d'énonciation : JE. A cette marque spécifique s'ajoutent les repérages spatio-temporels dont-il est la source : "ici" et "maintenant". La deixis* est la fonction linguistique qui permet d'articuler le langage au réel*, au moyen de marques particulières d'ordre parapraxémique*. R. JAKOBSON nomme ces marques des "embrayeurs" : leur caractéristique est qu'ils renvoient obligatoirement aux conditions de production* du message, et qu'ils n'acquièrent de référence qu'à travers leur emploi en discours. JMB.

Voir aussi : ACTUALISATION - DEIXIS -
PARAPRAXEME - PERSONNE ,
NON - PERSONNE.

EPISTEMOLOGIE

Etude critique de la production de connaissances par l'explicitation de sa problématique*, l'analyse de sa cohérence théorique et le contrôle de la validité de ses modèles* confrontés au réel*.

1 - L'épistémologie, littéralement "étude de la science", a longtemps été dévolue à la philosophie qui assignait leur place aux recherches scientifiques et jugeait de leur vérité. Cette prérogative découlait de la prééminence qui lui était accordée sur les autres discours. L'évolution scientifique et technologique a mis en évidence l'inanité d'une philosophie de la Science et par contre la nécessité d'analyser les pratiques scientifiques particulières. La réflexion épistémologique est alors devenue le contrôle

par les praticiens eux-mêmes de la scientificité de leurs propositions.

2 - En se voulant étude scientifique, la linguistique se pose en objet légitime de l'épistémologie et c'est très logiquement que SAUSSURE a fixé à la linguistique, entre autres tâches, celle préalable de "se délimiter et se définir elle-même". Exigence qui ne résulte pas des seuls préliminaires d'une science en voie de constitution mais s'avère inhérente à l'objet de la linguistique. L'analyse du fonctionnement des langues naturelles s'effectue par la langue de sorte que les instruments de l'étude se confondent avec son objet. Le recours contre les risques d'artefact tient à un contrôle épistémologique explicitant les conditions de la production* cognitive, sa problématique.

3 - Dans une problématique logiciste, il s'agit de mettre à jour l'axiomatique et les hypothèses à partir desquelles la théorie est construite de manière déductive. Dans celle du fonctionnement linguistique comme praxis* et de la connaissance comme procès* de production*, il faut caractériser le rapport de la représentation* et du réel*. La réflexion épistémologique se constitue alors comme explicitation du fonctionnement métalinguistique* de la praxis de linguistique*. PS.

Voir aussi : CONNAISSANCE - COUPURE EPISTEMOLOGIQUE - PROBLEMATIQUE - THEORIE.

ESSENTIALISATION DU SENS

Opération idéologique par laquelle le sens produit en discours par le praxème devient un donné antérieur et supérieur à cette production (le signifié dans la dualité du signe, le sens d'un mot dans la tradition grammaticale).

Ainsi le sens produit dans la phrase "le bûcheron abat l'arbre" est essentialisé dans la mesure où l'on isole des signifiés ou concepts antérieurs à cette production, se projetant simplement en elle : "bûcheron", "abattre", "arbre". RL.

Voir aussi : MOT - REIFICATION DU SENS - SIGNE.

ETRE

Interprétation nominale de la nomination.

"Pluie" est l'être d'un faire : "pleuvoir". Le nom, dans ses deux formes du nominatif et de l'adjectif est de l'être : "pluie", "pluvieux". Reportée dans les programmes phrastiques cette interprétation donne l'occasion à cinq modalités, classées comme des fractures de l'être.

- ETRE 1 : donné en beaucoup de langues par un simple nominatif. Le français ayant obligation d'une phrase verbale, utilisera la copule être ou ses substituts : "c'est un chien", "il y a un chien", "le chien existe".
- ETRE 2 : La mise en discontinuité de l'être nominal institue une phrase formellement binaire à deux nominatifs ("le chien est un carnassier") ou à nominatif + adjectif ("le chien est fidèle").
- ETRE 3 : L'être verbalisé se met lui-même en discontinuité pour réaliser l'ascendance à l'être : "ce chien devient féroce".
- ETRE 4 : L'ascendance à l'être se place, nouvelle fracture, sous la dépendance de l'autre : "ce chien me semble féroce".
- ETRE 5 : Cette dépendance, qui n'était que de l'ordre du jugement, passe à l'appartenance. L'autre "prend le pouvoir" sur l'être : "ce livre est à Pierre".

RL.

Voir aussi : EXISTANT - FAIRE - NOMINATIF.

EXISTANT

Forme nominale de l'être en programme de phrase.

La praxématique considère que les phrases peuvent être programmées en faire, l'acte dégageant éventuellement un ou deux actants, ou en Etre. Dans ce cas un élément nominal est premier. C'est un nominatif. En Etre 1 un procédé verbal permet en français de faire de ce seul nominatif un énoncé phrastique complet : "Il y a un chien". "C'est un chien". On appelle le nominatif sur qui la phrase opère un existant. Dans la phrase "Etre 2", "le chien est un animal", il y a deux existants qui servent de double clôture. Le second peut être un adjectif : "le chien est méchant". L'orientation syntaxique fera appel er le nominatif en clôture initiale existant 1, et le nominatif ou adjectif en clôture finale existant 2.

En choisissant le terme d'existant on évite tout jugement sur "l'être des choses". On se borne à constater que la langue décrit, par des praxèmes, les "événements du monde" et les distribue syntaxiquement.

RL.

Voir aussi : ACTANT - ETRE - FAIRE - NOMINATIF.

EXPANSIF

Second état systématique du nombre morphologique, où la représentation de l'unité discrète (singulatif) supporte l'itération.

Ex : "Il y a une vingtaine d'arbres". Coïncide en grammaire traditionnelle avec le pluriel (pluriel externe de G. GUILLAUME). RL

Voir aussi : CONDENSIF - SINGULATIF.

EXPLICITATION

Voir : IMPLICITATION.

EXTEROCEPTIVITE

Voir : INTEROCEPTIVITE - EXTEROCEPTIVITE.

FAIRE

Interprétation verbale de la nomination*

"Pleuvoir" est ce faire que "pluie" interprête en être. Cette interprétation donne occasion, comme dans les phrases en être à cinq modalités.

FAIRE 1 : Où le faire a la forme minimale de l'avoir (simple ouverture à tous les faire) : "Pierre a un livre". Cette modalité est la même qu'ETRE 5, syntaxiquement retournée. L'actancialité du même coup apparaît.

FAIRE 2 : La mise en discontinuité du faire s'opère selon le pouvoir ou le devoir, en tant que fondé dans l'autre : "Pierre peut/doit venir (en tant qu'il en a l'autorisation ou en reçoit l'ordre). FAIRE 2 est parallèle à ETRE 4.

FAIRE 3 : L'ascendance au faire, comme en ETRE 3 celle à l'être, se fait sans l'autorité de l'autre : "Pierre peut/doit venir" (en tant qu'il en a le pouvoir ou l'intention).

FAIRE 4 : Refermant la discontinuité donne le faire simple. Le FAIRE 4 se distribue, si l'on considère la clôture ou non et l'acte, en quatre sous groupes : 1 - faire clos sur lui-même : "il pleut" - 2 - faire comportant un actant initiateur et se développant sans image de clôture finale : "L'homme marche" - 3 - faire comportant un actant initiateur et comportant l'image de sa clôture finale : "L'homme arrive" - 4 - verbe ne comportant ni clôture initiale, ni clôture finale, ou verbe à deux actants : "L'homme abat l'arbre".

FAIRE 5 : Ouvre la fracture sous la forme de la double actantialité. C'est le faire faire implicite dans "Pierre bâtit sa maison" (s'il n'est pas maçon). RL.

Voir aussi : ACTANT - CLOTURE SYNTAXIQUE - ETRE - NOMINATIF.

FIGURE (DE RHETORIQUE)

En praxématique, la figure est une illégalisation de certains déplacements de sens du praxème - la figure est anormale - : cette mise en illégalité est compensée par une légalisation dans un fonctionnement particulier : le fonctionnement rhétorique - la figure est normalisée. RL.

Voir aussi : ACCEPTABILITE - MARCHE DU SENS - METAPHORE - METONYMIE.

FLUENCE DU TEMPS

Ecoulement indéfini du temps.

Le temps, vu comme fluence, sans aucune relation au sujet*, est insaisissable et impossible à représenter.

C'est à partir du moment où un point de repère est posé, dans cet écoulement, que celui-ci devient représentable : ce point de repère, c'est le sujet parlant, le "je". Il n'est donc pas étonnant que ce soient les modes personnels (in fieri, in esse*), c'est-à-dire les modes combinant expression du temps et expression de la personne*, qui présentent une aptitude à livrer une vision orientée du temps, en ascendance* et en descendance*. De plus, le découpage de l'in esse en 3 étapes est lié au rôle séparateur du présent, temps qui se définit comme le moment où "je" parle : le présent actuel opère une coupure permettant d'opposer d'une part le passé, d'autre part le futur. JMB.

Voir aussi : ASCENDANCE - DESCENDANCE -

FORMATION DISCURSIVE

Les "formations discursives" fournissent des modèles de discours, et déterminent pour le sujet ce qu'il doit dire et peut dire, dans une conjoncture donnée.

Les formations discursives sont les composantes d'une "formation idéologique" : on entend par là l'ensemble de représentations et d'attitudes caractéristiques d'une position de classe.

Michel PECHEUX a mis en place ces concepts en vue d'une "Analyse Automatique du Discours". Il a surtout été attentif à la recherche de classes d'équivalence : relations de substitution, synonymie, paraphrase, à l'intérieur d'une formation discursive. Son hypothèse est que le sujet* parlant, bien qu'il se croie donateur du sens, ne fait que reproduire inconsciemment un discours prédéterminé - l'énonciateur véritable étant une instance collective : un syndicat, un parti politique par exemple. D'autre part, les mêmes mots changent complètement de sens, selon la formation idéologique d'où émane la formation discursive considérée : le réglage se fait en fonction des positions de classe tenues par les producteurs du texte.


L'idée de M. PECHEUX, selon laquelle les mots en eux-mêmes n'ont pas de "sens", et que la signification est le résultat d'un réglage social, rejoint la problématique du praxème*. La négation d'un sujet parlant totalement individualisé, maître de son discours, et qui "sait ce qu'il dit" renvoie au champ de la textualisation*, de l'intertextualité.* JMB.

Voir aussi : INTERTEXTUALITE - MARCHE DU SENS - MODELE TEXTUEL -
TEXTUALISATION.

FORME DE L'AGIR

Intervention physique de l'homme dans l'univers matériel, entraînant une modification modélisée de cet univers.

Exemple : "frapper", "creuser", "modeler", etc... Le praxème nomme les éléments référentiels selon cette forme qui les appréhende.

Par delà l'arbitraire des formes signifiantes, certaines recherches contemporaines mettent en lumière une correspondance des composés syllabiques avec les formes élémentaires de l'agir. Ainsi (taka) correspondrait systématiquement, en analyse binaire, à l'acte de "frapper". La même analyse binaire est dans le graphème égyptien (pictogramme) qui désigne le "bras de l'homme":  . RL.

GLOSSOGENIE, PRAXEOGENIE

Dans la terminologie de R. VALIN, la glossogénie désigne le procès de construction de la langue. La praxéogénie est l'utilisation, à des fins particulières et momentanées, du résultat de la glossogénie par un sujet parlant.

1 - La glossogénie est une construction s'étendant sur des millénaires. En effet, il n'y a pas solution de continuité dans ce processus : aucune rupture qui permettrait de distinguer "les langues", telles que la linguistique historique les isole, les situant les unes par rapport aux autres dans une relation de filiation.

Pour un sujet parlant, à un moment donné, la glossogénie livre l'image d'un résultat, d'un ouvrage définitivement construit. Mais il n'en est rien : "la langue", que le locuteur saisit comme produit fini et qu'il assimile à sa compétence individuelle, masque le travail collectif et durable de la glossogénie.

2 - Alors que SAUSSURE pose la parole comme une reproduction du système de la langue, R. VALIN, dans le prolongement de la pensée guillaumienne, montre le rapport de conditionnement réciproque de la glossogénie et de la praxéogénie. La praxéogénie dépend de la glossogénie, puisqu'elle en est l'actualisation*, mais la glossogénie n'existe que par la somme des actualisations praxéogéniques. Elle ne doit son dynamisme créateur qu'aux déplacements, aux changements se produisant dans les pratiques, dans les "signifiés d'effet".

3 - A tout instant, la langue travaille, ou plutôt est travaillée par ses utilisateurs. Une réflexion d'ordre sociolinguistique - et praxématique - s'impose : les praxéogénies multiples ne sont pas purement individuelles ; c'est à travers un réglage social, une négociation sans cesse à l'oeuvre, que la combinaison plus ou moins conflictuelle des praxéogénies aboutit aux infléchissements de la glossogénie. JMB.

Voir aussi : LANGUE, DISCOURS, PAROLE - PRAXEME - TEMPS COSMIQUE,
GLOSSOGENIQUE, PRAXEOGENIQUE.

GRAMMATICALITE

Sera dit grammatical un énoncé conforme aux règles de production édictées par la norme, dans le domaine de la morphologie, de la syntaxe, mais aussi de la phonologie (en situation de communication orale) et de l'orthographe (en situation de communication écrite).

En matière syntaxique, une forte agrammaticalité détruit toute saisie d'un programme de phrase, et par là bloque l'intelligibilité : "Arbre à ou lumière". De tels énoncés sont difficiles à imaginer comme

productions réelles, sauf dans le cadre d'un jeu relevant de la fonction poétique, ou d'une hypothèse d'école, proposée par un linguiste... En revanche, au cours de l'apprentissage d'une langue (par l'enfant, par un locuteur étranger), des énoncés agrammaticaux pourront apparaître, caractérisés par la disparition ou la modification de certains morphèmes. Si la successivité* syntagmatique reste suffisamment normée, le temps signifiant (temps syntaxique*) pourra opérer, et la phrase sera compréhensible : "Bébé gâteau !" ; "Me no speak english".

Une phonologie brouillant fortement les traits distinctifs*, aussi bien qu'une orthographe aberrante, joint à l'agrammaticalité la perte de sens, alors que des violations mineures du code n'affectent pas l'intelligibilité, grâce à la récursivité du sens*. On doit noter, en matière d'enseignement de la norme, la disparité entre code* oral et code écrit : la nécessité de respecter l'orthographe est beaucoup plus fortement soulignée par l'institution scolaire, que celle de reproduire le système phonologique standard.

La grammaticalité repose sur un réglage* social, et à ce titre n'est pas un critère de construction de la praxématique - sauf en ce qui concerne la phonologie ; mais en ce domaine elle distingue deux niveaux :

- niveau même de grammaticalité où le système phonologique de la langue est rigoureusement fixé, enseigné comme obligatoire.

- et un niveau d'acceptabilité où se situe l'intercompréhension entre réalisations multiples : dialectales, régionales, individuelles. JMB.

Voir aussi : ACCEPTABILITE - CODE -
COMMUNICATION -
INTELLIGIBILITE -

GRAPHEME

Tracé opéré en représentation du monde sur une surface lisse et le plus souvent plane par l'homme.

Outre la réduction de l'objet perçu à deux dimensions, le graphème réalise trois opérations qui sont de la définition du praxème :

- l'isolement de l'objet de son environnement.
- le dégagement de l'unité de typisation*.
- le dégagement du niveau de hiérarchie signifiante*.

Ainsi l'enfant moderne ou le peintre rupestre préhistorique qui dessinent ainsi un être humain :



dégagent l'unité objet en font une unité de sens ("homme") en reproduisant au prix d'une grande simplification, les unités "tête, bras, mains, torse, jambes, pieds" typiques de tout être humain et négligent des unités inférieures en nombre quasi illimité.

L'art de représentation (art académique) est une restitution de l'ensemble situationnel et des divers niveaux de hiérarchie signifiante. RL.

Voir aussi : HIERARCHIE SIGNIFIANTE - LOGOSPHERE - PRAXEME - TYPISATION.

HIERARCHIE SIGNIFIANTE

Découpage opéré dans le réel référentiel par la nomination réalisant des niveaux d'appréhension.

Exemple : "feuille" et non "branche", "branche" et non "arbre", "arbre" et non "bosquet". RL.

Voir aussi : ARTHROLOGIE - LOGOSPHERE - TYPISATION.

ICÔNE

Ce terme, utilisé en sémiotique par Ch. S. PEIRCE, ainsi que par R. JAKOBSON caractérise un type particulier de signe, qui entretient, dans sa texture phonique, une ressemblance avec le référent auquel il renvoie.

Les onomatopées ("tic-tac", "vlan !") imitent, dans leur émission vocale, le bruit dénoté, mais avec une importante restriction : ces imitations empruntent leur structure à la phonologie de la langue considérée (contrairement aux "bruitages" non-linguistiques que l'on peut produire en utilisant les organes de la phonation).

L'existence de l'icône contredit la notion saussurienne d'"arbitraire du signe". Ici, le lien entre le signifiant et le référent est motivé. JMB.

Voir aussi : SIGNE.

IDEALISME

Conception de l'univers qui affirme le primat de l'esprit sur le réel* (ou matière).

Si au cours de l'histoire idéalisme et matérialisme ont coexisté tout en polémique, la prépondérance du premier sur le second s'avère dans le champ de la linguistique presque totale. Aussi n'est-il pas étonnant que dans le texte généralement reconnu comme fondateur de la linguistique moderne, SAUSSURE reprenant à la tradition linguistique sa définition du signe, use d'abord de termes hérités de la tradition philosophique : "image verbale" et "concept". Il reprend là l'opposition classique entre "image" et "concept" renvoyant à deux natures de la connaissance* : l'une commune, pratique, concrète et l'autre intellectuelle, abstraite, philosophique, celle des essences. C'est cette dernière qui implicitement continue d'être à l'oeuvre dans l'essentialisation* du sens en signifié. La praxématique récuse une telle problématique et intervient, là où l'essentialisation-réification du sens trouve sa légitimation théorique, pour substituer au signe le praxème*, outil pratique de la production de sens. Elle effectue par là un "renversement matérialiste".

PS.

Voir aussi : MATERIALISME - PRAXEME - PRAXIS - SIGNE.

IDEOLOGIE

Représentation systémique que les hommes se donnent du monde et de leur existence au monde.

Créé au XVIII^e s. par D. de TRACY, le terme a primitivement désigné, en accord avec son étymologie, "l'étude des idées". Il a ensuite été repris par MARX pour caractériser l'ensemble des idées, des croyances et des doctrines propres à une époque, une société, une classe sociale. Dans l'usage courant il désigne aussi avec une connotation péjorative une rationalisation ou un système philosophique considérés comme purement spéculatifs et auxquels on n'accorde pas de crédibilité. Ces acceptions, qui ont en commun de renvoyer à la notion de représentation, situent l'idéologie dans le langage dans la mesure où celui-ci, instrument nécessaire du sens et de la conscience, est aussi celui de toute représentation du monde. Dès sa définition initiale, de TRACY incluait d'ailleurs dans l'étude des idées celle de "leur rapport avec les signes qui les représentent".

Le fonctionnement idéologique de la production de sens* est directement saisissable dans les praxèmes* intéroceptifs* en représentation de culture (cf. PRAXEME), dénommés "substantifs abstraits" par la grammaire traditionnelle ; tels "âme", "charité" ou "liberté". L'implication-explicitation* du sens, qui ne renvoie pas directement au monde extérieur objectif mais à une vision socio-culturelle de ce monde, s'effectue au sein de la logosphère, dans l'espace d'une culture. Manifeste dans ce cas, l'idéologie n'en est pas moins "toujours déjà-là" en toute production et réglage de sens. Même dans le cas de praxèmes denses étroitement déterminés par l'expérience pratique, le sens produit en discours est assujéti à une vision globale, d'ordre idéologique. Ainsi dans des cultures animiste ou spiritualiste, l'actualisation* d'un praxème quelconque désignant un être ou un objet comprendra en potentialité des programmes de sens postulant la présence d'esprits ou d'essences surnaturels se manifestant à la perception sensible. PS.

Voir aussi : INTEROCEPTIVITE - PRAXEME.

IMPLICITATION - EXPLICITATION

Mouvement symétrique d'enregistrement de l'expérience sensible par le praxème* et de restitution, lors de l'actualisation de la représentation du réel qui en résulte.

La somme des perceptions sensibles* et des expériences référentielles historiquement et socialement cumulées fournit à l'arthrologie* constitutive de la logosphère* son fondement pratique. C'est au travers des opérations de typisation* et de hiérarchie signifiante* que l'appréhension du réel par les praxis manipulative transformatrice* et socio-culturelle* est transférée au langage. Une forme du réel est ainsi couplée à une forme du langage qui implicite en elle des programmes* de sens reflétant l'expérience acquise. La capacité du praxème à symboliser le réel tient à la possibilité qu'il a, lors de son actualisation en discours, de restituer en la re-présentant la somme de ces expériences. Le réglage* du sens consiste à sélectionner en fonction du contexte, parmi la multiplicité des programmes potentiels, celui qui convient. Loin d'être une "signification", simple corrélation biunivoque entre un signifiant et un signifié, la production praxémique de sens est donc le résultat d'une opération dynamique de tri : d'un procès* qui, selon la dialectique du même et de l'autre*, explicite à l'issue d'une série d'inclusions/exclusions le terme final du soi-même : le sens acceptable*, le sens* produit. PS.

Voir aussi : ARTHROLOGIE - DIALECTIQUE DU MEME, DE L'AUTRE ET DU SOI MEME -
FORME DE L'AGIR - PRAXEME - REGLAGE DU SENS.

INCONSCIENCE (MISE EN)

Opération par laquelle les programmes* praxémiques aussi bien que les programmes de phrase sont maintenus hors du champ de la conscience qui n'en perçoit que les effets signifiants.

Elle permet pratiquement et logiquement le discours : l'homme parle, il ne s'observe pas parlant.

Si par exemple en disant : "Le bûcheron abat l'arbre", je devais élaborer en conscience toutes les opérations qui concernent le choix des praxèmes* et les valeurs parapraxémiques* (singulier, présent), ainsi que la programmation syntaxique, le temps occupé ainsi interdirait toute parole effective. Il n'y aurait plus de temps pour parler.

La mise en inconscience des procédures du langage est ainsi reliée en praxématique au problème des divers temps linguistiques, en particulier au temps opératif de l'à-dire.

L'à-dire est inconscient, sauf attention récursive. Il n'est connaissable qu'à ses ratages*.

Pour désigner ce domaine concret d'activité mentale, la praxématique utilise quelquefois la métaphore de la "boîte noire".

Voir aussi : TEMPS DE L'A-DIRE.

N POSSE, IN FIERI, IN ESSE.

Dans la terminologie de G. GUILLAUME, l'in posse, l'in fieri et l'in esse renvoient respectivement aux modes nominaux (infinitif, participe présent et participe passé), au subjonctif et à l'indicatif (dans lequel on comprend le conditionnel). Il s'agit des trois étapes de la chronogénèse, formation de l'image-temps.

La praxématique reprend ces trois concepts, mais les étend à la topogénèse, procès d'actualisation-inscription dans l'espace. JMB.

Voir aussi : CHRONOGENESE - TOPOGENESE.

INTELLIGIBILITE

Sera dit intelligible un énoncé dont le sens est compréhensible pour le destinataire et pour le destinataire du message, dans une situation de communication* donnée.

Pour être intelligible, un énoncé doit remplir des conditions variables, selon la nature de l'énonciateur, de l'énonciataire, selon les circonstances de l'énonciation. L'intelligibilité se définira donc en termes d'acceptabilité*, dans un contexte* situationnel donné. La grammaticalité* plus ou moins grande de l'énoncé affecte son intelligibilité. On peut par conséquent renvoyer à ces deux notions.

JMB.

Voir aussi : ACCEPTABILITE - CONDITIONS DE PRODUCTION -
GRAMMATICALITE -

INTERACTION VERBALE

Stratégie et interdépendance des échanges verbaux dans les productions orales.

Issue du cercle de BAKHTINE, des travaux de PALO ALTO et de GOFFMAN, ce concept est particulièrement étudié par l'école pragmatique.

L'interaction verbale est le lieu décisif où se construit l'espace textuel de la production du sens* dans une communication orale. Elle est, à ce titre, un des pôles actuels des recherches en praxématique, qui se proposent de réévaluer son fonctionnement par l'analyse de la dynamique du réglage du sens* qu'elle met en oeuvre.

FGM.

Voir aussi : CLOTURE - TEXTUELLE - DIALOGIQUE

INTÉROCEPTIVITE, EXTEROCEPTIVITE

Ces deux termes, empruntés à la sémantique structurale, soulignent la possibilité qu'a la langue de s'autonomiser, par rapport à l'univers référentiel.

1 - L'intéroceptivité désigne la propriété qu'a le langage de se créer son propre espace, et de nommer des visions socio-culturelles, renvoyant à des formations idéologiques.*

Les praxèmes abstraits comme "la liberté", "la culture", "l'âme", sont de cet ordre. Le lieu de définition de ces praxèmes est l'espace discursif, et le réglage de sens s'y attache, sans que le monde référentiel puisse offrir d'assise empirique aux concepts ainsi en question.

2 - L'extéroceptivité est la propriété inverse : c'est le cas où le praxème prend appui sur l'univers référentiel.

Ce sera le cas des termes concrets, mais aussi d'un grand nombre de termes employés dans leur sens général, abstrait, et renvoyant cependant à une expérience pratique : "Je n'aime pas la ville". JMB.

Voir aussi : AUTONOMIE DU LINGUISTIQUE - EXPLICITATION - IMPLICITATION - PRAXEME.

INTERTEXTUALITE

Comme la formation du mot l'indique, l'intertextualité évoque les rapports qui peuvent être établis entre textes ; rapports de l'ordre de l'opposition, de l'imitation, de la parodie, etc.

1 - Ce concept est au carrefour de la critique littéraire traditionnelle, et de réflexions récentes, en linguistique et en sémiotique.

Les termes d'"influence", d'"école", de "genre littéraire", de "style", évoquent ce qui depuis longtemps, permet à la rhétorique, à l'histoire littéraire, à la littérature comparée, d'établir des relations entre textes.

C'est la réflexion des formalistes russes qui ouvre la voie à une réflexion rigoureuse sur la littérarité, et à une comparaison méthodique des oeuvres, considérées comme se conformant ou s'opposant à un modèle. BAKHTINE reprend la réflexion sur l'intertextualité, en mettant l'accent sur la "polyphonie" caractérisant certaines productions littéraires. Plusieurs instances de discours y semblent mêlées. Le dialogisme bakhtinien est surtout attentif à la pluralité des énonciateurs, telle qu'on peut la détecter à travers les changements de ton, les modulations du texte. J. KRISTEVA reprend le concept d'intertextualité, mais cette fois du côté du décodage, de la lecture.

2 - On peut songer, lorsqu'on parle d'intertextualité à plusieurs axes de réflexion : tout d'abord, le concept peut être défini à l'étroit, ou au large. A l'étroit, il permet la mise en parallèle de deux textes, l'un étant le plagiat, ou la parodie, ou le résumé, ou le développement de l'autre. Au large, il renvoie aux notions connexes de typologie des discours, de modèles textuels* également. Ce qui amène à remarquer que l'intertextualité peut mettre en relation le texte étudié avec un autre texte-occurrence, ou avec un texte-type. L'opposition entre utilisation consciente et utilisation

inconsciente, utilisation déclarée ou utilisation occultée du modèle, doit également être signalée. JMB.

Voir aussi : CONTEXTE - DIALOGIQUE -
 FORMATION DISCURSIVE -
 TEXTUALISATION -

SOTOPIE

Chez A.J. GREIMAS, l'isotopie désigne la propriété qu'ont les énoncés de former un tout significatif.

Parmi les sèmes^{*}, ce sont les sèmes contextuels, ou classèmes^{*}, qui ont pour fonction d'assurer l'isotopie de l'énoncé : par leur redondance, ils construisent un réseau de traits itératifs, qui relie les unités lexicales entre elles, et assurent l'homogénéité du discours. On peut distinguer, selon le niveau auquel elle se situe, l'isotopie grammaticale (les classèmes sont des morphèmes grammaticaux), l'isotopie sémantique et l'isotopie actorielle (maintien de la cohérence par anaphorisation).

L'isotopie pourra parfois fonctionner dans le cadre phrastique, permettant par exemple de lever l'ambiguïté en langue du lexème "violon" par l'isotopie sémantique du discours : "Le violon est en miettes", où "violon" comporte le sème "non-animé", s'oppose à : "Le premier violon interprètera un solo", où "violon" désigne un être "animé", "humain". Parfois il sera nécessaire de recourir au niveau transphrastique, comme pour l'énoncé : "Je ne veux pas m'encombrer de tes soucis", qui est en soi ambigu.

L'isotopie peut être entendue dans un sens beaucoup plus étendu : elle peut renvoyer aux idéologies^{*}, aux pratiques culturelles, à ce qui traverse et met en relation les productions humaines, à un moment de l'histoire et en un lieu. Dans ce cas, nous sommes renvoyés aux notions de textualisation, d'intertextualité vues au large, et au contexte^{*} même du réglage du sens^{*}. JMB

Voir aussi : CHAMP PRAXEMIQUE - CLASSEME - REGLAGE DU SENS.

LANGUE, DISCOURS, PAROLE

L'opposition langue/parole, posée par F. de SAUSSURE, est recoupée par la distinction langue/discours, chez G. GUILLAUME, ainsi que par la distribution compétence/performance opérée par N. CHOMSKY.

1 - Toutes ces oppositions s'articulent sur des concepts du type :

VIRTUALITE		REALITE
du	vs	des discours mettant en
système linguistique		oeuvre le système

SIMPLICITE		VARIETE
de	vs	infinie des énoncés
la grammaire "intériorisée"		
par les locuteurs		

Une telle tentative de synthèse occulte cependant la valeur opérative de ces distinctions, lorsqu'on les replace dans leur contexte théorique. Pour SAUSSURE, mais aussi pour CHOMSKY, le niveau de la parole (la performance) est le lieu de "mise en application" des mécanismes implicites de la langue (la "grammaire" de la compétence). Dans cette perspective, la langue transcende et conditionne les productions individuelles, sans réversibilité possible.

2 - La psychomécanique de G. GUILLAUME avec l'opposition langue/ discours, opère un déplacement dans le sens du réalisme :

1°/ - réalisme dans la prise en compte de l'interdépendance entre langue et discours, entre "puissance" et "effet" : le système* linguistique n'est pas un donné, c'est un processus toujours en oeuvre, se jouant dans chaque acte de parole. La langue ne transcende donc pas les discours, elle est au contraire sans cesse retravaillée de l'intérieur par les productions langagières qui sont la source de la créativité et de l'évolution du système. Par cette représentation dialectique, l'opposition figée synchronie/diachronie, instaurée par SAUSSURE, se défait : la synchronie est toujours "minée" par la diachronie.

2°/ - Le réalisme de GUILLAUME est aussi dans sa description de l'acte de parole : avec la notion de "temps opératif", il pose l'hypothèse d'une élaboration mentale de l'énoncé inscrite dans la durée, et se développant par étapes, par "saisies" successives. Le parcours abstrait et réducteur langue-parole est donc ici remplacé par une tentative de représentation des processus réels, même s'ils ne sont pas directement observables.

3°/ - La ~~praxématique~~ se situe à la fois en prolongement de ces hypothèses novatrices, et en rupture. En prolongement, dans la mesure où elle

tente d'approfondir les vues de GUILLAUME sur l'inscription de la praxis linguistique* dans le temps. En rupture, dans la mesure où, en tant que linguistique matérialiste*, elle pose comme ancrage dans le réel, (en face de la chronogénèse*, rapport du langage au temps), la topogénèse*, rapport à l'espace.

JMB.

Voir aussi : ACTUALISATION - GLOSSOGENE PRAXEOGENIE -
TEMPS COSMIQUE, GLOSSOGENIQUE, PRAXEOGENIQUE -
TEMPS OPERATIF.

XEME, MORPHEME

Le lexème, dans la terminologie d'A. MARTINET désigne un monème* lexical et le morphème, un monème grammatical.

Dans l'énoncé :

"Souvien-s-toi du vase de Soissons" on peut repérer 3 lexèmes : la racine verbale souvien-, ainsi que les substantifs vase et Soissons. On compte d'autre part 5 morphèmes : la terminaison verbale -s, le pronom toi, la préposition de utilisée 2 fois (dans de + le et devant le nom propre), l'article défini le.

1 - Les lexèmes constituent une classe ouverte, dans le répertoire des éléments de la langue : classe nombreuse et instable. Des lexèmes tombent en désuétude, d'autres apparaissent grâce au phénomène de néologie. Les morphèmes, en revanche, forment une classe fermée : stable, et peu nombreuse. Ainsi, la classe particulière des pronoms personnels contient un petit nombre d'éléments, et l'évolution de cette classe (disparition ou apparition des éléments, changement des rapports entre eux) ne peut être imaginée que sur un temps historique très long.

2 - Une autre terminologie existe, pour dénoter l'opposition "unité lexicale" vs " unité grammaticale" : morphème peut servir de dénomination générique - en concurrence avec le terme monème qu'utilise A. MARTINET. Les morphèmes ainsi compris se sub divisent alors en morphèmes grammaticaux et morphèmes lexicaux.

Le terme de lexème est aussi utilisé en sémantique structurale (cf. "sème"*).

3 - La praxématique, en désignant les unités lexicales par le terme de praxème*, et les unités grammaticales par le terme de parapraxème* (ou parfois, métapraxème*), n'opère pas seulement un déplacement terminologique,

mais une novation théorique : une tentative est faite, pour marquer les liens ou les ruptures entre ces trois niveaux de production de sens*. Et surtout, il s'agit de rompre avec la problématique du signe*. JMB.

Voir aussi : METAPRAXEME - MONEME - PARAPRAXEME - PRAXEME.

LINGUISTIQUE MATER IALISTE

Théorie linguistique construite sur le constat de la dialectique* du langage et du réel*

1 - En se déterminant comme linguistique matérialiste, la praxématique postule l'existence du réel. Ce choix ne constitue pas cependant un a priori et moins encore une obédience philosophique. Il résulte d'un constat strictement linguistique du fonctionnement pratique du langage qui justifie sa compréhension en tant que praxis*. Fonctionnement qui s'établit sur la perception sensible* et pratique du réel attestée dans l'ancrage étroit au monde objectif que constituent les déictiques*. Ancrage maintenu après l'autonomisation du linguistique* dans la dialectique avec le réel régissant l'implication praxémique de sens et l'arthrologie du réel construite en logosphère*. Ancrage contrôlé par la règle de non-contradiction* pratique. L'insertion du fonctionnement linguistique dans le réel se repère aussi à son inéluctable dimension temporelle : temps historique de l'élaboration glossogénique* ; temps concret de l'à-dire et du dire* dans l'actualisation* praxéogénique. Elle se reconnaît encore au critère de réalité*, à l'inscription du sujet*, producteur ou récepteur, dans le discours et se retrouve dans le réglage social du sens*.

2 - La relation au réel apparaît donc à tous les niveaux du fonctionnement du langage et il n'apparaît pas possible d'envisager l'analyse de la production de sens* hors de ses conditions réelles de réalisation. C'est ce dont la praxématique tire conséquence en se déterminant comme matérialiste. Ce choix épistémologique est celui que MARX posait dans l'Idéologie Allemande : "La production des idées, des représentations et de la conscience est d'abord directement et intimement mêlée à l'activité matérielle et au commerce matériel des hommes, elle est le langage de la vie réelle". La praxématique s'installe donc dans le champ de réflexion du matérialisme dialectique et du matérialisme historique. Son domaine cependant est linguistique et son ambition scientifique. Aussi ne saurait-il être question de transposer mécaniquement des propositions philosophiques. C'est au contraire à partir d'une analyse spécifiquement linguistique, qu'il sera possible de dire dans quelle mesure

celle-ci rencontre , récuse ou réévalue celles-là.

PS.

Voir aussi : DIALECTIQUE LANGAGIERE-MATERIALISME - PRAXEMATIQUE -
PRAXIS - REEL - TOPOTHESE.

LOGOSPHERE

Ensemble des connexions linguistiques interprétant le réel* et substitué à lui dans l'opération de connaissance*.

La praxématique prend en effet acte que le réel ne nous est jamais connu qu'à travers les opérations conceptuelles qui le définissent, le classent, le mettent en discontinuité signifiante ; ces opérations ne sont perceptibles à notre esprit et nous ne les reprenons à notre compte que par le langage (logos). Ainsi la totalité du réel nous apparaît à travers la grille ou les mailles d'une sphère de langage qui l'enveloppe, qui permet de le connaître médiatement tout en le maintenant inconnaissable directement.

Par exemple l'objet réel, ou référent* que nous représentons graphiquement (cf. graphème*):



ne nous est concevable qu'au prix d'opérations d'analyse qu'on peut désigner ainsi :

1/ l'isolement d'un objet singulier dans un ensemble complexe : le champ de la vision et des autres sens (le graphème opère lui aussi cet isolement).

2/ son inscription dans une classe conceptuelle où sont pris en compte des caractères qu'il a en commun avec d'autres objets (taille, volume, composition interne, rapports avec des événements spatiaux - vent, foudre, pluie - et avec des événements temporels - durée vitale, saison) cf. unité de typisation*.

3/ la prise en compte de sa composition interne - feuilles, branches, tronc, racine, etc.. - et en même temps la possibilité de ne pas la signifier cf. unité de hiérarchie signifiante*.

4/ la possibilité d'inscrire cette analyse dans un ensemble d'analyses élargissantes qui font intervenir l'opposition du monde animé et de l'inanimé, du végétal et de l'animal, et la connaissance tant des réalités extérieures à l'intervention de l'homme (germination, floraison, fructification, racinage, pourrissement, etc...) que de cette intervention même (plantation, bouturage, émondage, cueillette, etc...).

Le praxème* "arbre" qui résulte de toutes ces opérations, et qui permet de les dire, renvoie donc à cet énorme travail de l'espèce, de l'histoire, de la société, des individus sur le réel : à la construction d'une logosphère.


L'objet "arbre" existe sans cela, mais immergé dans le réel opaque, inconnu et inconnaissable. La logosphère est le moyen pratique de la connaissance du réel (ou : de sa transformation en réalité*).

On peut dire que la logosphère est la grille du langage interprétant le réel. RL.

Voir aussi : ARTHROLOGIE - HIERARCHIE SIGNIFIANTE -
NOMINATION - PRAXEME - TYPISATION.

LOGOSPHERE SECONDE

Equivalence par des connexions déchargées du sens des connexions constituant la logosphère et permettant l'activité linguistique.

Cette équivalence apparaît comme un développement de l'activité métapraxémique*. Ainsi quand nous transcrivons "le bûcheron vient de la forêt" en : ART + NOM + VERBE + DE + ART + NOM , nous ne sommes plus dans la logosphère interprétant le réel, mais dans l'interprétation seconde des formes de cette logosphère (ou des procédures de l'autonomisation*, du décollement du linguistique). Aussi bien nous interprétons DE, déjà sur la fonction métapraxémique en :  , mouvement d'éloignement d'une limite.

L'invention de l'arithmétique d'abord, de l'algèbre ensuite, a ouvert, à l'intérieur des procédures graphiques, un champ illimité à cette activité de remplacement de la logosphère par sa propre décharge. Ainsi $ax^2 = a^2 + x^2$ reprend les procédures élaborées linguistiquement pour une fonction évidée de sens, ou "fonction algébrique". La science moderne tente, à la différence des "sciences de l'objet" (comme la mécanique expérimentale), de donner du monde une interprétation seconde et peut aborder, par une seconde autonomisation, la construction d'"univers théoriques". RL.

Voir aussi : AUTONOMIE DU LINGUISTIQUE - METAPRAXEME.

MARCHE DU SENS

Milieu socio-ethno-historique où le rapport des formes des praxèmes à la production du sens est réglé par un ensemble de conventions tendant à l'univocité, et où se produit la valeur linguistique.

Ainsi les vers de Corneille :

"Demeure affreuse des coupables,

Lieux maudits, funeste séjour,

Dont jamais avant mon amour,

Les spectres n'ont été capables..." (Médée, IV, 4)

ne produisent leur sens que dans un milieu (quelques milliers de personnes en 1635) de langue française où il y a accord obligatoire sur le sens produit, en un tel contexte de langage noble de scène par les praxèmes "de meure", "affreuse", "maudits", "funestes", "séjour", "spectres", "capables".

La valeur linguistique s'établit sur le fait double que toute autre production est interdite à l'auteur et au récepteur (spectateur - lecteur). La reconnaissance active de cet accord est une plus value. RL.

Voir aussi : REGLAGE DU SENS - VALEUR LINGUISTIQUE - VALEUR LINGUISTIQUE D'ECHANGE - VALEUR LINGUISTIQUE D'USAGE.

MATÉRIALISME

Conception de l'univers qui affirme le primat de la matière (ou réel*) sur l'esprit.

1 - Cette définition de principe, très large, couvre les différentes formes prises dans l'histoire par la philosophie matérialiste et s'oppose à l'idéalisme*. Elle revient à prendre acte de l'existence objective de la matière en dehors de la conscience et des représentations que l'homme peut en avoir. Ce primat de la nature sur la pensée ne saurait être compris comme un postulat. Il n'a pas le statut d'une axiomatique car une existence ne se démontre pas. Elle ne peut qu'être constatée par l'intermédiaire de la perception sensible contrôlée dans l'expérience et l'action pratique de l'homme sur le réel, dans la praxis* : "La preuve du pudding c'est qu'on le mange".

La catégorie du réel est donc distincte de tout contenu scientifique et se borne à enregistrer le primat de la matérialité objective. Mais la matière est immédiatement espace et temps et son primat sur la pensée signifie à la fois extériorité spatiale et antériorité temporelle. Les catégories de l'espace et du temps sont précisément à la base de l'élaboration praxématique.

Bien que réaliste, la psycho-mécanique guillaumienne enfermée dans son mentalisme et dans la construction d'un système idéal reste assujettie à une conception idéaliste. Avec l'invention de la topogénèse*, la praxématique effectue un "renversement matérialiste" à partir duquel il devient possible de construire une linguistique rendant compte du fonctionnement réel du langage; autrement dit du langage comme praxis, dans le cadre d'une conception matérialiste.

2 - On appelle matérialisme historique l'ensemble des principes fondateurs posés par MARX et ENGELS pour penser l'évolution historique des sociétés humaines et faire de l'histoire une science matérialiste, appuyée sur l'analyse du mode de production matérielle et de la lutte des classes sociales.

3 - On appelle matérialisme dialectique la conception nouvelle du matérialisme dont MARX et ENGELS ont engagé l'élaboration à partir de la découverte de la dialectique du mouvement de l'histoire. L'entreprise s'établit sur un double "renversement matérialiste" de la dialectique hégélienne et de l'humanisme feuerbachien. PS.

Voir aussi : CONNAISSANCE - DIALECTIQUE - LINGUISTIQUE MATERIALISTE - PRAXEMATIQUE - PRAXIS - REEL - TOPOTHESE.

MEMOIRE

Activité de capitalisation du sens dans le cours des réalisations discursives.

Elle permet de maintenir le réglage du praxème et la programmation phrastique. La phrase : "l'arbre que j'ai vu en traversant la forêt, était chargé de feuilles jaunies" n'est possible que parce que la mémoire transporte le sens produit par "arbre" jusqu'à "feuilles" et le programme* en faire* jusqu'à "jaunies" par dessous le temps de l'unité phrastique insérée (proposition relative).

Comme le temps de l'à dire* où se programme la phrase* et se construisent les champs praxémiques* est infiniment plus rapide que le temps du dire*, la mémoire peut être aussi bien considérée comme anticipation. Le ratage* est le plus souvent un brouillage de la mémoire-anticipation. RL.

Voir aussi : CLOTURE SYNTAXIQUE - PHRASE - RECURSIVITE DU SENS.

METAPRAXEME

Praxème qui ne prend en charge ni la production de sens, ni les critères de réalité, mais l'architecture même des connexions linguistiques.

Les conjonctions et prépositions à fonction seulement syntaxique sont des métapraxèmes.

Ainsi à et de désignent encore praxémiquement des mouvements opérés dans le réel* : "je vais à Barcelone" , "je viens de Montpellier". RL.

Voir aussi : DEPRAXEMISATION - PARAPRAXEME - PRAXEME.

METAPHORE

Mise en connexion de deux programmes* praxémiques distincts, aboutissant à l'emploi d'un praxème* pour un autre.

1 - Terme de rhétorique opposé à métonymie, la métaphore désigne une figure* qui modifie le sens des mots, par substitution associative de traits du comparant aux traits du comparé. R. JAKOBSON la place sur l'axe paradigmatique des substitutions.

2 - En praxématique la métaphore est définie comme l'arbitraire du langage : elle viole la règle de non-contradiction pratique*. Lorsque V. HUGO désigne la lune comme : "cette faucille d'or dans le champ des étoiles", chacun sait que la lune n'est ni faucille ni or. C'est un déplacement de parole qui laisse intact l'ordre du réel*. S'il y a métaphore c'est qu'un élément commun aux deux programmes de sens permet leur connexion et un croisement de programmes praxémiques que le discours présente distinct. FGM.

Voir aussi : FIGURE - METONYMIE.

METONYMIE

Mise en connexion de deux éléments contigus, soit de la réalité, soit du discours, aboutissant à l'emploi d'un praxème* pour un autre.

1 - Selon la rhétorique classique, cette figure consiste "en la désignation d'un objet par le nom d'un autre objet qui fait comme lui un tout absolument à part, mais qui lui doit ou à qui il doit lui même plus ou moins ou pour son existence, ou pour sa manière d'être" (FONTANIER). La confusion entre réel* et logosphère* est ici évidente. Les analyses récentes font de la métonymie le résultat de deux synecdoques : l'une généralisante (le tout pour la partie) l'autre particularisante (la partie pour le tout). Pour R. JAKOBSON c'est un fait de contiguité sur l'axe syntagmatique.

2 - En praxématique, la métonymie est envisagée comme un procédé d'économie de discours qui peut être aussi bien inscrit en déplacement dans un programme praxémique ou renvoyé à la syntaxe : nous proposons de la définir comme le fonctionnement du langage en assouplissement programmatique qui permet par exemple les productions "boire un verre" ou "une phrase incisive".

FGM.

Voir aussi : FIGURES - METAPHORE.

MISE EN CLOTURE

Voir : CLOTURE TEXTUELLE, PRODUCTION DE SENS, PROGRAMME DE PHRASE.

MODELE

Représentation théorique du réel* qui regroupe et coordonne de manière synthétique des éléments d'une théorie*.

1 - Terme d'architecture à l'origine, le modèle a étymologiquement signifié "moule" et "mesure". Il a désigné à la fois l'instrument pratique d'une reproduction et l'abstraction mathématique des caractéristiques d'un objet concret. Cette notion ambivalente de reproduction s'est maintenue en langage courant (idéal qu'il convient d'imiter), dans le vocabulaire technique (maquette d'un objet réel), ainsi que dans l'acception scientifique (transcription abstraite de propriétés d'un phénomène). Dans ce dernier cas la transposition peut être sommaire ou complexe, partielle ou globale, figurative ou strictement formelle. Aussi la diversité de la nature, du niveau et des fonctions des modèles s'avère-t-elle très grande. La modélisation peut constituer une procédure heuristique ou de contrôle, n'être qu'une schématisation mieux maîtrisable ou le moyen d'une systématisation. Dans tous les cas le modèle rassemble de façon synthétique les propositions d'une théorie dont il est une forme d'expression. Un modèle est un "objet théorique", un instrument de l'appropriation cognitive du réel.

2 - De par sa problématique*, la praxématique vise à l'élaboration de modèles de production, susceptibles de rendre compte du dynamisme de la production de sens*.

Voir aussi : CONNAISSANCE - THEORIE.

MODELE TEXTUEL

Formalisation des programmes discursifs par réglage classificatoire, permettant leur reproduction stéréotypée.

L'autobiographie, la tragédie classique, l'oraison funèbre sont des modèles textuels, mais aussi la captatio benevolentiae, la métaphore filée, la litote, la correspondance administrative, le curriculum vitae... D'où des tentatives de classement en typologie textuelle. RL.

MONEME

Le monème est l'unité significative minimale que l'on peut dégager dans la chaîne parlée.

A. MARTINET montre que deux types d'unité minimale peuvent être isolés, par segmentation de l'énoncé : le monème et le phonème. La langue possède en effet une double articulation : le niveau phonématique, et le niveau des unités significatives.

Une première segmentation permet de dégager les unités de première articulation ou monèmes :

"Le petit chat boit du lait"
(de-le)

1 2 3 4 5 6 7 8

Une deuxième segmentation fait apparaître les unités de deuxième articulation ou phonèmes (l a p t i s a b w a d y l e) (soit : 14 phonèmes).

A. MARTINET distingue deux types de monèmes : les lexèmes* et les morphèmes*.

JMB.

Voir aussi : LEXEME - MORPHEME - PHONEME.

MORPHEME

Voir : LEXEME.

OT

Unité significative, dont le dégagement est lié à l'existence du code écrit.

1 - Le sort du mot, son dégagement en tant qu'unité, est lié au perfectionnement du système d'écriture*. C'est au moment de l'invention de la monnaie et du développement de l'activité mercantile, que les Grecs réussissent à isoler et reconnaître, en praxis de linguistique*, l'unité-mot, correspondant au praxème* et surtout au parapraxème*. En effet, même dans un système d'écriture approximatif (idéogrammes, syllabaire), les praxèmes pouvaient être identifiés, dans la mesure où ils renvoyaient à une catégorisation du réel*. En revanche, les parapraxèmes, beaucoup plus abstraits, posaient un problème

de représentation. Le passage de l'écriture syllabique à la lettre favorise donc la reconnaissance des unités grammaticales, leur représentation en tant qu'unités de l'énoncé. Comme pour la monnaie, on trouve, dans l'isolation de l'unité de valeur que va constituer le mot, la recherche d'un élément constant, abstrait : cet élément - le mot - n'est pas en effet un "fragment" brut de la chaîne parlée, mais le résultat d'une opération de réflexion métalinguistique sur la commutabilité des éléments de la phrase, sur l'unité abstraite de ses variations en contexte* (liaisons, élisions dans la prononciation, phénomènes morphologiques de la déclinaison, de la conjugaison).

2 - Le lien qui unit historiquement l'origine du mot à celle de la monnaie a sans doute favorisé son image de lieu de dépôt de la "valeur", du "sens" réifié*, atemporel et intangible. L'autre lien historique - à l'écriture, et, au-delà, au statut transcendant de l'écrit - explique la consécration du règne du mot. Son isolation même en tant qu'unité reste dépendante de l'écrit : le mot, c'est ce qui, sur la page, se détache entre deux blancs.

3 - La linguistique contemporaine a remis en cause la validité du mot en tant qu'unité de base de l'analyse syntaxique. Ainsi, cet outil de la grammaire traditionnelle s'est-il vu remplacé par des unités plus pertinentes (monème*, morphème*, lexème*).

Cependant, le signe* saussurien a investi le lieu stratégique occupé précédemment par le mot. Si le signe est un outil d'analyse plus scientifique que le mot, il remplit un rôle idéologique voisin : lieu de dépôt du "concept", de la valeur linguistique d'échange*, il prolonge le "règne de la signification".

4 - La praxématique se situe sur un autre terrain, celui du sens vu en production, à travers l'outil de cette production, le praxème*. JMB.

Voir aussi : ECRITURE - ESSENTIALISATION DU SENS - PRAXEME - REIFICATION
DU SENS - SIGNE - VALEUR LINGUISTIQUE D'ECHANGE.

MOUVEMENT SYNTAXIQUE

Interprétation du temps syntagmatique en temps syntaxique, qui permet la mise en place du programme* de phrase*.

En français, dans la phrase : "Le chat mange la souris", le mouvement syntaxique est constitué de la chaîne Actant 1 + Acte + Actant 2.

Voir aussi : ORIENTATION SYNTAXIQUE - SUCCESSIVITE - TEMPS SYNTAGMATIQUE - TEMPS SYNTAXIQUE.

NOMINATIF

Praxème traité en nominal et susceptible d'occuper, par opposition à l'adjectif, la position d'existant 1.

Le nominatif est appelé en grammaire traditionnelle substantif par confusion du sens produit et d'une substance des choses. Par contre la praxématique accepte de confondre le nominatif, catégorie du nominal, avec le cas nominatif de la déclinaison, considérant que celui-ci en est une projection en programme* de phrase. RL.

NOMINATION

Prise en charge du réel* par les moyens du langage.

Acte premier dans l'acquisition du langage par l'enfant, la nomination, rendue possible par catégorisation référentielle*, est à la fois le moyen de dire le monde par le maillage de la logosphère* et d'agir sur lui en retombée pratique de production de sens*. La nomination fabrique du sens en décollement du réel : je peux nommer ce qui n'existe pas et faire dériver le sens au gré de mon imaginaire. La prise en charge du référent* par les moyens du langage pose, par cet acte même, l'autonomie du linguistique. Seul le parapraxémique dit que le sens est nomination du réel et ainsi s'éloigne de la logosphère. FGM.

Voir aussi : DEIXIS - LOGOSPHERE - PRAXEME.

NOM PROPRE

Ensemble extrait de la catégorisation de la nomination générique.

1 - En linguistique traditionnelle, les noms propres, toponymes* ou anthroponymes*, se présentent comme la saisie d'un élément objectif unique par un élément linguistique unique.

2 - La praxématique analyse ce fonctionnement comme la tentative inaboutie de l'infinitisation du langage au niveau de la production praxémique, face à l'infini du monde. Dans les faits, le nom propre, marque de l'individuation par excellence, se détermine selon une loi stricte de contingence socio-culturelle : le prénom Marie ne transmet une information non ambiguë que dans une sphère spatio-culturelle suffisamment limitée pour que l'unicité de la nomination réfère à un élément dénomé unique. Qu'arrive une autre Marie et s'engage un processus de renfort d'information individualisante, par duplication du nom propre (Marie Fabre), ou complément de nomination catégorielle (Marie la blonde, la petite Marie, Marinette etc...).

Le nom propre est ainsi le relais de deux déterminations de l'individualité : singularité nominative de l'individu dans le groupe ; singularité numérative dans ce même groupe. Le nom propre est le résultat d'une dépraxémisation* permettant de produire une valeur parapraxémique* de singulier numérique. En effet tous les noms propres semblent avoir d'abord été des praxèmes de langues disparues ou encore vivantes. Ils ont éteint en eux la production de sens, toujours décodable cependant selon la fonction poétique ou par le recours à l'étymologie (CP Aix en Provence). C'est pourquoi LEROUX peut être brun sans qu'il y ait violation de la règle de non-contradiction pratique.

FGM.

Voir aussi : ANTHROPONYME - DEPRAXEMISATION - NOMINATION - PRAXEME - TOPONYME.

NON-CONTRADICTION PRATIQUE

Forme immédiate et la plus forte de la convenance pratique : le langage ne doit pas contredire les expériences sensibles que l'homme a de son environnement matériel.

RL.

Voir aussi : CONVENANCE PRATIQUE - SPECTACULARISATION.

NOUS, VOUS

A l'intérieur du système de la personne*, le statut des formes de pluriel nous, vous est très particulier. Si l'on peut, au singulier, opposer strictement les personnes subjectives je, tu, à la non-personne ça, il en va autrement pour les pluriels nous, vous.

L'introduction d'une pluralité dans la personne, c'est l'introduction d'une catégorie du ça, d'une catégorie propre à la nomination* praxémique*; dans un système qui lui est en principe étranger. Le je est, dans une situation d'énonciation, unique. La subjectivité, se confondant avec le singulier numérique, est rebelle au nombre.

La part d'altérité du tu permet déjà un "vrai" pluriel : vous peut représenter tu + tu, ce qui correspond à un pluriel homogène, additionnant deux éléments identiques, comme dans le pluriel du praxème : "deux pommes". Nous, en revanche, est toujours hétérogène, il est formé de je + non-je.

La praxématique propose, comme base de réflexion sur la personne, une représentation sous forme de deux mouvements, deux tensions : l'une étrécissante, montrant la conquête du je singulatif sur un nous condensif, par

l'exclusion, en étapes successives, de la part d'altérité (ça) contenue dans ce nous. Le passage de je à tu marque l'inversion liée à la bipolarité du dialogue. Ce passage, même au niveau du singulier tu, provoque aussi la reversion du système dans l'altérité. Le ça, par sa réintroduction, produit le pluriel vous, en tant qu'expansif du nombre.

Le coupe avant-terminale du condensif est un duel : "nous deux", qu'il faut entendre non seulement comme je + tu, mais aussi éventuellement je + vous tous. Dans le "nous deux", on voit apparaître la part de tu qu'intègre le je, avec en perspective tout le domaine ultérieur d'objectivité du vous. JMB.

Voir aussi : PERSONNE, NON-PERSONNE - SUJET -
TOPOGENESE - TOPOTHESE.

BSTACLE EPISTEMOLOGIQUE

Image, notion, formulation qui, relevant d'une autre problématique*, fait obstacle à la cohérence ou au développement d'une théorie*.

Voir aussi : EPISTEMOLOGIE - PROBLEMATIQUE.

RIENTATION SYNTAXIQUE

Dans la phrase en faire* et dans la phrase de destination*, succession logique de l'actant confirmé* et de l'actant infirmé*, du destinataire et du destinataire.

Exemples : "Pierre aime Paul"

"Pierre (donne un livre) à Paul"

L'orientation syntaxique devient contradictoire du temps syntaxique dans les phrases :

"Paul (est aimé) de Pierre" (verbe passif)

"Paul (reçoit un livre) de Pierre".

RL.

Voir aussi : TEMPS SYNTAXIQUE.

ARAPRAXEME

Morphème* spécialisé dans l'expression du critère de réalité*, selon le sujet, l'espace et le temps.

C'est là le domaine traditionnel de la grammaire, ou de la morphologie.

La praxématique décrit le système de la langue comme une architecture à deux "battants". L'un d'eux est chargé de décrire le monde suivant les

articulations de la logosphère*, et en non-personne*(en ça) : il est fait des praxèmes*. L'autre est chargé de donner le critère de réalité du spectacle ainsi monté. Il le fait en séparant dialectiquement la personne* et la non-personne, l'ici et l'ailleurs, le présent et le non-présent, sur l'axe de réalité atteinte par la conscience (topothèse* et chronothèse* in esse*) ou en opérant des coupes (in posse*, in fieri*) sur le mouvement de position de la réalité. Dans : "Cet enfant voudrait que vous lui achetiez des jouets", sont des parapraxèmes "cet", "vous", "lui", "des" et les formants du pluriel, de personne, de temps amalgamés aux praxèmes. RL.

Voir aussi : CHRONOTHESE - PRAXEME - TOPOTHESE.

PAROLE

Voir : LANGUE, DISCOURS, PAROLE.

PAUSE

Élément constitutif silencieux par lequel le langage à ses divers niveaux, s'inscrit dans le temps en discontinuité.

Nécessité logique autant que matérielle, la pause permet d'isoler des éléments discrets. Effacée par la phonétique syntaxique et l'amalgame dans les langues comme le français, elle n'en demeure pas moins, largement présente dans toute production discursive. Les mesures en laboratoire font apparaître qu'une communication par le langage est faite de plus de 50 % de silences. Le locuteur a la possibilité de jouer consciemment ou non, avec cet élément virtuel, en tous points de son discours, pour isoler un son, une syllabe, un signifiant praxémique... Il peut ainsi étirer ou raccourcir les pauses. C'est dans leur dérèglement que s'inscrivent les ratages* de la signification.

Élément virtuel déplaçable dans les modèles syntaxiques, les pauses sont au contraire l'élément primordial des programmes* syntagmatiques des langues isolantes comme le vietnamien ou le chinois. On opposera ainsi en français le modèle exceptionnel : "toi, ici !" au modèle pleinement syntaxique : "tu es ici". FGM.

Voir aussi : CLOTURE SYNTAXIQUE - PHRASE - TEMPS DU DIRE.

PERCEPTION SENSIBLE

Appréhension par l'homme des phénomènes au travers de ses sensations.

C'est à partir de la réception de stimuli enregistrés par les organes sensibles et de la confirmation de ces perceptions sensorielles dans l'expérience pratique, que la spectacularisation* du réel* en langage, la réalité*, se construit dans la logosphère*. Cette appréhension immédiate de la matérialité du réel fonde en certitude sensible, en réalisme, l'assise de la production de sens. Contrôlé par la convenance pratique* le fonctionnement du langage s'établit sur une base empirique et se constitue comme praxis*.

PS.

Voir aussi : CONVENANCE PRATIQUE - LINGUISTIQUE MATERIALISTE -
PRAXIS - REALITE.

PERFORMANCE

Voir : LANGUE, DISCOURS, PAROLE.

PERSONNE, NON-PERSONNE

L'opposition personne/non-personne structure le système des relations de personne, tel que le représente E. BENVENISTE.

1 - Seront dites personnes les formes renvoyant aux protagonistes de l'interlocution : Je, tu, nous, vous. La non-personne caractérise tout le domaine du ça : la nomination*, par les praxèmes, ainsi que par leurs substituts : il (s)/elle (s). Les pronoms indéfinis (on, quelqu'un, tout, rien, personne) ou démonstratifs (ça, ce, ceci, cela) sont aussi des marques de non-personne. Ce qui explique le terme de "non-personne", appliqué à ce que les grammaires appellent "3^{ème} personne", ce n'est pas seulement le statut d'exclu ou d'absent du dialogue, qui caractérise le "IL" ; c'est aussi que, dans la non-personne se regroupent indifféremment humains et objets ; l'expression de base de la non-personne n'est pas le "il", mais le "ça" : dans la non-personne sont rejetés indistinctement tous ceux qui n'ont pas accès à la parole, et par là ne peuvent se poser en sujets.

2 - La réflexion de BENVENISTE s'alimente des réflexions contemporaines, en philosophie et en psychanalyse, sur les rapports entre avènement du sujet* et langage. Comme il le pose fortement, être sujet, c'est se dire sujet, c'est se dire "JE".

Les phases d'apprentissage du langage par l'enfant soulignent l'aspect dialectique et progressif de la conquête du "je". L'enfant reflète d'abord passivement son "moi pour les autres", et se désigne en non-personne par le

procédé de nomination : "Pierre". Pour dire "je", il devra être capable de se représenter non pas seulement sa présence corporelle au monde, mais son "être de langage", dans son unicité indicible par les autres : "je", c'est un "moi pour soi".

Le "je" est au centre de la topogénèse*, puisqu'il est le point d'ancrage linguistique du sujet dans l'espace. A partir du regard de je sont repérables l'ici et l'ailleurs, mais aussi le maintenant et toutes les vues orientées du temps, en ascendance* ou en descendance. Le temps sera, en praxématique, une interprétation particulière de la réalité spatiale. L'"avant" et l'"après" sont d'ailleurs interprétés par le sujet en termes d'espace : ce qui est "devant lui" et "derrière lui".

3 - La dialectique du même et de l'autre* permet de rendre compte du système des personnes. Cette dialectique se déroule en deux temps :

1°/ - Un dégagement de la personne, par exclusion de la non-personne: le "ça", l'"autre" radical est exclu. C'est le monde objectif, les choses, et plus radicalement les non-sujets. Le "même" retenu est le couple je - tu (ainsi que nous - vous, mais si nous inclut le je, il contient aussi de l'altérité, et plus encore le vous : cf. l'article "NOUS, VOUS").

2°/ - A l'intérieur du couple intersubjectif je - tu, tu apparaît en position d'"autre", par rapport au "même" absolu, je, qui se trouve ainsi dégagé dans sa position singulière.

4 - Tu est étroitement dépendant de je (celui-ci choisit de le poser comme interlocuteur), mais, fait moins immédiatement visible, je est également dépendant de tu : l'interlocuteur doit le reconnaître comme locuteur. Et surtout, le dialogue comporte toujours, de la part de je, une forte intériorisation du tu. Parler avec quelqu'un, c'est tenter de "se mettre à sa place", pour ajuster la stratégie discursive, pour prévoir.

En termes de linguistique dynamique, on voit ici se profiler à nouveau le rapport de la personne, spatiale, au temps. Le fonctionnement en successivité des répliques du dialogue se réalise comme un double mouvement en ascendance* et en descendance : je est réversible en tu, tu en je ; tu est donc un sujet frappé de décadence temporelle (il est l'"ancien je"), mais aussi un sujet en ascendance (il va redevenir "je"), et reconnu comme tel par celui qui lui parle.

JMB.

Voir aussi : DEIXIS - "NOUS, VOUS" - SUJET
TOPOGENESE - TOPOTHESE.

PHONÈME

Plus petite unité que l'on puisse dégager dans la phrase par segmentation.

1 - Le phonème est de nature sonore. Il se distingue du bruit en ce qu'il est articulé par les organes vocaux, de manière à faire apparaître une somme de caractéristiques qui le rendent reconnaissable, et opposable à tous les autres phonèmes de la langue. Les caractéristiques permettant la discrimination des phonèmes se nomment traits distinctifs* ou pertinents. Ainsi on distinguera "camp" (k) de "gant" (g), sur le plan phonologique, par l'opposition k/g, non voisé/voisé.

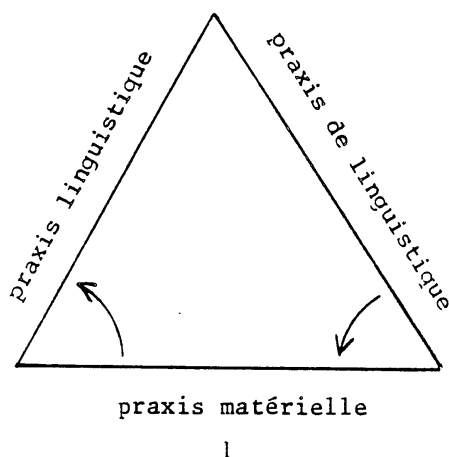
2 - Le phonème est une unité phonologique abstraite. En dehors des traits distinctifs qui caractérisent la liste des phonèmes d'une langue, on verra apparaître dans le discours de nombreuses variantes de prononciation, variantes non-pertinentes (non-distinctives) en ce qu'elles n'ont pas de fonction discriminatoire. Elles peuvent être d'ordre individuel d'ordre régional, marquer une particularité liée à une classe sociale. Ainsi, dans "Paris sera toujours Paris", certains prononceront le phonème (R) dit "grasseyé", d'autres le (ʁ) "parisien", d'autres le (r) "roulé". Quelle que soit la variante, elle n'affectera pas - en principe - la reconnaissance des unités significatives comme "Paris" ou "sera".

Les variantes combinatoires ne sont pas, non plus, des traits distinctifs : (k) est prononcé palatal dans "qui", vélaire dans "quoi", par adaptation du point d'articulation au phonème - voyelle qui suit; les phonologues n'en reconnaissent pas moins l'existence d'un seul (k) en français.

Des oppositions pertinentes comme (e) vs (ɛ), (o) vs (ɔ), tendent à disparaître, en français standard, dans certaines positions à l'intérieur du mot. Des prononciations régionales produisent aussi ce résultat. La variante étant neutralisée, on parlera alors d'archiphonème, et on représentera celui-ci par la majuscule : (E), (O).

3 - Le dégagement du phonème comme unité abstraite est lié au perfectionnement du système d'écriture*, et plus précisément, au passage de l'alphabet syllabique à la notation de la lettre. Ce va et vient entre affinement de l'outil et avancée de la prise de conscience du linguistique peut être représenté dans le triangle praxématique, qui rend compte des rapports complexes entre : 1/ praxis matérielle (manipulative-transformatrice*), la lettre comme trace est de cet ordre ; 2/ praxis linguistique* : c'est là que

le phonème est utilisé, mais il reste dissous dans la chaîne sonore de l'énoncé ; 3/ praxis de linguistique* ; le phonème est dégagé à ce niveau, comme instrument d'analyse du niveau 2 - mais ce dégagement n'est possible que grâce au niveau 1. JMB.



Voir aussi : BINARITE - ECRITURE - GRAPHEME - MONEME - TRAIT DISTINCTIF.

PHRASE

1 - Unité minimale de communication selon les contraintes programmati-
ques* propres à tel ou tel système linguistique. En français la phrase se
définit par la clôture syntaxique* en être* et en faire*.

2 - Développement de cette unité par l'inclusion de sous-phrases
(propositions).

La définition de la phrase par ses limites est l'un des sujets les plus difficiles de la linguistique. La praxématique, en reconnaissant l'existence des formes matérielles de ces limites (pauses*, mélodie montante/ descendante), définit préférentiellement la phrase par son architecture signifiante : modèles de l'être et du faire, orientation syntaxique*, dont la réalisation revient à l'établissement de clôtures conceptuelles. La phrase ainsi n'est plus vue comme un contenant, mais comme un contenu se structurant lui-même. RL.

Voir aussi : CLOTURE SYNTAXIQUE.

PRAXEMATIQUE

Théorie post-structuraliste basée sur l'étude des phénomènes dynamiques du langage : production du sens* en discours, production des niveaux de réalité* dans la représentation du monde.

La praxématique a été elle-même produite historiquement à partir de trois ordres de réflexion :

- la réflexion marxiste sur la réalité du monde référentiel, la forme de l'agir*, la praxis* et la valeur* et la compréhension dialectique* des procès producteurs,

- la réflexion psychanalytique sur le fonctionnement de l'inconscient et la structure du sujet*,

- la réflexion de Gustave GUILLAUME sur les trois étapes de l'actualisation* chronogénétique* et, de façon générale, le caractère tensif des opérations linguistiques.

Elle rend elle-même compte de cette triple dette dans la théorie de la praxis de linguistique* : à un certain moment d'histoire la fonction métapraxématique* (réflexion sur le langage produite en langage) opère un déplacement explicatif systématique. Si ce déplacement engage à un changement radical de la problématique* théorique, il revient à une coupure épistémologique*.

Par exemple, en refusant le concept de signifié et donc le signe*, la praxématique désigne comme fiction d'idéalisme la grammaire traditionnelle et le structuralisme. En prenant l'actualisation comme un phénomène de conscience active du sujet et non comme la projection de paradigmes transcendants, elle renverse la problématique de BALLY, de SAUSSURE et de GUILLAUME. RL

ACTUALISATION

Voir aussi : LINGUISTIQUE MATERIALISTE - PARAPRAXEME - PRAXEME - PRAXIS - SUJET.

PRAXEME

Unité pratique de production du sens* substituée par la praxématique au signe‡, au mot*, au sémantème.

Le praxème est une unité concrète inscrite par sa réalisation phonique dans le temps du dire*. Les sons qui le réalisent sont cependant au niveau de l'analyse des unités systématiques abstraites, les phonèmes‡, moyens de la production du sens -à cet égard le praxème peut être pris comme un signifiant.

Cependant à ce signifiant ne correspond aucune aucune unité de sens pré-existante au discours. C'est dans le discours seulement que les moyens phonologiques sont appelés à produire le sens dont ils sont capables.

Cette capacité est à prendre de deux côtés. Du côté du sujet‡, de la puissance productrice elle-même il y a productivité illimitée. "Tout peut tout dire" : le praxème assure la fonction poétique du langage. Du côté de la communication‡, de la nécessité d'une réception sans restes, la productivité est réglée, "étranglée". "Tout ne peut pas tout dire" : le praxème assure la fonction pratique (sociale) du langage.

La solution dialectique‡, sans cesse rejouée à tout moment de la parole, de ces deux fonctions antithétiques est opérée par la signifiante*, programmation dynamique du sens.

Le réglage lui-même, comme les dérèglements repérables (métaphore*, métonymie*) est opéré suivant des modèles arthrologiques* qui assurent la spectacularisation* en langage du monde. Le praxème, outil de la nomination*, prend en charge la logosphère*. RL.

PRAXEMIQUE

Adjectif : relatif au praxème. Ne pas confondre avec praxématique*.

PRAXEMISATION

Distribution des domaines de la représentation du monde entre les catégories de praxèmes .

On distingue :

- la praxémisation en densité, étroitement socio-technique et catégorisant le réel par unité : "vache", "arbre", "écu", etc.

- la praxémisation en généralité, qui dégage des nominations de connexions programmatiques du sens : "grand", "durer", etc.

- la praxémisation en réglementation de culture qui nomme les productions idéologiques les plus élaborées : "liberté", "féminisme", "révolution", etc.

Une forme ultime de cet "allègement" est la dépraxisation qui abolit la nomination même. RL.

Voir aussi : DEPRAXEMISATION.

PRAXEOGENIE

Voir : GLOSSOGENIE - PRAXEOGENIE.

RAXIS

Activité humaine de production matérielle, linguistique et cognitive.

1. Bien qu'anciennement attesté en français, praxis, repris du grec - action -, n'a d'usage que dans le vocabulaire philosophique. Introduit dans des traductions de l'allemand, le terme a été propagé par des textes de l'existentialisme et surtout du marxisme. Le concept tient dans ce dernier une place si déterminante que GRAMSCI définit le marxisme comme "philosophie de la praxis" "qui dépasse aussi bien l'idéalisme* que le matérialisme* traditionnels". Dans la première des Thèses sur Feuerbach MARX situe ce dépassement en reprochant au "matérialisme de ne saisir l'objet, la réalité, le monde sensible que sous la forme d'objet ou d'intuition, mais non en tant qu'activité humaine concrète, non en tant que praxis", alors que "l'aspect actif fut développé par l'idéalisme, mais seulement dans l'abstrait". Réflexion développée dans les thèses suivantes et qui préfigure la célèbre métaphore du "renversement" de la dialectique* hégélienne.

Comme tout concept théorique central, celui de praxis donne lieu à diverses interprétations, notamment dans les traductions en français où l'on trouve deux termes, praxis et pratique, là où l'allemand n'en connaît qu'un. Sans intervenir pour l'instant dans ce débat, la praxématique se doit de préciser le réglage qu'elle effectue du praxème qui lui donne son nom.

2. Caractériser la praxis revient à poser une compréhension des rapports de l'homme au monde et des représentations qu'il peut se faire de sa propre

situation. Le problème rejoint donc celui de la connaissance* auquel la praxématique répond en considérant la connaissance comme une praxis précisément.

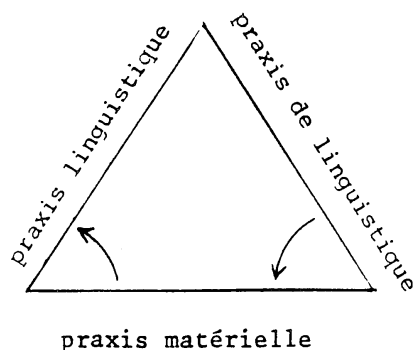
Définie en tant qu'activité pratique concrète de sujets* déterminés socio-historiquement, la praxis présuppose l'existence du réel*. Ce choix épistémologique, reconduit dans la théorie du praxème, fait de la praxématique une linguistique matérialiste*. Toutefois le choix n'est pas arbitraire ni même premier. Il résulte du constat auquel l'analyse linguistique est conduite lorsqu'elle reconnaît dans le fonctionnement du langage lui-même le rapport dialectique qu'il entretient avec le réel. Tirant les conséquences de cet examen, la praxématique opte explicitement pour une problématique de la production dans laquelle le sens, déterminé par des fins pratiques, est le résultat d'un travail producteur mettant en oeuvre des outils linguistiques : le résultat d'une praxis linguistique*. PS.

Voir aussi : CONNAISSANCE - DIALECTIQUE - PRAXIS LINGUISTIQUE - REEL -SUJET.

PRAXIS DE LINGUISTIQUE

Activité de description des fonctionnements du langage rendue possible par les moyens de ce langage même.

Elle s'est développée historiquement en systèmes* de connaissance* : grammaire traditionnelle, procédures et théories* linguistiques. En théorie praxématique, la praxis de linguistique est chargée de compenser, en en rendant compte, l'autonomie du linguistique*. RL.



Voir aussi : PRAXEMATIQUE - PRAXIS - PRAXIS LINGUISTIQUE.

PRAXIS LINGUISTIQUE

Activité de production linguistique de sens caractérisée par le fonctionnement pratique des langues naturelles.

La description et la compréhension de la praxis linguistique constitue l'objet même de la praxématique*. On ne peut donc ici que mentionner quelques-unes des propriétés caractéristiques du fonctionnement pratique du langage. Cela apparaît dès que l'on envisage la constitution d'une catégorie référentielle* associant une forme du langage à une forme du réel* car cette corrélation s'établit à partir de la perception sensible* et de l'expérience pratique du réel. Cette même expérience fonde l'implication* des programmes* praxémiques de sens et plus largement l'arthrologie* du réel en logosphère*. C'est en référence aux praxis manipulative-transformatrice* et socio-culturelle* que s'effectue le réglage social du sens*. La règle de non-contradiction pratique* assure et contrôle le fonctionnement pratique du langage. PS.

Voir aussi : PRAXEMATIQUE - PRAXEME - PRAXIS - PRAXIS DE LINGUISTIQUE.

PRAXIS MANIPULATIVE-TRANSFORMATRICE

Ensemble des expériences pratiques retirées par l'homme de son contact avec le réel* et de son action sur lui.

Cette saisie préside à l'implication* praxémique du sens et à l'arthrologie du réel construite en logosphère*. Elle informe une connaissance empirique, historiquement datée, qui inscrit dans les langues naturelles le savoir technologique accumulé par la société. En systématisant cette appréhension pratique du réel dans l'expérimentation, la production scientifique de connaissances s'en assure le contrôle méthodique et se donne ainsi le moyen d'une progression rationnelle. PS.

Voir aussi : EXTEROCEPTIVITE - FORME DE L'AGIR - IMPLICATION - PRAXEME - PRAXIS - PRAXIS SOCIO-CULTURELLE.

PRAXIS SOCIO-CULTURELLE

Ensemble des pratiques organisatrices de la société qui comprend les représentations qu'une société se donne d'elle-même.

Toute praxis est par définition socio-historiquement déterminée, mais les usages sociaux le sont encore plus nettement. Ils le sont aussi dans l'espace car, lorsqu'ils sont propres à un groupe ethnique ou à une aire

culturelle, ils apparaissent d'une plus grande relativité que les expériences d'ordre technique conditionnées par une pratique objective. Cette relativité est en particulier celle des praxèmes* en voie de dépraxémisation* (tels âme, liberté) qui, soumis au seul réglage* socio-culturel du sens, ont un fonctionnement purement intéroceptif*. Mais ce fonctionnement demeure bien pratique en ce qu'à travers les représentations données du réel social, ces productions de sens agissent effectivement sur lui. Ce sont elles qui structurent les élaborations idéologiques*. PS

Voir aussi : DEPRAXEMISATION - INTEROCEPTIVITE - PRAXIS - PRAXIS MANIPULATIVE-TRANSFORMATRICE.

PROBLEMATIQUE

Ensemble des caractéristiques d'une production de connaissances*

1. Il est plusieurs façons de rejeter des propositions théoriques. On peut contester la rationalité d'une argumentation, récuser la cohérence de la théorie* ou constater l'inadéquation des propositions théoriques au réel*. Les prémisses de la théorie ne sont pas en cause. Mais on peut aussi interroger celles-ci et à travers elles les fondements de la théorie. La forme de position donnée au problème est alors mise en discussion car la formulation des questions détermine le type des réponses possibles. Cet examen de l'espace à l'intérieur duquel le raisonnement est développé renvoie dans une perspective logiciste à l'axiomatique, au corps de concepts non définissables ou non démontrables à partir duquel la théorie a été déductivement construite. Si par contre on se place dans la perspective de la connaissance* comme praxis*, c'est l'ensemble des conditions et du procès* de production qu'il faut examiner : sa problématique.

2. Dans ce cas, l'examen épistémologique inclut l'analyse des rapports avec le réel. Cela implique en sciences humaines plus particulièrement, que soient précisés les présupposés idéologiques* qui, de manière implicite le plus souvent, déterminent la production des connaissances. Il faut alors prendre en compte les conditions* réelles de la production et notamment l'incidence d'autres domaines de connaissance, les emprunts de concepts par exemple. La praxématique donne à comprendre une problématique comme le lieu des déterminations les plus profondes des réglages* du sens actualisés dans les occurrences métapraxémiques*, là où une théorie décide de ses fondements idéalistes* ou matérialistes*. PS

Voir aussi : CONNAISSANCE - EPISTEMOLOGIE - THEORIE.

PROCES

Ensemble des opérations nécessaires à la réalisation d'un phénomène.

Que la manifestation soit naturelle ou le résultat d'une praxis* humaine, en concevoir le procès, c'est la penser dynamiquement dans la problématique* d'une production*. De même que l'usage linguistique pose qu'un verbe indique un procès lorsqu'il exprime une action, l'acception épistémologique du procès postule la dynamique d'une successivité temporelle. Elle s'oppose en cela à l'achronie du système*.

La praxématique se définit comme une linguistique cherchant à rendre compte du procès de production de sens.

N.B. Le terme synonyme de processus est parfois préféré pour désigner un aspect plus restreint, partiel du procès global. PS

Voir aussi : DIALECTIQUE - PRODUCTION DE SENS.

PRODUCTION DE SENS

Ensemble des opérations nécessaires à la réalisation du sens produit*.

1. La saisie du procès* de production de sens n'est pas directement possible du fait de sa nécessaire mise en inconscience*, du fait de la brièveté du temps concret de l'à-dire*, de celui enfin de son recouvrement en praxis de linguistique* par l'occultation de la production sous le sens produit, le signe*. La praxématique se dégage de cette réification-essentialisation du sens* par l'appréhension des pratiques langagières en tant que praxis linguistiques*. Elle installe de ce fait sa réflexion dans la problématique de la production. Cela signifie d'une part que l'analyse s'établit sur fond du réel* référentiel et de celui du sujet* producteur ; qu'elle tente d'autre part de construire une théorie rendant compte de façon dynamique du procès productif qui, par la mise en oeuvre d'outils linguistiques, aboutit au sens produit. PS.

2. La production de sens est création d'un surplus au monde par l'intervention des praxis humaines en actes de connaissances.

Cette fonction est transférée à la praxis linguistique : le langage produit le sens du monde, comme le travail*.

L'un des choix fondamentaux de la praxématique est de considérer les opérations linguistiques comme une production, et de désigner dans le sens

produit, gelé, institutionnalisé ou signifié une aliénation du travail humain, suivant la démonstration de MARX. RL

Voir aussi : FORME DE L'AGIR - IMPLICITATION - SENS.

PROGRAMME DE SENS

1. Mise en activité par la conscience-langage des connexions du sens architecturant la logosphère* données par la langue et liées au réglage* du praxème*.

De ce point de vue, le programme de sens est le champ praxémique* envisagé dans son fonctionnement concret.

2. Réalisation par cette même conscience-langage des modèles phrastiques et des modèles textuels permettant au discours de développer sa productivité en communication sociale.

De ce point de vue complémentaire, le programme de sens soutient toutes les productions signifiantes : il est en particulier l'outil majeur de la textualisation. RL

Voir aussi : CHAMP PRAXEMIQUE - DISCOURS - TEXTUALISATION.

PULSION COMMUNICATIVE

Inscription dans le langage de la construction du sujet en tant que posant sa part d'autre.

Ne pouvant dire je sans se reconnaître dans un autre je, l'être parlant fait ainsi passer dans la communication (y compris dans le dialogue intérieur) un désir qui la produit sans arrêt. C'est par là que le langage acquiert une valeur d'usage*, dont le réglage social du sens* (ou sensure*) fait une valeur d'échange* en l'aliénant à la nécessaire fonction pratique. RL

Voir aussi : PERSONNE, NON-PERSONNE - SUJET - VALEUR LINGUISTIQUE D'USAGE.

RATAGE

Dysfonction apparue soit dans la réalisation phonologique du langage (au niveau des signifiants), soit dans les programmes de phrase, soit dans les productions de sens.

L'examen des ratages est de la plus haute importance en praxématique, car il nous permet d'observer la praxis linguistique* comme une activité du sujet*. L'expérience prouve que les ratages constituent une constante des productions orales : c'est par eux que nous pouvons jeter un regard dans la "boîte noire" de l'inconscience linguistique*.

La psychanalyse avait déjà abordé ce domaine par la théorie du lapsus.

RL.

Voir aussi : ACTUALISATION - TEMPS DU DIRE .

REALITE

Représentations que les hommes se font du réel*.

Ces représentations peuvent être celles qui spontanément se construisent par et dans les langues naturelles. L'appréhension du réel ainsi élaborée à partir de la perception sensible* et sous le contrôle de la règle de non-contradiction pratique* est caractérisée par son empirisme et son pragmatisme. De telles élaborations glossogéniques* sont antérieures à l'individu qui n'accède à la parole et à la conscience qu'à travers la grille du langage et les catégories historiquement constituées de la logosphère*. De sorte que le sujet* a toujours une saisie culturalisée du réel, inscrite dans des idéologies* "toujours déjà là".

Les représentations peuvent être aussi d'ordre scientifique, fondées sur un procès* de production de connaissances* systématique et contrôlée. Le projet praxématique peut être défini comme tentative d'explicitation du fonctionnement linguistique de la réalité : des représentations du réel en praxis linguistique*. PS.

Voir aussi : LOGOSPHERE - REEL - SPECTACULARISATION.

RECURSIVITE DU SENS

Façon dont le réglage du sens se fait à l'inverse de la successivité syntagmatique, grâce à la mémoire-prévision.

Dans la phrase : "le diable attend sur le quai de gare", le syntagme "quai de gare" permet récursivement le réglage "appareil à transporter les colis" du praxème "diable". RL.

Voir aussi : MEMOIRE .

REEL

Ensemble de tout ce qui existe, indépendamment de la conscience et de la connaissance* que les hommes peuvent en avoir.

Le réel n'est jamais accessible directement, en lui-même, mais seulement au travers des représentations que les hommes peuvent s'en faire et qui se constituent en réalité*. L'existence du réel, d'un univers matériel objectif donne au matérialisme* son fondement ; elle ne se démontre pas et ne peut qu'être constatée par l'intermédiaire de la perception sensible*.

NB. "Réel" est synonyme de "matière", employé dans les textes du matérialisme dialectique. PS.

Voir aussi : MATERIALISME - PERCEPTION SENSIBLE - REALITE.

REFONTE EPISTEMOLOGIQUE

Remaniement d'une théorie* à partir d'une modification partielle de sa problématique*.

Les réflexions de R. JAKOBSON sur les "embrayeurs" ou de E. BENVENISTE sur l'énonciation* ont opéré des refontes épistémologiques en ce qu'elle ont conduit à intégrer dans le domaine de la langue* des éléments linguistiques auparavant rejetés, selon la dichotomie saussurienne, dans celui de la parole*. N'ayant pas fondamentalement modifié la conception de la langue, elle n'ont pas procédé à une coupure épistémologique. PS.

Voir aussi : COUPURE EPISTEMOLOGIQUE - EPISTEMOLOGIE.

REFERENT

Le référent est ce à quoi le signe* renvoie, dans la réalité*.

1 - Il convient de distinguer pour préciser cette définition, réalité* et réel*. Le référent ne renvoie pas au réel objectif, mais à une représentation du réel catégorisée par l'expérience et par les découpages arthrologiques* propres au langage : on conviendra d'appeler cette vision médiatisée du réel, la réalité. On a souvent observé que le spectre des couleurs n'est pas le même selon les cultures. Ainsi, une langue pourra ne posséder qu'un seul vocable pour ce que le français nomme "le bleu" et "le vert". Dans ce cas, bleu + vert seront perçus comme une seule couleur, un référent unique.

Le référent peut être un être ou un objet imaginaire : "licorne", "hippogriffe", "Julien SOREL", "HERNANI". Ces praxèmes* ont bien une référence, mais celle-ci ne repose sur rien de réel.

2 - R. JAKOBSON définit la fonction référentielle (ou dénotative), qui correspond à l'élément "référent", dans le schéma de la communication. Il distingue deux types de référence :

- La référence situationnelle correspond aux formes, qui, dans l'énoncé, renvoient à la situation concrète d'énonciation. Ainsi je, ici, maintenant.

- La référence textuelle (ou verbale) définit le fonctionnement des termes qui renvoient à ce qui précède ou à ce qui suit, dans l'énoncé. C'est le cas de l'emploi anaphorique du pronom personnel le dans l'énoncé : "C'est Pierre. Appelle-le !".
JMB.

Voir aussi : ARTHROLOGIE - CATEGORISATION REFERENTIELLE - COMMUNICATION -
CONTEXTE - REALITE - REEL.

REGLAGE DU SENS

Opération socio-culturelle par laquelle la forme phonologique du praxème (signifiant) est appelée à ne produire en discours qu'un sens univoque.

Ce réglage pose le problème :

1 - Du découpage, par la méthode de déplacement - substitution, de l'unité signifiante. Dans la séquence : "la petite souris court", le remplacement de "souris" par "bête" ou "fille" permet d'isoler "souris", comme le déplacement dans la phrase "le chat mange la souris". Ainsi est invalidé un programme "la petite te sourit". Le réglage est d'abord une désambiguïsation, une invalidation de la productivité du sens par le calambour.

2 - Du choix d'une seule production de sens. Ainsi "souris" pourrait être pris comme produisant le sens de "fille jeune et agréable" avec connotation péjorative et "court" comme désignant une liberté de moeurs amoureuses. Le contexte linguistique et socio-culturel fera choisir l'un ou l'autre programme discursif, et non les deux. Le réglage est, à travers le réseau dénotatif-connotatif*, un "étranglement" des possibilités du praxème.

On voit que le réglage est une solidité du système dénotatif. RL.

Voir aussi : DENOTATION - MARCHE DU SENS - PRAXEME.

REIFICATION DU SENS

Opération idéologique par laquelle la production du sens en discours grâce aux praxèmes n'est plus posée que sous l'aspect d'un produit stable, circulant comme tel sur un marché : le sens d'un mot.

La réification est l'autre aspect de l'essentialisation du sens : des paradigmes transcendants à la production gèlent cette production, font une chose, aussi bien qu'une idée, avec de la vie. Il faut remarquer que l'effet habituel de la réification du sens est de bloquer la forme du monde dans la forme de l'idéologie*. Pour autant que la logosphère* soit socialement maillée, elle laisse au sujet* le tri interprétatif et à la société la possibilité de la réinterprétation (comme un progrès de la compréhension de l'univers) : cela se fait dans toutes les occasions discursives. Mais si cette souplesse est interdite, une véritable massification ne permet plus de voir le réel comme dans une réalité immobile du sens. RL.

Voir aussi : ESSENTIALISATION DU SENS - MARCHE DU SENS - MOT - SIGNE.

SEME

Unité minimale de signification.

A l'image de la phonologie, qui définit le phonème en traits distinctifs, B. POTTIER dégage, avec le sème, un trait de signification. Le sème n'est donc pas une unité minimale d'ordre syntaxique (comme le monème*), mais une unité d'ordre sémantique.

Le terme et la notion de sème sont repris dans le cadre de la sémantique structurale par A.J. GREIMAS. On distingue les sèmes nucléaires, qui sont particuliers à chaque occurrence lexicale, et les sèmes contextuels, ou classemes*, qui apparaissent de manière itérative, et assurent, par le lien qu'il nouent entre les différents vocables du texte, son isotopie.

Une constellation de sèmes, définissant une occurrence lexicale est un sémème. Le sémème est donc une unité de discours, faisant jouer des effets de sens liés à son contexte. Le terme de lexème* est réservé par Greimas aux unités virtuelles, appartenant au répertoire de la langue. JMB.

Voir aussi : CLASSEME - ISOTOPIE - TRAIT DISTINCTIF.

SEMILOGIE

Voir : SEMIOTIQUE.

SEMIOTIQUE

Dans son sens le plus général, la sémiotique désigne, comme la sémiologie, la science qui étudie les systèmes signifiants, linguistiques ou non-linguistiques.

1 - Vue dans cette perspective, la linguistique constitue donc simplement une branche de la sémiotique (ou sémiologie). Mais en fait le signe^{*}, unité de base de l'analyse linguistique traditionnelle, tend continuellement à "coloniser" l'ensemble de la sémiotique et à s'imposer comme modèle universel. J. KRISTEVA, avec la sémanalyse, propose de refondre et d'élargir les concepts de base de la sémiotique : a) par une confrontation avec les modèles logico-mathématiques ; b) par la reconnaissance de tout ensemble signifiant comme productivité : la signification, sens réifié^{*} ayant le signe pour délimitation, est continuellement retravaillée par la signifiante^{*}, illimitation du sens. Ce qui est récusé, c'est non seulement le signe comme matrice signifiante universelle, mais aussi la vision des systèmes sémiotiques comme de simples "codes"^{*} univoques. La sémiotique/sémiologie tente ainsi de se constituer en métascience, prenant une vue générale des modes de signification, des pratiques signifiantes.

2 - Dans le domaine particulier de l'étude des textes^{*}, la réflexion sémiotique a permis de sortir du "mot à mot" pour dessiner des réseaux de signification plus généraux. La sémantique structurale d'A.J. GREIMAS pose le texte comme un ensemble signifiant dont les unités minimales ne sont pas les morphèmes mais les sèmes^{*}, traits distinctifs^{*} de la signification. Un réseau de relations sémantiques, grâce à la répétition de certains sèmes, permet au texte de fonctionner comme un tout autonome : le concept d'isotopie^{*} rend compte de cette homogénéité. La narratologie, l'analyse du récit, constituent une autre dimension de la sémiotique structurale : le texte est représenté sous forme d'un schéma narratif, dont il faut déterminer les étapes en fonction de modèles préétablis. Les protagonistes de la narration (actants) sont également définissables en termes de rôles-types.

3 - R. BARTHES propose une autre définition de la sémiotique, l'opposant à la sémiologie : pour lui, la sémiotique désigne un système signifiant particulier (le système de la mode vestimentaire par exemple), alors que la sémiologie est la discipline englobante, confrontant entre elles les diverses sémiotiques.

La praxématique, dans le domaine sémiotique, se situe sur un terrain proche de la sémanalyse, avec le concept opératoire de praxème^{*}, remplaçant,

celui de signe et déplaçant vers le terrain de la praxis* le problème du sens*.
JMB.

Voir aussi : ANALYSE TEXTUELLE - PRAXEME - SIGNE - SIGNIFIANCE.

SENS

Résultat du procès* de production de sens*.

Le sens n'est jamais perçu, en conscience ou dans la communication, que réalisé, en tant que produit. Sa production* n'est pas perceptible du fait de la mise en inconscience* des opérations productrices du sens et parce que le travail vivant de l'actualisation* est automatiquement transformé, "cristallisé" dans sa réalisation en travail mort. Ainsi se trouvent réunies les conditions d'une essentialisation-réification* du sens, favorisée par l'écriture* du mot* et à laquelle la praxématique se soustrait en portant son attention sur le processus dynamique, vivant, le procès de production. PS.

Voir aussi : PRAXEME - PRODUCTION DE SENS.

SENSURE

Ce jeu de mot est utilisé en praxématique pour désigner la sanction sociale de la fonction poétique du langage, de l'activité vivante du sujet, du maintien du sens en productivité.
RL.

Voir aussi : MARCHE DU SENS.

SIGNE

Terme repris par Ferdinand de SAUSSURE à la tradition classique européenne qui remonte aux stoïciens.

Le signe n'existe que par sa binarité symétrique : significans/significatum, signifiant/signifié, forme phonologique/concept. La critique du signe ne porte pas sur le signifiant, mais sur le signifié dont le caractère stable ouvre le champ à une réification* de la production vivante du sens* et à une essentialisation* des modèles que suit cette production.

La praxématique enregistre et prolonge cette critique en introduisant un déséquilibre radical sous le terme de praxème*, entre un signifiant forme-outil, et le travail du sens, la signifiante* dans l'immanence du discours d'un sujet.
RL.

Voir aussi : ESSENTIALISATION - REIFICATION DU SENS - MOT - PRAXEME - PRODUCTION DE SENS - SIGNIFIANCE.

SIGNIFIANCE

Processus de production illimitée du sens, reposant sur un travail d'assemblages et de différenciations, une "combinatoire qui ne trouve jamais de borne".

Ce concept, emprunté à BENVENISTE et réinterprété par J. KRISTEVA, décrit le fonctionnement, sous-jacent à la surface du texte, d'une productivité toujours à l'oeuvre. Ce champ de possibles ne peut entièrement se faire jour. Dans le passage du géno-texte - source de la signifiante - au phéno-texte, lieu du sens "phénoménalisé", se produit une opération de réduction, d'"étrangement" du sens. Mais en même temps le texte laisse travailler dans ses marges la déviance, le brouillage, la transgression, en un mot la signifiante, qui devient ainsi "lisible". Le monologisme du sens réifié se trouve alors miné par le dialogisme^{*}, toutes les formes de plurivocité et d'intertextualité^{*}.

La linguistique praxématique se donne pour tâche d'examiner comment la signification, légalité du sens, "gèle" la signifiante, comment aussi, par quelles stratégies, la signifiante resurgit dans les marges de la signification. Ces processus se dévoilent particulièrement bien dans les structures interactives.

JMB.

Voir aussi : DIALOGISME - ESSENTIALISATION - REIFICATION DU SENS -
PRODUCTION DE SENS.

SINGULATIF

Point du programme du nombre morphologique où l'unité discrète est extraite du condensif^{*} pour servir à l'itération nombrante appelée expansif^{*}.

Coïncide en grammaire traditionnelle avec le "singulier numératif" :
"un homme est venu".

Le terme est emprunté à la grammaire des langues celtiques. Par exemple en breton armoricain à partir de eur verien "un groupe de fourmis" (condensif) on forme eur verien-nen, "une fourmi" (singulatif), er merien-ned, "des fourmis" (expansif).

RL.

Voir aussi : CONDENSIF - EXPANSIF.

SPECTACULARISATION

Ensemble des opérations linguistiques (nomination*, expression du critère de réalité, programmes* discussifs) par lesquelles le réel est représenté.

La spectacularisation est la mise en instances de discours, productrices d'un sens illimité, de la logosphère. RL.

Voir aussi : LOGOSPHERE - REALITE.

SUCCESSIVITE

Nécessité matérielle où se trouvent les phonèmes*, monèmes*, syntagmes*, phrases* de se réaliser l'un après l'autre.

L'expérience prouve que n'est articulable et perceptible qu'un seul signifiant linguistique à la fois. Cette expérience a été conceptualisée à partir de SAUSSURE comme la linéarité du signifiant. La coexistence crée un brouillage. Cette contrainte développe sa propre logique positive : la successivité soutient l'orientation syntaxique*. Dans la phrase française ; "le chat mange la souris", où les clôtures initiale et finale de l'acte (actant confirmé / actant infirmé) sont données dans un ordre chronologique, elle lui est semblable, elle en est l'expression directe. RL.

Voir aussi : ORIENTATION SYNTAXIQUE.

SUJET

Enquête de soi-même par l'être de langage dans la pleine maîtrise de la topothèse et, en conséquence, dans la conscience de son statut de producteur de sens.

1. Dans la linguistique saussurienne, le sujet linguistique se trouve renvoyé avec tout ce qui relève de l'ordre de l'individuel dans le domaine de la parole*, donc exclu de celui de la langue* et par là de l'objet de la linguistique. Il apparaît cependant dans le schéma de la communication à travers la silhouette du locuteur et de l'auditeur. Il s'agit d'un sujet cartésien parfaitement conscient de lui-même et de son dire, et dont le rôle se borne aux opérations mécaniques et sans reste* l'encodage et du décodage. Il n'est en outre qu'une instance, abstraite de toute inscription historique et socio-culturelle.

2. La réflexion de JAKOBSON sur les "embrayeurs" et celle de BENVENISTE sur les marques de "l'homme dans la langue" ont réévalué cette vision première. Elles n'en effectuent toutefois qu'un réaménagement, une refonte épistémologique* par l'inclusion dans la langue d'éléments linguistiques - ceux de l'énonciation* - préalablement rejetés dans la parole. La praxématique* par contre entreprend une coupure épistémologique* en posant l'activité langagière de production de sens* comme une praxis*, autrement dit un travail d'actualisation* des outils de production linguistique. Opération concrète qui postule l'existence d'un producteur réel en même temps que l'insertion de ce dernier et de son activité dans l'espace et le temps. C'est ce dont rend compte l'innovation de la topogénèse* qui place le sujet linguistique au centre de la réflexion praxématique.

3. Le sujet, par son inscription dans la représentation linguistique du monde qu'il produit devient critère de réalité* du discours. La toposhèse* établit la fonction réaliste du langage attestant l'indubitable existence du producteur réel. Mais ce dernier n'est pas une instance donnée, extérieure au langage ; il est un être de langage. Le moi existant au monde et producteur de la spectacularisation* est un moi de langage : la praxématique substitue au cogito cartésien un "je parle donc je suis". Elle examine la construction du sujet en tant que sujet linguistique aux différents stades infantiles en recourant aux enseignements de la psychanalyse posés par FREUD et développés par LACAN. Au travers de ses expériences de contact avec l'univers qui l'entoure, l'enfant acquiert progressivement conscience de l'existence du monde et de son être au monde. Sur la déixis* gestuelle s'instancie la distribution du monde en moi désignant en en ça désigné. Au "stade du miroir", étape décisive de cette évolution, le "moi" se construit dans l'opposition au "non-moi", concomitant de l'apparition spatiale de "l'ici" et de "l'ailleurs"; une toposhèse primitive, pré-langagière est acquise. Les catégories référentielles* stables en voie de constitution au travers de la perception sensible* établissent dans un second temps l'accès à la nomination du monde objectif. Mais le langage reste ici assujéti à la domination aliénante du ça ; il est le langage des autres comme miroir et le petit homme se dénomme de son nom propre, dit "Pierre" en parlant lui-même. Ce n'est qu'à une troisième étape que l'enfant accède pleinement à la toposhèse* et que le jeu de la dialectique du même et de l'autre* aboutit à la production du soi-même, de l'identité personnelle. Conquérant le "je" par la maîtrise du système de la personne* et son intégration dans ce système, l'être parlant se constitue en tant que sujet linguistique producteur de sens et par là en tant que sujet social et

individuel. On comprend que le "je", instrument linguistique de la constitution par le langage de l'être parlant en sujet, soit le seul des "universaux linguistiques" indubitable. Il atteste le fonctionnement du langage en tant que praxis*. PS.

Voir aussi : PERSONNE - NON PERSONNE - TOPOGENESE - TOPOTHESE.

SYNTAGME

Ensemble d'éléments linguistiques constituant une unité et borné dans la chaîne parlée par des pauses*.

1. Pour SAUSSURE un syntagme est constitué par toute combinaison de la chaîne parlée ; ainsi "re-lire", "contre tous" ou "la vie humaine". Il s'agit d'opposer à l'axe des rapports syntagmatiques de la linéarité du signifiant -in praesentia- l'axe paradigmatique des rapports associatifs virtuels, ou de substitution - in absentia-.

2. De façon plus circonscrite le syntagme a ensuite désigné une unité linguistique à un niveau donné d'une organisation hiérarchisée. L'analyse en constituants d'une phrase distingue ainsi syntagme nominal (SN)+ syntagme verbal (SV). Ce dernier pouvant par exemple être subdivisé en un verbe et son auxiliaire suivi d'un syntagme nominal et d'un syntagme prépositionnel dans la phrase : "Pierre /// a prêté // son ballon / à Paul."

3. La praxématique repère dans le temps du dit* la réalité des syntagmes par l'existence de pauses. PS.

Voir aussi : CLOTURE SYNTAXIQUE - PAUSE - SUCCESSIVITE - TEMPS SYNTAGMATIQUE.

SYSTEME

Ensemble structuré d'éléments et de relations logiquement solidaires.

1. Praxème* technique, "sistema" a d'abord désigné un assemblage d'objets concrets. Puis des programmes de sens plus larges ont pris en charge tout ensemble coordonné d'éléments matériels (système nerveux), pratiques (système économique), symboliques (système graphique) ou théoriques (système de Copernic). Le point commun tient à l'existence d'un tout articulé et organisé dont les composants entretiennent entre eux des relations déterminées.

2. La notion de système est parfois restreinte à celle de système formel logiquement déduit à partir de postulats fondamentaux. Une telle abstraction,

nécessaire au contrôle de la systématique théorique, ne suffit pas à la construction d'une théorie. Elle conduit à minimiser sinon à ignorer les contradictions entre le réel* et un modèle* idéal : à donner pour connaissance une doctrine. Au risque de cette déviation de l'esprit systématique en esprit de système, la production scientifique de connaissance oppose un constant report à la pratique. Alors, bien que systématique, la théorie doit ajuster ses propositions au réel.

3. C'est par une critique de la conception saussurienne de la langue comme "système de signes" (ensemble clos d'éléments interdépendants et de relations différentielles) que la praxématique entreprend une coupure épistémologique* pour se vouloir une linguistique de la parole*. Or, celle-ci ne peut être saisie qu'en tant que procès. Aussi les modèles que la praxématique tend à construire doivent-ils rendre compte du dynamisme de la production* et ne peuvent être pensés dans les limites d'une structuration systématique. Post-structurale, la praxématique se veut dialectique* pour pouvoir rendre compte des procès de production du sens. PS.

Voir aussi : DIALECTIQUE - PROCES.

AXINOMIE

Science des classifications.

La démarche scientifique systématise et rend explicites les principes d'une procédure de catégorisation déjà à l'oeuvre dans les langues naturelles. Les symbolisations implicites en logosphère* résultent d'une arthrologie du réel* et constituent des classements empiriques, datés historiquement et établis sur la base de diverses praxis manipulatives-transformatrices* ou socio-culturelles*.

PS.

EMPS COSMIQUE, TEMPS GLOSSOGENIQUE, TEMPS PRAXEOGENIQUE

Ces trois termes sont utilisés en psychomécanique du langage par R. VALIN.

1/ Le temps cosmique représente la durée indéfinie du cosmos.

2/ Le temps glossogénique est le temps dans lequel s'inscrit le processus de construction de la langue - la langue étant entendue comme l'aptitude à parler, depuis ses origines. Si le temps cosmique est insaisissable dans son commencement, le temps glossogénique comporte un point de départ : le moment où les hommes ont commencé à communiquer par la parole. Le temps glossogénique est inclus dans le temps cosmique.

3/ Le temps praxéogénique est le temps occupé par la somme des praxéogénies* dans leur successivité ; autrement dit ; la somme des actualisations* de la glossogénie. Le temps praxéogénique se déroule donc de manière parallèle au temps glossogénique. Cependant, si l'on essaie d'imaginer les origines du langage, on peut supposer une période de tentatives de communication ne s'appuyant sur aucun système linguistique constitué : une période où seule tentait de s'instaurer une praxis linguistique*, qu'on ne peut encore appeler praxéogénie, puisqu'elle n'a, à ce stade initial, aucune glossogénie à actualiser.

JMB.

Voir aussi : GLOSSOGENIE - PRAXEOGENIE - TEMPS OPERATIF.

TEMPS DE L'A DIRE, DU DIRE, DU DIT.

Découpage du temps concret du discours en instances opératoires (temps opératif).

Les trois instances sont :

1 - Celle de la programmation praxémique, para-praxémique et phrastique qui précède (en inconscience) la réalisation des unités linguistiques ;

2 - Celle de la réalisation effective de ces unités, mesurable à la somme de leur durée et des pauses* ;

3 - Celle de la capitalisation de ces unités en mémoire syntaxique, permettant la cohérence du discours.

RL.

Voir aussi : ACTUALISATION - MEMOIRE - TEMPS OPERATIF -
TEMPS SYNTAGMATIQUE - TEMPS SYNTAXIQUE.

TEMPS OPERATIF

Temps occupé par les opérations concrètes de la pensée-langage et permettant ces opérations.

La praxématique a pris au "réalisme" de G. GUILLAUME que "la pensée en actes de langage demande du temps". Elle l'interprète rigoureusement en matérialité : le temps à l'à dire et du dit est une durée d'opération mentale, celui du dire est une durée d'opération d'élocution.

RL.

Voir aussi : TEMPS DE L'A-DIRE, DU DIRE, DU DIT -
TEMPS SYNTAGMATIQUE - TEMPS SYNTAXIQUE.

EMPS SYNTAGMATIQUE

Temps occupé par les unités successives du langage appelées syntagmes et par les pauses qui les distinguent.

Ainsi dans "le bûcheron coupe le bois", la durée d'élocution se découpe selon la durée effectivement mesurable des syntagmes, à laquelle il faut ajouter la durée (beaucoup plus étirable et écrasable) des pauses* distinctives qui les délimitent en successivité. RL.

Voir aussi : PAUSE - SYNTAGME - TEMPS SYNTAXIQUE.

EMPS SYNTAXIQUE

Utilisation de la successivité* des unités du langage et des pauses* distinctives pour l'établissement de programmes* de phrases et de programmes discursifs.

Dans "le bûcheron coupe le bois", les durées des syntagmes et celle éventuelle des pauses, se réinterprètent en actant + acte + actant, où l'ordre devient signifiant d'un programme de faire*. Ainsi le modèle syntaxique relaie le syntagmatique en l'utilisant. RL.

Voir aussi : MOUVEMENT SYNTAXIQUE - SUCCESSIVITE.

EXTE

Un texte est une suite d'énoncés oraux ou écrits, posés par leur producteur comme un ensemble complet et autonome.

1 - "Texte" est l'exemple même du praxème* dont le sens a subi un réglage social réducteur. L'acception traditionnelle travaille à masquer l'aspect de texte-productivité, au profit d'un texte-produit : le texte est vu comme un objet, fixé dans son statut transcendant et atemporel par l'écriture. Le lien de l'écrit avec l'oral n'apparaît plus, la possibilité même d'existence d'un texte oral est niée. Enfin, l'insertion du produit dans ses conditions de production, dans le tissu du travail social, est occultée : l'"oeuvre" apparaît comme un événement isolé. Une chaîne logique semble s'établir entre un auteur, producteur individuel maître de son dire, et un lecteur respectueux, qui retrouve "le sens" : le texte se bloque ainsi dans l'univocité, et le souci pointilleux de la littéralité. Comme l'a vu BAKHTINE, cet écrit intangible renvoie au modèle du texte sacré.

2 - La sémiotique* textuelle et la linguistique ont fait éclater le concept traditionnel de texte. Une réflexion critique abondante a permis de réintroduire ce qui avait été repoussé dans les coulisses. Les liens du texte avec tous ses contextes sont ainsi mis en lumière : contexte* formé par les autres textes (intertextualité*) ; contexte situationnel, dont les dimensions diverses sont actuellement l'objet de nombreuses recherches en linguistique (théorie de l'énonciation*, socio-linguistique, pragmatique). La praxématique s'inscrit dans ces tentatives de redéfinition réaliste du statut du texte : 1°/ en se demandant ce qu'est l'écrit dans sa littéralité, et quel rôle a joué l'écriture*, trace matérielle ; 2°/ en examinant de manière critique les concepts mis en oeuvre pour l'étude des textes, et en proposant des procédures pour l'analyse textuelle* ; 3°/ enfin, en contribuant à faire reconnaître les productions orales comme textes : des recherches sont actuellement en cours, pour tenter de dégager, à l'intérieur de conversations enregistrées, des fonctionnements spécifiques.

JMB.

Voir aussi : ANALYSE TEXTUELLE - CLÔTURE TEXTUELLE - ECRITURE - INTERTEXTUALITE.

THEORIE

Elaboration conceptuelle qui de façon systématique construit une interprétation cohérente du réel*. La confrontation pratique de celle-là à celui-ci valide la production d'une connaissance*.

1 - Dans l'acception la plus large, une théorie (theoria, observation) se définit d'abord comme une représentation visant à l'intelligibilité du réel par son interprétation au travers d'une argumentation explicative. Les phénomènes directement appréhendés par la perception sensible* sont compris comme manifestations de causes occultes dont la théorie rend compte. Elle traduit, re-présente les apparences selon une cohérence qui en livre la raison. Les conceptions mythologiques, théologiques, métaphysiques de l'univers constituent de ce point de vue des constructions théoriques. L'usage le plus courant restreint toutefois le terme aux productions scientifiques de connaissances. La théorie est alors l'élaboration rationnelle abstraite qui propose une interprétation du réel par l'énoncé de lois scientifiques établissant entre les faits des rapports mesurables, universels et nécessaires ; la méthode expérimentale ayant à charge de mettre en évidence ces lois et de valider la théorie.

2 - Une conception de la théorie scientifique, notamment développée dans le domaine linguistique par la sémiotique, lui assigne le statut de système*

hypothético-déductif. Sa fonction est d'une part de dégager les hypothèses dernières, non démontrées, rassemblées en une axiomatique et de poser les hypothèses de recherche. D'autre part de garantir la cohérence des inférences posées par le raisonnement dont les résultats sont confrontés au "donné". Dans ce cadre, la théorie est une "langue bien faite".

Mais se référer au "donné" relève d'une illusion empiriste et singulièrement en matière de langage. Il n'est jamais de "donné" directement accessible ni de lecture immédiate du réel. La perception des "faits" ne peut s'effectuer que par l'intermédiaire de la grille du langage* et une évidence n'est jamais que l'effet d'une occultation de procès de production* du sens. L'oublier a toutes les chances de conduire à un artefact où ce que l'on croit être une validation de la théorie n'en est que la reduplication.

3 - Dans la perspective praxématique, la fonction théorique, dans le procès d'appropriation cognitive, commence par la mise en cause des représentations "naturelles" du réel, du "donné". Elle satisfait en cela à la première des exigences de l'épistémologie bachelardienne selon laquelle l'esprit scientifique" doit d'abord tout critiquer". Elle n'est pas seulement travail d'abstraction sur le réel, mais travail sur l'abstraction elle-même, mise à jour du procès de production de sens. Pour se soustraire aux idéologies* qu'elle critique il lui faut ensuite expliciter sa propre problématique* et donc préciser ses rapports au réel. La théorie peut alors proposer du réel une représentation construite comme un ensemble d'éléments, de rapports et de fonctions, définis, justifiés, articulés et hiérarchisés de façon systématique au sein d'un modèle*. Les rectifications et l'affinement du modèle permettent d'avancer une compréhension du réel toujours plus assurée et mieux ajustée ; jusqu'au moment où l'avancée des connaissances impose une coupure épistémologique* et la substitution d'un autre modèle. De la sorte la théorie se comprend comme un procès de production de sens dont la scientificité tient à ce qu'il explicite pour la contrôler sa propre production.

4 - Dans la production scientifique de connaissances, une théorie ne peut aller sans pratique. Il serait cependant partiel et réducteur de ne saisir la relation de l'une à l'autre qu'en tant qu'elle serait celle de "l'abstrait" au "concret", confrontés au seul niveau des procédures de vérification de la théorie. Toute problématique théorique implique déjà, au travers de la prise en compte ^{OU} de l'exclusion de son rapport au réel, une position à l'égard de la pratique. Dans la démarche scientifique, l'élaboration théorique est en outre sans cesse informée dans ses hypothèses, ses raisonnements et ses

ajustements par le recours à la pratique. Aussi le rapport de la théorie à la pratique où se déploie de manière méthodique la dialectique du langage et du réel doit-il être replacé dans le cadre effectif de son fonctionnement, celui d'une praxis* nécessairement située dans le réel. PS.

Voir aussi : CONNAISSANCE - EPISTEMOLOGIE.

TEXTUALISATION

Opération socio-culturelle par laquelle les programmes discursifs sont modélisés et référés à l'ensemble des productions analogues.

Pour prendre un exemple célèbre, le programme d'avoir est dans le conte populaire interprété en programme de sens où l'objet x promis au héros deviendra sa possession, moyennant l'intervention d'adjuvants et d'opposants. Si le programme s'alourdit praxémiquement (socio-culturel) x sera la "jeune fille", le héros le "fils du roi", l'adjuvant le "valet", l'opposant le "méchant éconduit". La textualisation opérée permet de reconnaître les vastes espaces-périodes de la culture. RL.

Voir aussi : MODELE TEXTUEL - PROGRAMME DE SENS.

TOPOGENESE

Production dynamique d'un critère de réalité dans le discours par référence à l'espace extérieur objectif.

La topogénèse préfigure les trois niveaux de la chronogénèse : in posse* in fieri*, in esse* (soit en français : nominatif sans actualisateurs, articles indéfinis, démonstratifs, possessifs).

L'invention théorique de la topogénèse a été l'acte fondamental de renversement de l'idéalisme* guillaumien et de production d'une linguistique matérialiste*. En effet, en posant qu'un critère de réalité est donné par le langage, suivant une approche de cette réalité par la pensée, on a pu montrer que pour la langue le réel existe. G. GUILLAUME plaçait le pensé à ce niveau de réel. Il opérait sur la chronogénèse, qui effectivement est une intellection du réel (le temps est le résultat du contact de la conscience humaine avec l'espace). Dans la praxématique, la chronogénèse est devenue seconde, la topogénèse première. RL.

Voir aussi : CHRONOGENESE - TOPOTHESE - SUJET.

TOPONYME

Praxème* qui, par le moyen d'une dépraxémisation* passe de la nomination* signifiante et catégorielle du référent* à une nomination individualisante sans fonctionnement signifiant.

Exemple : "Ladrecht" fonctionne en refusant la production de sens qui sert à dénoter* une situation référentielle : "versant exposé au soleil". La toponymie a pour tâche d'explicitier les programmes de sens ainsi éliminés, par reconstruction souvent de langues effacées : la graphie française de Ladrecht occulte le praxème occitan l'adrech (emprunté d'ailleurs par les géographes français). Compte tenu de cet évidence du sens, ils sont ouverts au discours et à de nouvelles productions signifiantes : "Les mineurs de L adrecht".

RL.

Voir aussi : ANTHROPONYME - NON PROPRE.

TOPOTHESE

1. Situation réciproque du moi et de son ailleurs dans l'espace.

2. Prise en charge de cette situation par le langage qui aboutit à la confrontation d'un élément représentant le monde (praxème) et du critère de réalité*.

On appelle en conséquence topothèse chacun des trois niveaux de la topothèse, et topothétiques les signifiants (articles, indéfinis, démonstratifs possessifs) de ces niveaux.

La topothèse première est celle que l'enfant opère au stade du miroir, suivant les psychanalystes, quand il apprend à séparer son image de l'ailleurs. Plus tard, par un effet de la symbolisation propre à l'espèce humaine, il transférera cette dialectique* à n'importe quelle situation relative d'objets. Il la transférera enfin au langage quand il saura opposer le je - ici au ça - ailleurs.

A ce moment là le critère de réalité jouera dans la dynamique de la conscience du monde. Le sujet* pourra donc user d'une topothèse de réalité atteinte (le démonstratif, la personne), d'une topothèse de réalité seulement envisagée (le topothétique zéro en français par exemple dans les titres d'ouvrages : "arbres") et, entre les deux d'une topothèse plus ou moins avancée (les articles, les indéfinis : "les arbres", "des arbres", "quelques", "certains arbres").

RL.

Voir aussi : CHRONOTHESE - CRITERE DE REALITE - SUJET - TOPOGENESE.

TRAIT DISTINCTIF

Le trait distinctif, ou trait pertinent, est une caractéristique phonique minimale, permettant de définir les phonèmes d'une langue, par un système d'inclusions/exclusions.

1 - Le trait distinctif se présente sous la forme d'une opposition + vs -. La définition du phonème se fera par une série d'opérations de tri binaire, par lesquelles les traits non-pertinents seront éliminés au profit des traits pertinents. On obtiendra une définition par étagements (du plus général au plus particulier), une matrice du phonème, permettant de le spécifier dans son unicité, par opposition à tous les autres phonèmes de la langue considérée.

Ainsi, le phonème (t) se dégagera par des questions du type :

+ consonne ?	+ consonne
+ occlusive ?	+ occlusive
+ labiale ?	- labiale
+ gutturale ?	- gutturale
+ dentale ?	+ dentale
+ voisée ?	- voisée

2 - La notion de trait distinctif, introduite par la phonologie, s'est imposée comme modèle* explicatif. La sémantique l'a introduite dans ses analyses du sens des lexèmes*. On peut citer les travaux de B. POTTIER, et la sémantique structurale de GREIMAS. Les anthropologues ont tenté une analyse voisine, pour la définition de champs lexicaux particuliers, comme les noms de parenté : c'est ce que l'on appelle l'analyse componentielle. Enfin, on trouve également en grammaire générative des matrices lexicales définissant des unités sous forme de traits avec des règles sélectionnelles, de l'ordre à la fois de la sémantique et de la syntaxe, et destinées à spécifier la compatibilité en contexte de ces unités. Ainsi, le verbe "briller" demande un sujet (- animé). Cependant, dans le cas de la métaphore, ce trait sélectionnel ne joue plus : "Pierre ne brille pas par son intelligence". La praxématique envisage ces cas de compatibilité/incompatibilité des programmes de sens en termes d'acceptabilité.

JMB.

Voir aussi : ACCEPTABILITE - BINARITE - PHONEME - SEME.

TRAVAIL

Activité de l'homme sur la nature afin de l'adapter à ses besoins.

Il est admis que le travail constitue un élément décisif du processus d'humanisation et c'est dans cette acception très large que l'on peut, avec ENGELS, considérer que "le travail a créé l'homme lui-même". En raison de son étymologie et de ses emplois prédominants, le travail renvoie d'abord à la praxis manipulative-transformatrice*. La notion recouvre aussi celle de travail intellectuel et concerne le fonctionnement du langage en ce que celui-ci requiert pour l'actualisation* praxéogénique une dépense énergétique tant musculaire que psychique. On retrouve d'ailleurs les corrélats du travail dégagés en économie. L'objet de travail sur quoi porte la transformation pour l'adapter aux besoins et en faire des valeurs d'usage, est ici la colonne d'air expirée. Les moyens de travail, médiateurs entre le producteur et l'objet de travail, comprennent les organes vocaux mais ne s'y limitent pas car la productivité résulte de la mise en oeuvre des outils linguistiques fournis par l'élaboration glossogénique*. Et celle-ci apparaît à son tour comme travail social accumulé. La notion de travail intervient de façon plus déterminante encore comme rapport que l'homme entretient avec la nature et qui fonde la dialectique* du langage et du réel*. La langue n'est pas compréhensible hors de son lien intrinsèque avec le travail et cela justifie sa conception comme praxis linguistique*. Le procès de production de sens est du travail en acte. PS.

Voir aussi : DIALECTIQUE LANGAGIERE - PRAXIS - PRODUCTION DE SENS - SUJET.

CLASSIFICATION

Découpage opéré dans le réel référentiel par la nomination* regroupant sous un même praxème* les occurrences concrètes.

En disant "tilleul", nous décidons d'utiliser un outil signifiant qui choisit les "végétaux" dans une articulation végétal, animal, "l'arbre" (taille, consistance ligneuse, architecture en tronc et branches, etc...) dans le "végétal" et une certaine forme des feuilles, de la fleur et du fruit, ainsi qu'une utilisation pratique. Tous les individus référentiels fidèles à ce type seront pris en charge par le praxème "tilleul".

RL.

Voir aussi : ARTHROLOGIE - HIERARCHIE SIGNIFIANTE - LOGOSPHERE - TAXINOMIE.

TYPOLOGIE TEXTUELLE

Voir : MODELE TEXTUEL.

VALEUR LINGUISTIQUE

Interprétation théorique du sens produit dans la problématique de la langue en tant que système de signes.

1 - La valeur linguistique donne à la théorie du signe^{*} son concept central. Dans la compréhension saussurienne de la langue, la signification est "La contrepartie de l'image auditive /.../ dans les limites du mot considéré comme un domaine fermé". Elle est le lien associant "L'idée" au "son", postulant la présupposition réciproque du signifiant et du signifié qui fonde "l'entité psychique" du signe. Mais il n'y a pas "d'idées données d'avance" et la signification n'est pas première. Elle n'est qu'un aspect du signe lequel trouve sa "valeur" dans sa position relative aux autres signes du système. En effet "les concepts sont purement différentiels, définis non pas positivement par leur contenu, mais négativement par leurs rapports avec les autres termes du système" ; autrement dit, définis par leur valeur linguistique.

Pour illustrer sa pensée SAUSSURE use à plusieurs reprises de comparaisons avec la valeur économique. De même qu'une pièce de monnaie peut être échangée contre une certaine quantité de pain, "un mot peut être échangé contre quelque chose de dissemblable : une idée". C'est sa signification. Tout comme une pièce peut être comparée avec une pièce du même ou d'un autre système monétaire, un mot "peut être comparé avec quelque chose de même nature : un autre mot". C'est sa valeur.

2 - On a souvent dénoncé le caractère métaphorique d'une telle comparaison. En fait, SAUSSURE s'inscrit là dans une tradition linguistique ancienne qui dès l'antiquité pose ce rapprochement. Il reprend un parallèle déjà impliqué en langues grecque et latine dans le programme de sens de racine sign- (signum, signe, pièce de monnaie) associé à celui de la racine val - (valere, valoir, valeur).

La critique la plus décisive qui puisse être portée à cette conception concerne la problématique reprise de l'économie politique classique qui ne saisit de l'échange que sa manifestation sur le marché sans parvenir à en dégager le fonctionnement réel. La réflexion marxienne a dénoncé le fétichisme marchand à l'oeuvre dans cette conceptualisation en dévoilant "le mystère de

la marchandise". Elle a démontré comment une focalisation exclusive de l'analyse sur l'échange et la circulation conduit à occulter le travail vivant sous le travail mort, à effacer la production sous le produit. Abstraction qui à la fois réifie les rapports sociaux en rapports entre les choses et les essentialise en valeur. C'est pourquoi à la notion de valeur absolue MARX substitue celles de valeur d'usage et de valeur d'échange afin de rendre compte de la réalité du travail concret et du travail social nécessaires à la production matérielle des biens.

3 - La praxématique reconduit cette critique dans le domaine linguistique afin de rendre compte elle aussi du travail productif concret de la réalisation praxéogénique* et du travail historiquement cumulé dans l'élaboration glossogénique*. Elle donne à comprendre comment la nécessité fonctionnelle de la mise en inconscience* des opérations productrices du sens induit déjà leur effacement théorique. Elle permet de comprendre la théorie saussurienne du signe en concept et image acoustique comme une reconduction d'une réification essentialisation* déjà à l'oeuvre dans l'acception commune du mot* doué de sens. Abstraction qui parachève l'effacement du fonctionnement pratique et dialectique* du langage dans la conceptualisation achronique et systémique de la valeur linguistique. La praxématique rompt avec cette vision dominante en substituant le praxème* au signe et en posant l'existence d'une valeur linguistique d'usage* et d'une valeur linguistique d'échange*. PS.

Voir aussi : ECRITURE - ESSENTIALISATION - REIFICATION DU SENS -
MOT - SIGNE - VALEUR LINGUISTIQUE D'ECHANGE -
VALEUR LINGUISTIQUE D'USAGE.

VALEUR LINGUISTIQUE D'ECHANGE

Forme manifeste de la valeur dans la communication résultant d'une automatique et nécessaire transformation de la valeur linguistique d'usage.

La valeur linguistique d'usage ne peut satisfaire aux besoins qui motivent une production langagière que par l'effective réalisation du message. Mais la communication* n'est réalisable qu'au travers de la contrainte du code* linguistique et la praxéogénie* ne peut se réaliser qu'en tant qu'elle mobilise les outils de production de sens élaborés en glossogénie* selon leurs règles de fonctionnement. Cette exigence est la condition même de possibilité de circulation du sens qui n'est communicable que s'il est reconnaissable, autrement dit socialement réglé*. De même que la marchandise n'est marchandise qu'en tant qu'un travail vivant s'y est "cristallisé" en travail mort, de même la

production de sens se fixe et s'efface dans la communication en un sens-produit. On comprend que cet effacement, renforcé par la mise en inconscience* des opérations productrices de sens, ait conduit à une occultation théorique de la valeur linguistique* d'usage dans la valeur linguistique d'échange. Se placer dans la problématique* de la production revient à refuser cette réification* du sens en mettant l'accent sur la dynamique du travail vivant, producteur. PS.

Voir aussi : CODE - ESSENTIALISATION - REIFICATION DU SENS - MARCHE DU SENS - MOT - SIGNE - VALEUR LINGUISTIQUE - VALEUR LINGUISTIQUE D'USAGE.

VALEUR LINGUISTIQUE D'USAGE

Capacité d'une production linguistique à satisfaire des besoins individuels et sociaux.

En économie on parle de la valeur d'usage d'une marchandise pour désigner l'utilité pratique que lui confèrent ses propriétés matérielles spécifiques. Un même produit peut satisfaire différents besoins et donc avoir différentes valeurs d'usage (l'alcool peut par exemple être utilisé comme boisson, antiseptique ou carburant).

La fonction pratique de la production langagière, qui fait d'elle une praxis*, conduit à reconnaître des valeurs linguistiques d'usage satisfaisant à des besoins distincts. Ceux d'une part des fins pragmatiques de la communication* qu'imposent la division du travail et le développement des relations sociales. Ceux d'autre part d'extériorisation des affects du sujet* (de façon immédiate dans la fonction exclamative, cri, juron, interjection) ou, plus largement, ceux conscients ou non que manifeste l'intention de communication, la pulsion communicative*. Une linguistique de la parole productive est ainsi conduite à inscrire ces motivations au rang des déterminations de la production de sens qui apparaît comme l'effet d'une dialectique entre d'une part les pulsions et tensions qui animent le sujet et d'autre part leur "étrangement" par les contraintes du réglage social du sens dans la communication. Autrement dit, comme la transformation de valeurs linguistiques d'usage en valeurs linguistiques d'échange. PS.

Voir aussi : PULSION COMMUNICATIVE - SUJET - VALEUR LINGUISTIQUE - VALEUR LINGUISTIQUE D'ECHANGE.

Jacques BRES
Montpellier III

BIBLIOGRAPHIE INDICATIVE DE LA PRAXEMATIQUE

Afin de faciliter l'initiation à une linguistique qui se construit, nous avons retenu, de façon large, un ensemble de travaux qui ont forgé les concepts de la praxématique, ou qui s'y réfèrent dans leurs développements.

1. OUVRAGES

- 1976 LAFONT R. et GARDES-MADRAY F., *Introduction à l'analyse textuelle*, Larousse, Paris. Réédition 1988, collection Langue et Praxis, Montpellier, 190 p.

La critique des théories linguistiques distributionnelle, transformationnelle, structurale et guillaumienne permet d'avancer un ensemble de concepts praxématiques dont l'efficace se dégage pratiquement des six analyses textuelles proposées.

- 1978 LAFONT R., *Le travail et la langue*. Flammarion Paris, 288 p.

Les fondements théoriques de la praxématique : la production de sens naît des rapports pratiques de l'homme avec le monde, qui en retour s'en trouvent médiatisés. La *praxis linguistique* (qu'accompagne toujours la *praxis de linguistique*) est à considérer anthropologiquement en interaction avec les *praxis manipulative-transformatrice* et *socio-culturelle*. Dans ce cadre, sont analysés le réglage du praxème sur le marché du sens, la construction du sujet au travers de la représentation de l'espace, les structures phrastiques dans leur rapport à l'agir et à la représentation du temps.

- 1983 LAFONT R., GARDES-MADRAY F., SIBLOT P.. *Pratiques praxématiques : introduction à une analyse matérialiste du sens*. Cahiers de Linguistique sociale. n° 6, Rouen.

La praxématique à l'oeuvre en des lieux où se sont exercées d'autres théories linguistiques : clôtures textuelles, fonction narratives, texte littéraire, article de dictionnaire, contacts de langue.

- 1984 LAFONT R., BOYER H., GARDES-MADRAY F., GARDY P., MARCONOT J.M., RIEUSSET I., *Anthropologie de l'écriture*. Centre de création industrielle. Centre G. Pompidou, Paris.

Au carrefour des enseignements de la sociologie, de la sémiologie, de la psychanalyse et de la praxématique, est

proposée une anthropologie de l'écriture : ses origines, son devenir, ses fonctions sociales, son rapport à la parole, au sujet, à la culture.

BARBERIS J.M., GARDES-MADRAY F., LAFONT R., SIBLOT P., Terminologie de la praxématique, *Cahiers de praxématique* n° 3.

Les concepts centraux de la praxématique définis et classés alphabétiquement.

2 . ARTICLES

1970 LAFONT R., "Le genre et le nombre en indo-européen", *Revue des langues romanes*, 1er fascicule, Montpellier, 89-148.

Le genre et le nombre sont des interprétations différentes de l'opposition concentration / expansion pour dégager l'actant. Faisant travailler les concepts de la sémantique structurale et ceux du guillaumisme, l'article propose une syntaxe sémantique que *Le travail et la langue* posera praxématiquement.

1975 LAFONT R. et GARDES-MADRAY F., "Le statut de la non-personne", *Revue des langues romanes*, Montpellier, 123-135.

Le concept de non-personne, avancé par Benveniste, est ici articulé aux théories guillaumienne et psychanalytique. La construction du sujet s'effectue sur un découpage de l'espace en ici/ailleurs, qui se condense linguistiquement en personne/non personne. Parallèlement au concept de chronogénèse, est défini celui de topogénèse qui permet de rendre compte dynamiquement du système personnel.

1978 LAFONT R., "Praxématique et socio-linguistique". *Lengas* n° 3. Montpellier, 77-85.

La praxématique lève la dichotomie : linguistique de la langue/linguistique de la parole, en débusquant les présupposés idéologiques saussuriens (la société comme homogène, le sujet comme plein, le signifié comme stable, ...) et en introduisant le concept de conflit, central en sociolinguistique, au lieu même de l'articulation langue/parole : celui de la production de sens.

LAFONT R., "A prepaus de l'expandiment paradigmatic del subjonctiu en occitan", *Mélanges CAMPROUX*, 587-603.

En occitan, les formes du subjonctif concurrencent (pour certains verbes, à certaines personnes, dans certains dialectes) celles de l'indicatif et de l'impératif. Ce brouillage de surface est à mettre au compte de la dialectique de la subjectivité et de l'objectivité, que

les concepts de chronogénèse, de personne, de programmes d'être et de faire permettent de formuler.

- 1979 LAFONT R., "Productivité culturelle et domination linguistique". *Lengas* n° 6, Montpellier, 1-21.

La culture est un texte, et donc objet d'analyse pour la praxématique. Les concepts de sens-production sous le praxème, d'espace et de territoire du sens, de sujet de la culture, permettent de saisir la dialectique même de la vie culturelle et les réglages qui menacent de geler sa production de plus-value de sens.

- LAFONT R., "La praxématique : une linguistique des carrefours ?" *Versus Quaderni di studi semiotici* n° 23, Bompiani, Milan, 45-57.

La praxématique et son horizon théorique : marxisme, freudisme, guillaumisme ; soit : le langage comme praxis et expression des autres praxis humaines, le sujet comme dialectique du même et de l'autre, la langue comme tensions.

- 1980 LAFONT R., "Attitudes d'élus devant une revendication linguistique occitane : Le retour du non-dit", Gardin, Marcellesi : *Sociolinguistique* tome I, Paris, PUF, 181-189.

Le texte de l'Institut des Etudes Occitanes (1977) pour l'obtention d'un statut de langue nationale au bénéfice de l'occitan se produit autour d'un praxème absent : celui de *nation*, absence qui interagit dans les réponses émanant d'élus.

- LAFONT R., "Midi ou Sud, "ça" existe-t-il ?", *Le Sud : mythes, images, réalités*. Actes du XVI congrès de la Société Française de Littérature Générale et Comparée, Montpellier, 209-223.

La dialectique du même et de l'autre s'inscrit, dans la formation sociale française, entre autres, en dialectique Nord/Sud. Cette opposition est analysée dans sa production historique, jusqu'à son renversement : le praxème *occitan* qui balise la construction d'un sujet s'autonomisant de la dominance de l'autre.

- 1981 LAFONT R., "La forme phrastique de l'énonciation orale en situation dialectale et diglossique", *Lengas* n° 10, Montpellier, 1-16.

La parole orale rend palpable le temps de l'à-dire dans le dire, la production sous le produit. L'analyse des différents ratages dans le récit d'un conte occitan confirme la praxématique comme linguistique de la production de sens.

- 1982 GARDES-MADRAY F., "Diglossie et praxématique", *Lengas* n° 11, 39-47.

La diglossie est à saisir dans ses fonctionnements ; elle se rejoue dans tout acte de parole : le conflit linguistique investit le conflit de la production du sens. La praxématique permet d'appréhender ces fonctionnements diglossiques dans leur dynamique.

- SIBLOT P., "Production textuelle et situation diglossique", *Lengas* n° 11, 17-38.

Analyse d'un reportage en français d'auteurs algériens publié en contexte de domination politique et culturelle. Le fonctionnement d'une intertextualité polémique à l'oeuvre dans la réécriture de textes de l'historiographie coloniale est mis en évidence, ainsi que les contradictions d'une production de sens contrainte par la situation diglossique.

- 1983 GARDES-MADRAY F., "Circulation et réglage de sens", *Cahiers de praxématique* n° 1, Montpellier, 45-56.

Description de la dynamique de la production de sens au travers de l'élément euro- : la plus-value produite, les conflits idéologiques dont son réglage est l'enjeu.

- LAFONT R., "L'à-dire et le temps du silence : pour une linguistique de la parole productrice", *Cahiers de praxématique*, Montpellier n° 1, 10-40.

L'espace, posé par la linguistique structurale entre langue et parole, construit par la grammaire générative en structures profondes/structures de surface, découvert par la pragmatique dans les actes indirects, est conçu par la praxématique comme lieu même du travail de la production de sens, espace concret entre temps de l'à-dire et temps du dire qui se manifeste dans les ratages.

- SIBLOT P., "Economie des "échanges linguistiques et praxématiques", *Cahiers de praxématique* n° 1, 57-65.

Confrontation de l'analyse sociologique de la manifestation discursive des rapports sociaux par P. Bourdieu avec l'approche praxématique. Un repérage des convergences en même temps que des écarts aboutit à constater, par delà une conception commune du langage comme praxis, une importante différence sur la façon d'appréhender la production du sens.

- 1984 BRES J. et GARDES-MADRAY F., "Une enquête sociolinguistique en milieu minier : corpus et problèmes méthodologiques", *Lengas* n° 16, Montpellier, 73-98.

Vers une appréhension praxématique de la problématique de l'enquête de terrain.

ELIMAN A., "Le dynamisme du passif", *Cahiers de praxématique* n° 2, 15-39.

La dynamique du passif dans le réglage de l'économie textuelle.

GARDES-MADRAY F., "Un exemple de communication oraculaire. L'épître à Philemon", *Cahiers de praxématique* n° 2, 2-14.

Lecture praxématique d'une épître suivant les programmes du faire et les champs praxémiques.

GARDES-MADRAY F., "Praxématique et interaction verbale", *Langages* n° 74, Larousse, 15-29.

Comment le drame d'un sujet diglosse tente de s'occulter et se rejoue interactivement dans ses ratages, son métadiscours, ses gommages.

MARCONOT J.M., "Le praxème chômage", *Cahiers de praxématique* n° 2, 40-66.

Examen de la productivité d'un praxème particulièrement lourd socio-historiquement, d'après un corpus de réponses à un questionnaire.

1985 BARBERIS J.M., "Expression du topos et orientation syntaxique" *Cahiers de praxématique* n° 4, 25-39.

Quelles sont les relations des prépositions *à* et *de* avec les instances de l'acte, dans les phrases en *faire* comportant un verbe de mouvement ? En quoi consiste le seuil parapraxème/métapraxème ?

BRES J., "Stratégie narrative, en interaction verbale, d'un sujet en situation de conflit identitaire : la fable d'identité", *Cahiers de praxématique* n° 4, 67-86.

L'analyse pose que, dans le fragment d'interview étudié, le refus des nominations linguistiques, ethniques, prénominales est le signe d'une identité problématique : identité que le sujet assume en un faire narrativisé.

HENRY M., "La production praxémique d'un toponyme : Ladrecht", *Cahiers de praxématique* n° 4, 41-65.

Comment, en relation avec la praxis de grève, le toponyme Ladrecht devient carrefour de la production de sens où s'inscrit la lutte des classes.

LAFONT R., "Le langage et le temps : le temps du langage", *Cahiers de praxématique* n° 4, 3-24.

Cet article propose une redéfinition du temps dans le fonctionnement linguistique : dans la chronogénèse, en tant que métapraxème.

LAFONT R., "Quatre propositions pour l'analyse praxématique de la diglossie" (7-17) ; "Le texte littéraire en situation diglossique" (19-30), *Cahiers de praxématique* n° 5.

Comment la praxématique permet une réévaluation du concept sociolinguistique de diglossie, en général et plus particulièrement au niveau du texte littéraire.

MARIMOUTOU J.C.C, "Texte et contre-texte en situation de diglossie", *Cahiers de praxématique* n° 5, 31-44.

Comment, dans le cadre de la littérature réunionnaise, le texte s'inscrit dans une relation dialogique conflictuelle indépassée.

SIBLOT P., "Mises en texte de la pluriglossie dans la littérature coloniale", *Cahiers de praxématique* n° 5, 103-135.

La littérature coloniale spectacularise la diglossie. En dépit de ses aspirations au particularisme, voire à l'autonomie, elle demeure assujettie au marché métropolitain du sens.

SIBLOT P., "Analyse du texte poétique dibien à partir d'un exemple topique : "Sur la terre errante" ", in Kalim, *Langues et Littérature* n° 6, Office des Publications Universitaires, Alger.

L'analyse textuelle repère comment le poème s'attache à produire par euphémisation le sens récurrent d'"algérianité" que le contexte colonial proscriit. Cette production de sens est ensuite inscrite dans un réseau d'intertextualités internes à l'oeuvre dibienne.

1986 BARBERIS J.M., "La délimitation de l'espace vécu en interaction verbale", *Lengas* n° 19, 127-152.

Pour délimiter son territoire, le sujet a recours à la nomination toponymique et à la deixis. Ce faisant, il passe par le réglage social du sens. L'analyse pose que ce réglage est situé ici dans deux espaces de parole opposés : l'un relié au réel, l'autre idéologique.

BARBERIS J.M. et GARDES-MADRAY F., "Ratages d'actualisation et évitement des temps et des personnes en production discursive orale", *Cahiers de praxématique* n° 7, 37-62.

L'article reprend et développe l'analyse praxématique de la construction de la personne et du temps d'actualisation. Elle permet de rendre compte des ratages repérés dans un fragment d'interview.

BRES J., "La fable d'identité", in *La production d'identité*, Montpellier, CNRS, Université P. Valéry, 197-212.

Le sujet, mal assuré de sa construction, la remet en jeu dans la mise en récit, et tente de renouer, à travers l'enchaînement logico-temporel, les fils dénoués.

BRES J., "Récits de différends, récits de la différence : production narrative et interpellation de l'ethnotype raciste", *Cahiers de praxématique* n° 6, 45-75.

La dialectique du même et de l'autre se trouve réifiée / essentialisée dans l'idéologie raciste. Interpellée par l'ethnotype raciste, la production narrative d'un sujet est travaillée de ratages, blocages, dysfonctionnements.

GARDES-MADRAY F. et SIBLOT P., "Conflits d'identité, conflits sur le sens", *Mots* n° 13, 39-64.

L'étude d'un fragment de roman algérien et d'un extrait d'interview d'un ouvrier immigré algérien montre la commune détermination des conflits sur le sens par la dialectique du même et de l'autre.

GARDIN B., "Production dialogique du sens et travail du praxème", *Cahiers de praxématique* n° 6, 31-44.

Analyse du travail sur le sens dont est le lieu le praxème *occup-*, dans deux fragments d'interviews, recueillies à la suite d'une occupation d'usine.

LAFONT R., "Contrôle d'identités", Préface à *La production d'identité*, Montpellier, CNRS - Université P. Valéry, 5-18.

Le problème de l'identité, analysé selon la dialectique du même et de l'autre, au niveau de la nomination, de la construction de la personne et du groupe ethnique.

LAFONT R., "La production d'identité linguistique : l'exemple de la Romania occidentale", in *La production d'identité*, Montpellier, CNRS - Université P. Valéry, 69-79.

Comment diachroniquement, à partir d'une base commune, s'est produite, en relation avec les pratiques linguistiques, la conscience identitaire des différentes langues romanes.

LAFONT R., "Opérativité psychomécanique du concept de praxème", *Cahiers de praxématique* n° 7, 9-17.

G. Guillaume, en plaçant l'activité linguistique et supérieure dans le nombre, le cas, le genre, l'incidence, a quelque peu négligé l'activité signifiante. L'auteur démontre que le concept de praxème est à traiter comme celui de parapraxème, qu'il donne matière lui aussi à des étalonnages dans la tensivité.

SIBLOT P., "Moi, Général de Gaulle, soldat et chef français, j'ai conscience de parler au nom de la France", *Cahiers de praxématique* n° 6, 7-30.

L'article analyse comment le dédoublement du scripteur en personne et non-personne est la figuration linguistique de la transcendance dont l'idéologie gaullienne investit le général.

SIBLOT P., "Un essai d'élaboration identitaire en société coloniale : *Cagayous*", *La production d'identité*, Montpellier, CNRS - Université P. Valéry, 213-234.

Le récit de *Cagayous* se présente comme une représentation narrative que la communauté européenne en Algérie se donne d'elle-même : la production de sens y est production d'identité.

1987 BARBERIS J.M., "Réseau social et marché du sens" *Lengas* n° 22, 59-71.

L'article propose d'articuler les concepts de l'économie des échanges linguistiques : marché, légalité, sublégalité, surlégalité, marges, avec l'analyse des réseaux telle que la développe l'ethnographie de la communication.

BARBERIS J.M., "Deixis spatiale et interaction verbale : un emploi de là", *Cahiers de praxématique* n° 9, 23-48.

Etude du là de clôture, spécifique de l'oral : son mode de référence (indexicale, anaphorique) ; son statut dans l'interaction.

BRES J., "Ladrecht : aspects de la mise en récit de la dimension carnavalesque", *Lengas* n° 21, 31-61.

De la difficile prise en compte de la praxis carnavalesque dans la praxis linguistique, dans un corpus oral ouvrier, où se lit la dominance culturelle.

BRES J., "Dire l'autre en interaction : gréviste passif, renard, renardas, renardou", *Lengas* 22, 109-131.

La dialectique de l'idem et de l'aliud appliquée à la nomination de l'autre dans la narration d'un conflit social.

BRES J. et GARDES-MADRAY F., "Conflits de nomination en situation diglossique", *France, pays multilingue, Pratiques des Langues en France*, L'Harmattan, 78-90.

Les perturbations de la parole d'un sujet diglosse mal assuré de sa construction d'identité.

ELIMAN A. "Localisation et processus d'allégement praxémique", *Cahiers de praxématique* n° 9, 91-116.

Bien que trouvant sa source dans la toponymie, le concept de localisation semble s'en dégager pour permettre une distinction entre *repérage spatial* et *localisation*.

GARDES-MADRAY F. "Ambiguïté pronominale et inscription du sujet dans sa parole", *Lengas* n° 22, 159-169.

Analyse, à partir de fragments d'interview, de la construction de l'espace de parole, sans cesse renégocié, menacé qu'il est par les pressions internes du locuteur et par les effets de l'interaction verbale.

GARDY Ph., "Réflexions à propos d'un toponyme : Larzac. Le nom impropre ?", *Cahiers de praxématique* n° 8 ; 67-76.

Le nom propre *Larzac* apparaît comme un noeud idéologique où s'inscrivent les conflits de sens d'une société et d'une époque.

LAFONT R., "La question du mot", *Questions sur les mots*, Paris, Didier, 139-157.

Reprenant le problème, central en linguistique, du mot, l'auteur démontre que, suivant les types de langues, le mot assure des fonctions diverses. Il correspond à des programmes de phrase différents ; à des processus divergents dans la spectacularisation linguistique.

LAFONT R., "Jeux onomastiques sur la frontière", *Cahiers de praxématique* n° 8, 77-95.

Mise à jour d'un sens d'histoire caché dans le nom des acteurs de *La chanson de Roland* : la production d'ethnotypes (le même chrétien et l'autre musulman) implicite les processus de péjoration et valorisation dans les noms propres.

LAFONT R., "Les particules directionnelles ou l'aventure topologique de la langue", *Cahiers de praxématique* n° 9, 117-141.

L'auteur, renonçant à voir dans les particules directionnelles à et de des parapraxèmes, montre comment, de leurs emplois spatiaux jusqu'à leurs emplois syntaxiques, elles conservent une valeur métapraxémique, d'ordre directionnel.

SIBLOT P., "De la signifiante du nom propre", *Cahiers de praxématique* n° 8, 97-114.

Révision de la problématique du nom propre : le nom propre n'est pas une catégorie mais un praxème au fonctionnement particulier ; il ne se caractérise pas par la vacuité sémantique mais par un mode de production de sens que l'analyse s'attache à définir.

SIBLOT P., "Le praxème aliénation : jeux de mots et histoires de fous", *Questions sur les mots*, Paris, Dider, 83-113.

Analyse de la production de sens d'un praxème fétiche des années soixante : *aliénation*.

SIBLOT P., "Cagayous antijuif : un discours colonial en proie à la racisation", *Mots* 15, 59-75.

Cagayous antijuif est à la fois discours d'exclusion de l'autre et discours identitaire qui croise contradictoirement adhésion à la francité et revendication autonomiste, contradiction particulièrement manifeste dans la tentative d'individuation linguistique où le *pataouète* s'avère n'être qu'un français d'Algérie.

SIBLOT P., "Problématique (du) praxème", *Lengas* n° 22, 313-323.

Reprise de la théorie du praxème à la lumière des problèmes rencontrés par la recherche praxématique depuis une dizaine d'années.

1988 BARBERIS J.M. et GARDES-MADRAY F., "Praxématique et analyse textuelle : les concepts de discours et d'énonciation historique", *Cahiers de praxématique* n° 10, 121-146.

La mise en relation du temps avec le sujet permet de concevoir en complémentarité les systèmes explicatifs de Guillaume, Benveniste, Weinrich. L'analyse d'un conte de Maupassant en fait la démonstration.

BRES J., "Bakhtine, une paternité rétrospective pour la praxématique ?", *Cahiers de praxématique* n° 10, 33-55.

L'article trace les convergences - et leurs limites - entre une analyse actuelle de la production du sens et la théorisation du Cercle de Bakhtine qui proposait, à la fin des années 20, le dépassement de la problématique

immanentiste du structuralisme en plaçant au coeur du sens produit l'autre et le social.

BRES J., "A la recherche de la narrativité : éléments pour une théorisation praxématique", *Cahiers de praxématique* n° 11, 75-100.

Sont abordés deux domaines d'élection de la narratologie : les structures et le temps narratif. La praxématique propose de concevoir les premières en dérivant les programmes narratifs des programmes phrastiques. Le récit sera d'autre part défini comme mise en ascendance du temps dont se construit le sujet.

GARDES-MADRAY F., "Temps, langage et praxis", *Cahiers de praxématique* n° 10, 57-71.

A partir d'une base commune, la linguistique puissancielle de Guillaume, comment la praxématique et la réflexion anthropologique d'André Jacob (*Temps et langage*) se rencontrent et divergent.

LAFONT R., "La démarche pragmatique : de quatre concepts absents", *Cahiers de praxématique* n° 10, 91-119.

Comment la pragmatique d'O. Ducrot (*Le dire et le dit*) ne peut pas ne faire appel implicitement aux concepts de praxis, d'actualisation, de sujet (dont elle tâche de faire l'économie) ainsi qu'à celui de métalinguistique.

LAFONT R., "Le Rouge et le Noir : le sens d'une formule", *Cahiers de praxématique* n° 11, 55-74.

Dans quelle mesure peut-on séparer fonctions narratives et production de sens ? N'y-a-t-il pas entre le traitement du modèle de l'actantialité et la productivité signifiante d'un texte un certain rapport ? cette hypothèse est appliquée au roman de Stendhal.

LAFONT R., "Les deux systèmes successifs de *autos*", Association internationale de psychomécanique du langage, *Bulletin* n° 5, 159-171.

Comment *autos* qui en Grec ancien était un pronom personnel réfléchi est devenu, en langue moderne, un déterminant démonstratif.

SIBLOT P., "Sémiotique et praxématique : l'analyse du sens entre idéalisme et matérialisme", *Cahiers de praxématique* n° 10, 73-89.

Confrontation de deux théories de la production du sens : celle de l'Ecole de Paris, immanentiste, qui met à l'écart la notion de référent et celle de la

praxématique, matérialiste, qui prend en compte la praxis.

SIBLOT P., "Le sens des réalités. Réel, praxis et production signifiante", *Linx*, (à paraître).

Les inconséquences et les contradictions qu'entraîne le renvoi du réel dans l'extralinguistique se justifient du refus d'une prise de position tenue pour métaphysique. Il est plus opératoire de prendre en compte la référence fondamentale de toute production de sens au réel.

VERINE B., "La fabulation d'une ineffable identité : même, autre et soi-même dans *Le Noyé le plus beau du monde* de G. Garcia Marquez", *Cahiers de praxématique* n° 11, 29-54.

Analyse, à partir de certains concepts théoriques (dialectique du même et de l'autre, réglage et allègement praxémique) du programme narratif et de la production de sens d'une nouvelle sud-américaine.

1989 BARBERIS J.M., "Deixis et balisage du parcours narratif : le rôle-pivot de l'adverbe *là* dans des récits de lutte". *Langages* (à paraître).

Les emplois emphatiques de *là* en séquence narrative orale : la déictique fonctionne comme une ponctuation discursive à mettre en relation avec le temps de l'énonciation, avec la production praxémique qui s'y actualise, avec le positionnement du sujet.

BARBERIS J.M. et BRES J., "Aspects personnels et temporels de l'interaction intervieweur / interviewé", Actes des journées sur l'interaction organisées par l'Association des Sciences du Langage (Avril 1987).

Le fonctionnement du système personnel, ainsi que la dimension temporelle de l'actualisation, tels que les analyse la praxématique, permettent de rendre compte du fait que la parole est fondamentalement intersubjective.

BARBERIS J.M., BRES J., GARDES-MADRAY F., SIBLOT P., "La praxématique, une sémiotique montpelliéraine ?", Actes du colloque de l'Association Française de sémiotique (Nov. 1987) à paraître.

Présentation théorique et pratique de la praxématique.

BARBERIS J.M. et SIBLOT P., "Réflexions praxématiques sur le verbal et le non-verbal", Actes du colloque : *Le verbal et ses rapports avec le non-verbal dans la culture contemporaine*, (à paraître).

En rupture avec la linguistique structurale qui s'est constituée à partir du rejet de ce qu'elle a appelé "l'extralinguistique", la praxématique fonde au contraire ses propositions sur la dialectique entre le langage et le réel. A travers des exemples empruntés au discours quotidien, il est montré que les mots ne produisent de sens que par leur mise en relation avec le référent.

BRES J., "Praxis, production de sens / d'identité, récit", *Langages* (à paraître).

Analyse de la production de sens / d'identité qui s'opère dans le jeu complexe des différents praxèmes par lesquels se désignent les grévistes d'un conflit du travail (tracts, interview).

BRES J. et GARDES-MADRAY F. "La difficile nomination d'une langue minoritaire en situation d'interaction verbale", Actes du colloque : *Les Français et leurs langues*, Montpellier, (à paraître).

Etude, à partir de deux fragments d'interviews, de la façon dont, dans le jeu de l'interaction verbale, le texte spectacularisé de la diglossie se dérègle, la communication se perturbe, le sujet se trouble.

BRES J. et GARDES-MADRAY F., "Ratages et temps de l'à-dire", Actes du colloque : *Hétérogénéités : ruptures, silences, ellipses*, Urbino (à paraître).

Les ratages témoignent de l'activité de programmation du temps de l'à-dire, de ses blocages, de ses contradictions pour structurer le sujet en soi-même, à partir de la parole de l'autre et dans sa rencontre.

BRES J. et SIBLOT P., "La praxématique, une linguistique de la dynamique de la production de sens", *Dialangue* (à paraître).

Présentation de quelques concepts de la théorie : chronogénèse, topogénèse, construction de la personne, praxème.

GARDES-MADRAY F. et SIBLOT P., "Réglage praxémique du sens en lexique et en discours", *Mélanges Tournier* (à paraître).

Les insuffisances explicatives des dictionnaires pour rendre compte du fonctionnement des mots en discours sont confrontés à la mise en oeuvre du concept de praxème appliquée selon les perspectives glossogéniques et praxéogéniques à des productions signifiantes particulières.

SIBLOT P., "Représentations de la langue et production d'ethnotypes", Actes du colloque : *Les Français et leurs langues*, Montpellier (à paraître).

L'exhibitionnisme identitaire qui motive la littérature coloniale illustre le processus à l'oeuvre dans la représentation d'ethnotype. Ce processus est ensuite retrouvé dans les exploitations littéraires contemporaines du sabir.

SIBLOT P., "Noms propres et mains sales. De l'inscription des luttes sociales dans les praxèmes en nomination individuelle", *Langages* (à paraître).

L'analyse des praxèmes en position de noms propres est appliquée à un corpus de tracts syndicaux et d'articles de presse rendant compte de luttes sociales. On y repère un processus de suspension du sens étymologique initial au profit de l'implication de nouvelles productions signifiantes.